

Resource: Dictionnaire biblique (Tyndale)

License Information

Dictionnaire biblique (Tyndale) (French) is based on: Tyndale Open Bible Dictionary, [Tyndale House Publishers](#), 2023, which is licensed under a [CC BY-SA 4.0 license](#).

This PDF version is provided under the same license.

Dictionnaire biblique (Tyndale)

B

Baal-Hanan, Baal-Tsephon, Babel, Bain, Se Baigner, Baiser, Baiser de paix, Balaam, Bannir, Bannissement, Banquet, baptême de feu, baptême des morts, Bar-Jésus, Barabbas, Barakeel, Barbare, Bared (Lieu), Barnabas, Barsabas, Barsabbas, Barthélémy (apôtre), Bartimée, Basan, Basmath, baume, huile parfumée, onguent, Bdellium, Beaux Ports, Bedad, Beer-Schéba, Beéri, Beka, Bekah, Béker, Bakrite, Béla (Lieu), Béla (Personne), Belle Porte, Bema, tribunal, Ben-Ammi, Ben-Oni, Bénédiction ecclésiastique, Benjamin (Personne), Benjamin, Tribu de, Beor, Béra, Bérée, Bérénice, berger, Bergers, Beria, Béryl, Bête, Beth-Schan, Beth-Shean, Béthanie, Béthel (Lieu), Béthélite, Bethléhem, Bethphagé, Bethsaïda, Bethuel (Personne), Betsaleel, Bible (canon de la), Bible, Inspiration de la, Bible, Manuscrits et Texte de l'Ancien Testament, Bightha, Bigthan, Bijoux, Joyaux, Bildad, Bilha (Personne), Bilhan, Birscha, Birzavith, Bithynie, Bitume, Biztha, Blaste, Boanerges, Bois de gopher, Boisseau, Borne, Botsra, Boulanger, bourse, sac, Branche, Brasse, Brique, Four à briques, Brodeur, Broderie, Buisson ardent, Buz (Personne)

Baal-Hanan

1. Le fils d'Acbor, un roi d'Édom ([Gn 36.38-39](#) ; [1Ch 1.49-50](#)).
2. Fonctionnaire nommé par le roi David pour être responsable de l'approvisionnement royal en olives et en figues sycomores dans les basses terres près du pays des Philistins ([1Ch 27.28](#)). Il venait de Guéder, une ville de la région.

Baal-Tsephon

Zone près du camp des Israélites juste avant leur traversée de la mer Rouge ([Ex 14.2, 9](#) ; [Nb 33.7](#)). L'emplacement exact de Baal-Tsephon est inconnu, mais il se trouvait probablement dans le nord-est de l'Égypte. Le nom signifie « Seigneur du nord », et un sanctuaire dédié à une divinité sémitique s'y trouvait probablement. Le dieu Baal-Tsephon est mentionné dans les écrits ougaritiques, égyptiens et phéniciens comme un dieu de la mer et des tempêtes.

Babel

Traduction d'un mot hébreu dans [Genèse 10.10](#) et [11.9](#). Dans d'autres parties de la Bible, il est traduit par « Babylone » ou « Babylonie » (voir [2R 17.24](#)).

La traduction de « Babel » dans la Genèse vise à relier le nom au contexte culturel précoce de [Genèse 11.1-9](#), en particulier l'histoire de la Tour de Babel. Cette traduction relie également l'incident de la Tour de Babel à l'interprétation populaire selon laquelle le nom Babel provient d'une racine signifiant « confondre » ([Gn 11.9](#)).

Les fouilles archéologiques ont révélé des informations sur la construction des ziggourats, qui étaient des tours érigées pour les temples. Ces ziggourats se composaient de plusieurs plateformes, chacune plus petite que celle en dessous, avec un petit temple sur la plateforme supérieure dédié à la divinité du constructeur ou de la ville.

La première ziggourat à Babylone a été construite par Shar-kali-sharri, roi d'Akkad, vers la fin du 23e siècle av. J.-C. Cette ziggourat a été détruite et reconstruite plusieurs fois au cours des siècles. La ziggourat était en ruines d'environ 2000 av. J.-C. jusqu'à environ 1830 av. J.-C. Puis, un roi qui a régné avant Hammurabi a reconstruit la ville, la nommant Bab-ilu ou Babel. Hammurabi a régné de 1728 à 1636 av. J.-C.

L'Épopée de la Création babylonienne décrit la construction d'une « cité céleste » comme demeure du dieu Marduk. Dans ce contexte, Babel, signifiant « porte de dieu », était un terme important. La terminologie associée au temple de Marduk et à la ziggourat suggère que Babel était considérée comme l'entrée terrestre du royaume céleste ou divin.

Les traditions juives et arabes associent la Tour de Babel dans la Genèse à une grande ruine de temple

dédier à Nabu à Borsippa, également connue sous le nom de Birs-Nimrod.

Voir aussi Babylone, Babylonie.

Bain, Se Baigner

Se purifier comme avec de l'eau ou se laver. Dans la Bible, les termes « se baigner » et « se laver » traduisent souvent de manière interchangeable plusieurs mots différents. Un passage de l'Ancien Testament utilise un mot hébreu pour nettoyer les vêtements, et un autre pour laver d'autres objets, y compris le corps ([Lv 15.8-12](#)).

Le climat sec d'Israël et la rareté de l'eau décourageaient le bain, sauf là où un ruisseau ou une piscine était disponible ([2R 5.10](#) ; [In 9.7](#)). Cependant, les gens lavaient encore les bébés à la naissance ([Ez 16.4](#)), les corps des défunt en préparation pour l'enterrement ([Ac 9.37](#)) et les brebis pour leur tonte ([Ct 6.6](#)). Le bain fréquent de tout le corps était probablement réservé aux riches ([Ex 2.5](#)). Mais la prévalence de la poussière rendait nécessaire le lavage fréquent du visage, des mains et des pieds ([Gn 18.4](#) ; [19.2](#) ; [24.32](#) ; [43.24](#) ; [Ig 19.21](#) ; [Ct 5.3](#)). Une bonne toilette pour les privilégiés exigeait de laver son corps avant de s'indre d'huile ([Rt 3.3](#) ; [2S 12.20](#) ; [Ez 23.41](#)). Un bon hôte fournissait de l'eau pour les pieds d'un invité ([Gn 18.4](#) ; [Ig 19.21](#) ; [Lc 7.44](#) ; [In 13.4-5](#)). Laver les pieds de quelqu'un était la tâche d'un serviteur. Pour quiconque d'autre, c'était un signe d'humilité ([1S 25.41](#) ; [Lc 7.44-47](#) ; [In 13.3-16](#) ; [1Tm 5.10](#)).

La plupart des références bibliques au lavage ou au bain concernent le nettoyage rituel. Les prêtres et les lévites devaient laver leurs vêtements et leurs visages, et parfois leurs corps, avant de s'approcher de l'autel et lors d'occasions cérémonielles ([Ex 29.4](#); [30.19-21](#); [40.7, 12, 30-32](#); [Nb 8.21](#)). Avant qu'un animal abattu ne soit sacrifié, ses jambes et ses intestins étaient lavés ([Lv 19.13](#); [8.21](#); [9.14](#)). Toute personne qui était autrefois impure devait laver ses vêtements et se baigner pour être rituellement pure ([Lv 14.8-10](#); [15.5-11, 21-27](#)). Par exemple, un lépreux guéri ou quelqu'un qui avait eu une décharge génitale serait considéré comme impur et devrait se laver et se baigner. Tout vêtement souillé devait être nettoyé cérémonieusement ([Lv 6.27](#); [13.54](#)).

Le fait d'être « lavé » est également utilisé de manière figurée pour la purification du péché ([Ps](#)

[51.2](#) ; [Es 1.16](#) ; [4.4](#) ; [Ir 2.22](#) ; [4.14](#) ; [1Co 6.11](#) ; [Hé 10.22](#)).

Baiser, Baiser de paix

Une manière courante de manifester l'amour et la fraternité à l'époque biblique.

Le baiser apparaît dans la Bible dans de nombreux contextes différents :

- Des baisers étaient échangés entre parents et amis en signe d'affection ([Gn 29.11](#) ; [33.4](#)).
- Parfois, les baisers avaient une signification sensuelle ([Pr 7.6-13](#) ; [Ct 1.2](#)).
- Embrasser était aussi une façon de montrer du respect ou de l'adoration ([1S 10.1](#) ; [Jb 31.27](#)), bien que cela puisse être considéré comme mal dans certaines situations ([1R 19.18](#) ; [Os 13.2](#)).
- Un baiser pourrait être utilisé pour trahir quelqu'un, comme on le voit dans l'histoire de la trahison de Jésus ([Mt 26.48-49](#)).

Dans le Nouveau Testament, il y a cinq mentions d'un « saint baiser », également connu sous le nom de « baiser de paix » :

1. [Romains 16.16](#)
2. [1 Corinthiens 16.20](#)
3. [2 Corinthiens 13.12](#)
4. [1 Thessaloniciens 5.26](#)
5. [1 Pierre 5.14](#)

Ce baiser était un symbole d'amour et d'unité chrétienne. Bien que la Bible ne donne pas d'instructions détaillées, c'était un geste d'amitié et d'engagement parmi les premiers chrétiens ([1Th 5.25-27](#)).

À la fin du 2e siècle, cette pratique est devenue une partie de la liturgie de l'Église. Justin Martyr l'a décrite comme un baiser échangé parmi l'assemblée après la prière. Avec le temps, elle sera déplacée avant la Sainte Cène et sera finalement remplacée par une simple révérence dans de nombreuses Églises. Aujourd'hui, certaines Églises

conservent encore cette pratique sous différentes formes.

Balaam

Le fils de Beor, un prophète ou devin du nord de la Mésopotamie. Il sera engagé par le roi moabite Balak pour maudire les Israélites.

Après quarante années d'errance, les Israélites étaient arrivés dans la vallée du Jourdain, en face de Jéricho. Ils avaient vaincu les Amoréens ([Nb 21.21-25](#)). Balak était terrifié par les Israélites ([22.3](#)). Les malédictions et les bénédicitions étaient considérées comme permanentes ([Gn 27.34-38](#)). Ainsi, Balak croyait que s'il pouvait engager un prophète pour maudire les Israélites au nom de leur Dieu, Yahvé, il pourrait les vaincre. Il enverra des messagers à Pethor, où vivait Balaam. On pense que la ville était près de Charan, sur la rivière Chabor. Il fera à Balaam une offre importante pour maudire les Israélites.

Le Seigneur avait initialement averti Balaam de ne pas aller à Moab. Malgré cela, Balak persistera et enverra davantage de messagers avec des offres plus importantes de richesse et d'honneur. Le désir de richesse de Balaam le poussera à demander à nouveau au Seigneur s'il devait y aller. Ses paroles aux messagers, cependant, étaient très pieuses : « Quand Balak me donnerait sa maison pleine d'argent et d'or, je ne pourrais faire aucune chose, ni petite ni grande, contre l'ordre de l'Éternel, mon Dieu » ([Nb 22.18](#)). Bien que Dieu ait permis à Balaam d'y aller, il instruira Balaam de ne dire que ce qu'il lui commandait.

Balak enverra « des présents pour le devin » avec ses messagers ([Nb 22.7](#)). Cela montre qu'il considérait Balaam comme un devin païen (quelqu'un qui pratiquait la recherche de connaissances sur l'avenir par des moyens surnaturels), ce qui était interdit pour les Israélites ([Dt 18.10-11](#)). Un vrai prophète n'aurait pas même écouté l'offre de Balak. La permission de Dieu pour que Balaam parte était destinée à contrecarrer les plans de Balak et à protéger son peuple.

Alors que Balaam voyageait, Dieu se mettra en colère et enverra un ange avec une épée dégainée pour bloquer son chemin ([Nb 22.22](#)). L'ânesse de Balaam verra l'ange et refusera d'avancer, ce qui poussera Balaam à battre l'ânesse. Miraculeusement, l'ânesse parlera à Balaam, se plaignant des coups ([Nb 22.28-30](#)).

En surface, l'histoire de [Nombres 22](#) présente Balaam comme quelqu'un qui suivait simplement ce que le Seigneur lui permettait de faire. Mais [Deutéronome 23.5](#) révèle que le Seigneur n'a pas écouté Balaam et a transformé la malédiction qu'il avait prévue en bénédiction. Lorsque le Seigneur ouvre les yeux de Balaam pour voir l'ange, il tombe sur son visage ([Nb 22.31](#)). Balaam reconnaît alors son péché et accepte de dire seulement ce que le Seigneur mettra dans sa bouche. Les poèmes de Balaam dans [Nombres 23](#) et [24](#) sont écrits en hébreu archaïque. Ils décrivent les bénédicitions passées de Dieu sur son peuple et prédisent des bénédicitions futures pour Israël.

Balaam prononcera uniquement des bénédicitions pour Israël et jamais de malédicitions. Le roi moabite, Balak, tentera de faire maudire Israël par Balaam depuis différents points de vue surplombant la vallée du Jourdain. Lorsque Balaam ne les maudit toujours pas, Balak, furieux, renverra Balaam sans aucune récompense.

[Nombres 25](#) raconte comment le roi moabite réussit presque à détourner les Israélites. À Peor, les Israélites seront livrés à un comportement immoral avec des femmes moabites, impliquant possiblement de la prostitution sacrée, sur les conseils de Balaam, pour affaiblir Israël ([Nb 31.14-16](#)). Balaam sera ensuite tué par les Israélites lors de leur campagne contre Midian ([Nb 31.8](#) ; [Jos 13.22](#)).

Voir aussi Balak.

Bannir, Bannissement

Exclusion d'une personne d'un pays ou d'un groupe en tant que forme de punition.

Dans la Bible, le terme « bannissement » ou des mots similaires sont utilisés plusieurs fois :

- Le jugement de Dieu sur Adam et Ève ([Gn 3.23-24](#))
- Le jugement de Dieu sur Caïn ([4.9-14](#))
- L'exil d'Absalom loin de son père David ([2S 13.37-39](#) ; [14.13-14](#))
- L'exil d'Israël de la terre promise ([Dt 30.1](#) ; [Es 11.12](#) ; [Jr 16.15](#) ; [Ez 4.13](#))

Le bannissement était inclus dans une liste de punitions lors de l'exil à Babylone pour ceux qui

désobéissaient à Dieu ou au roi perse Artaxerxès ([Esd 7.26](#)).

La loi mosaïque prescrivait qu'un Israélite pouvait être « retranché » de la communauté pour diverses infractions :

- non-circoncision d'un enfant mâle ([Gn 17.12, 14](#))
- manger du pain levé pendant la Pâque ([Ex 12.15](#))
- faire un sacrifice animal impie ([Lv 17.1-4](#))
- manger du sang ([Lv 17.10](#))
- pécher délibérément ([Nb 15.30-31](#))
- ne pas se soumettre à la purification rituelle après un contact avec un cadavre ([Nb 19.11-20](#))

Être « retranché » signifiait probablement l'exclusion de la vie sociale et religieuse ([Jn 9.18-23; 34](#)). Après l'exil, lorsque la nation d'Israël a été bannie, la déshérence et l'excommunication permanente du peuple de Dieu sont devenues des punitions formelles ([Esd 10.7-8](#)).

Les Romains, comme d'autres conquérants, utilisaient la déportation comme forme de punition. Par exemple, les Juifs ont été bannis de Rome sous l'empereur Claude en raison de controverses ([Ac 18.2](#)). L'auteur de l'Apocalypse a été exilé sur l'île de Patmos pendant la persécution romaine ([Ap 1.9](#)). Des formes plus sévères de bannissement incluaient l'exclusion permanente d'une région, la perte de citoyenneté et la confiscation de biens.

Voir aussi Diaspora juive.

Banquet

Grand repas cérémonial organisé pour célébrer un événement ou une personne importante. Il symbolise également le futur festin que le Christ tiendra dans le royaume de Dieu.

À l'époque biblique, les banquets et les festins étaient au cœur de la vie sociale et religieuse. En plus des fêtes religieuses établies par la loi mosaïque, les gens célébraient avec des banquets lors de diverses occasions joyeuses ou significatives, telles que :

- Les accords formels ([Gn 26.30 ; 31.54](#) ; [Ex 24.11](#))
- Les mariages ([Gn 29.22](#) ; [Ig 14.10](#))
- Les récoltes ([Ig 9.27](#) ; [Rt 3.1-3](#))
- La tonte de moutons ([1S 25.11](#) ; [2S 13.23-29](#))
- L'accueil d'invités ([Gn 19.3](#))
- Le sevrage d'un enfant ([Gn 21.8](#))
- Les cérémonies de couronnement d'un roi ou d'une reine ([1R 1.9, 19-25](#))
- Les événements d'État ([Est 1.3-9](#); [2.18](#); [5.4-8](#))
- Ainsi que pour de nombreuses autres raisons.

Les coutumes lors de banquets des anciennes cultures du Moyen-Orient sont décrites dans la Bible et d'autres textes anciens. Les objets trouvés par les personnes qui étudient les cultures anciennes montrent souvent des scènes de banquets. Le processus d'organisation d'un banquet dans les textes bibliques, tels que [Proverbes 9.2-5](#), [Matthieu 22.1-14](#), et [Luc 14.15-24](#), est également connu de la légende du roi Keret dans la littérature ougaritique :

1. Préparation des aliments
2. Envoi de messagers portant l'invitation et l'annonce que tout est prêt.
3. Présentation des plats et des vins dans l'ordre

Le prophète Amos décrit de grands festins et montre les principales coutumes alimentaires ([Am 6.4-6](#)). Les repas étaient généralement dégustés en s'allongeant sur un canapé devant une table ([Est 1.6](#) ; [Ez 23.41](#) ; [Am 6.4](#) ; [Mt 9.10](#) ; [Lc 7.49](#) ; [14.10, 15](#)).

Les images de banquet sont significatives dans les Ancien et Nouveau Testaments comme symbole du royaume de Dieu. Ésaïe prédit un grand banquet suivant le jugement des nations et la délivrance d'Israël, où le Seigneur règne sur son peuple ([Es 24.23](#)). Le début de ce règne est célébré par un immense banquet avec tous les peuples ([Es 25.6-8](#) ; voir [Lc 13.29](#)). Les repas de sacrifice animal de l'Ancien Testament pointent vers ce grand festin où

il n'y aura plus de mort ni de chagrin pour le peuple de Dieu ([Es 25.7](#) ; voir [Ap 21.4](#)). Le banquet de la nouvelle alliance indique l'avenir dans lequel les rachetés partageront du bon vin ([Es 25.6](#)) avec Christ dans le royaume de Dieu ([Lc 22.14-20](#)). Participer au Repas du Seigneur (Communion) est une manière pour les chrétiens d'anticiper ce futur festin.

Ce banquet final dans le royaume de Dieu est également décrit comme un festin de noces. Bien que tout soit prêt et que beaucoup soient invités, seuls quelques-uns sont choisis ([Mt 22.1-14](#)). L'Église attend avec impatience le festin des noces de l'Agneau ([Ap 19.7-9](#)).

baptême de feu

Image que Jean-Baptiste utilise pour décrire ce que le Messie fera à sa venue. Jean prêchait un baptême de repentance. Ceux qui confessaient leurs péchés se faisaient baptiser dans l'eau. Il annonçait aussi que son baptême préparait la venue du Messie : « Moi, je vous baptise d'eau, pour vous amener à la repentance ; mais celui qui vient après moi est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de porter ses souliers. Lui, il vous baptisera du Saint-Esprit et de feu » ([Mt 3.11](#) ; [Lc 3.16](#)).

Le contexte de ce passage indique très clairement que le feu représente ici le jugement. Il est possible que ce feu doive purifier ceux qui se repentent (voir [Es 4.4](#) ; [Ml 3.2-3](#)), en plus de détruire ceux qui ne se repentent pas ([Ml 4.1](#) ; [Mt 3.10, 12](#)).

Les prophètes et les auteurs de textes apocalyptiques disaient souvent qu'il était nécessaire qu'une période de tribulations et de souffrances vienne avant l'arrivée du Messie et du nouvel âge. Ils en parlent comme de souffrances, plaies ou douleurs messianiques, de douleurs de l'enfantement du Messie ou encore comme d'une rivière de feu.

Ce dont Jean-Baptiste a parlé est similaire à ce qui est dit dans d'autres écrits comme [Ésaïe 30.27-28](#) et [2 Esdras 13.10-11](#) (un livre juif qui ne fait pas partie de la Bible). Jean-Baptiste adapte son message à propos du Messie en utilisant son baptême pour donner une image de ce qui va arriver. « Baptiser de feu » signifie probablement le jugement purificateur qui amène le nouvel âge et y fait entrer les repentants.

Le baptême de feu n'est pas mentionné ailleurs dans la Bible. Les Évangiles de Marc et de Jean

n'incluent qu'une version abrégée du message de Jean le Baptiste. Cette version abrégée ne parle pas de ce jugement.

Lorsque le Saint-Esprit vient à la Pentecôte sur les disciples, ce que Jean avait annoncé sur le baptême du Saint-Esprit s'accomplit enfin. Dans l'enseignement de Jésus, le feu de purification est un événement encore futur ([Mc 9.49](#)). Toutefois, Jésus parle aussi de sa mission et de sa propre mort comme d'un feu et d'un baptême ([Lc 12.49-50](#)). Il est possible de penser à sa mort comme à un baptême de feu qu'il a subi pour ceux qu'il sauve.

Plus tard, l'apôtre Paul écrit que ceux qui sont baptisés en Christ sont baptisés en sa mort ([Rm 6.3](#)). Si le feu purificateur dont Jean parlait comme un baptême avait pour but d'enlever les péchés de ceux qui se repentent, alors cela s'est réalisé par la mort de Jésus. Ceux qui obéissent à l'Évangile sont unis à Christ et souffrent avec lui pour le royaume de Dieu. C'est ainsi qu'ils reçoivent aussi la puissance de sa résurrection ([Rm 6.5](#) ; [8.17-23](#) ; [Ph 3.10-11](#)).

Voir aussi baptême ; baptême de l'Esprit.

baptême des morts

Pratique dont la signification est incertaine et qui mentionnée une seule fois dans le Nouveau Testament (NT). Paul en parle dans [1 Corinthiens 15.29](#). Le sens de ce verset a été l'objet de beaucoup de débats et d'interprétations différentes. Deux questions principales ressortent de ce verset :

1. Qu'était exactement le baptême des morts ?
2. Est-ce que Paul en approuvait la pratique ?

Interprétations du baptême des morts

Le sens de « baptiser pour les morts » est le plus souvent compris de trois façons différentes. Certains pensent que le mot « baptême » ne signifie pas ici un baptême au sens littéral, comme quand un disciple se fait baptiser avec de l'eau. D'autres pensent qu'au contraire, il s'agit effectivement d'un véritable baptême physique. Enfin, d'autres encore pensent qu'il s'agit d'un baptême dans lequel une personne vivante se fait baptiser à la place d'une personne décédée. Voici une explication plus détaillée de ces trois types d'interprétations :

Dans [Marc 10.38](#) et [Luc 12.50](#), le mot « baptême » est utilisé pour signifier l'expérience de souffrances ou de la mort pour la foi. Certains proposent que c'est ainsi qu'il faut comprendre « baptiser les morts » (c'est-à-dire se faire baptiser en vue d'une mort prochaine).

Toutefois, beaucoup pensent que baptiser doit être compris dans son sens ordinaire : une personne se faisant baptiser pour son propre bénéfice. Martin Luther interprétabit le sens des paroles de Paul en grec comme signifiant non pas « baptiser [pour] les morts », mais « baptiser sur [dessus] les morts ». Il croyait que des gens faisaient faire leurs baptêmes au-dessus de tombes de chrétiens pour affirmer leur foi dans la résurrection.

Pour Jean Calvin, ce verset désignait probablement des chrétiens qui voulaient se faire baptiser alors qu'ils allaient bientôt mourir (p. ex. des gens gravement malades). D'autres encore pensent que des nouveaux croyants se faisaient baptiser à cause du témoignage de martyrs chrétiens ou de proches décédés.

Le symbolisme du baptême dans 1 Corinthiens

La façon la plus normale de lire les mots que Paul utilise est qu'il s'agit de se faire baptiser *pour* les morts, donc pour quelqu'un d'autre que soi-même. Apparemment, certaines personnes à Corinthe se faisaient baptiser pour le bénéfice de personnes décédées.

Les Corinthiens avaient des idées fausses à propos du baptême, ce qui explique pourquoi Paul a minimisé son propre rôle en tant que baptiseur ([1Co 1.14-17](#)).

Plus tard dans l'épître, Paul compare l'expérience des Corinthiens à celle d'Israël dans le désert ([1Co 10.1-13](#)). Il rappelle que les Israélites avaient traversé la mer Rouge en disant qu'ils avaient « tous été baptisés en Moïse dans la nuée et dans la mer ». Paul souligne que les expériences spirituelles importantes des Israélites n'ont pas empêché que beaucoup meurent dans le désert à cause de leurs péchés. Il est possible que des chrétiens de Corinthe pensaient que faire des choses comme se faire baptiser suffirait à leur donner le salut, même s'ils continuaient dans le péché. Si c'était le cas, peut-être que certains pensaient aussi qu'en se faisant baptiser pour des personnes décédées, ces personnes seraient sauvés.

Est-ce que Paul donnait son approbation à la pratique du baptême des morts ? Il ne le dit pas. Il

ne la mentionne que pour montrer qu'il ne serait pas logique de faire certaines choses s'il n'y a pas de résurrection des morts ([1Co 15.29-34](#)). S'il n'y a pas de résurrection des morts, alors se faire baptiser pour les morts n'aurait pas de sens. Si les Corinthiens le faisaient, ils ne devraient pas dire aussi qu'il n'y a pas de résurrection.

Bar-Jésus

Un sorcier juif et « faux prophète » (quelqu'un qui prétendait à tort parler au nom de Dieu). Il travaillait avec le gouverneur de Paphos sur l'île de Chypre ([Ac 13.6](#)). Lorsque le gouverneur, Sergius Paulus, s'est intéressé au message de Paul et Barnabas, Bar-Jésus a essayé de le détourner de leurs enseignements. Paul a confronté Bar-Jésus, le qualifiant de « fils du diable » et prédistant qu'il serait temporairement aveuglé comme punition de Dieu. Immédiatement, Bar-Jésus a été frappé de cécité ([Ac 13.7-12](#)). Le gouverneur semble s'être converti au christianisme.

À cette époque, de nombreuses personnes qui croyaient facilement aux événements surnaturels étaient influencées par ceux qui prétendaient avoir des pouvoirs spéciaux comme Bar-Jésus (voir [Ac 8.9-11](#)). Le terme « sorcier » utilisé pour le désigner signifiait plus qu'un simple magicien ; ce mot faisait souvent référence à un sage dont la connaissance était considérée comme supérieure à celle de la plupart des autres dans la société.

Bar-Jésus était également connu sous son nom grec, Élymas ([Ac 13.8](#)). Les Juifs ayant des liens avec la culture grecque adoptaient souvent des noms grecs. Certains pensent qu'Élymas vient d'un mot araméen signifiant « fort » et d'un mot arabe signifiant « sage », qui peut également signifier « magicien ».

Barabbas

Criminel qui a été libéré à la place de Jésus. Les quatre évangélistes ont tous pris note de cet événement ([Mt 27.15-26](#); [Mc 15.6-15](#); [Lc 23.18-25](#); [Jn 18.39-40](#)). L'apôtre Pierre l'a également mentionné dans son sermon au temple ([Ac 3.14](#)).

Barabbas était connu comme un bandit ou un révolutionnaire ([Jn 18.40](#)) et avait été emprisonné pour meurtre lors d'une rébellion ([Mc 15.7](#) ; [Lc 23.19](#)). Le mot traduit par « brigand » dans [Jn 18.40](#) peut désigner soit un bandit, soit un

révolutionnaire. Il était un prisonnier bien connu ([Mt 27.16](#)). Son crime aurait pu être un vol violent ou une révolte politique contre les autorités romaines à Jérusalem. De nombreux chercheurs pensent que Barabbas pourrait avoir été membre des Zélotes, un groupe juif qui cherchait à renverser la domination romaine par la violence.

Ponce Pilate, le gouverneur romain, a trouvé Jésus innocent et voulait le libérer. Cependant, Pilate devait aussi satisfaire les dirigeants juifs pour protéger sa propre position. Pour résoudre ce dilemme, il a proposé de libérer un prisonnier à la foule pendant le festival de la Pâque ([In 18.39](#)). Pilate pensait que la foule choisirait de libérer Jésus, mais il a mal évalué leur humeur ou l'influence des dirigeants juifs (ou les deux). Au lieu de cela, la foule a exigé que Barabbas soit libéré et que Jésus soit crucifié ([Mt 27.21-22](#)). En conséquence, Jésus a été crucifié, et Barabbas, après avoir été libéré, a disparu à la fois de la Bible et des archives historiques.

Barakeel

Barakeel était le père d'Élihu. Il est décrit comme un Buzite ([Jb 32.2,6](#); voir [Gn 22.21](#); [Jr 25.23](#)). Élihu essaiera de conseiller Job après les tentatives infructueuses des trois amis plus âgés de Job.

Barbare

Étranger, en particulier quelqu'un d'une culture considérée comme non avancée ou développée. Le mot grec « *barbarous* », que nous traduisons par « barbare », provient à l'origine du son répétitif et absurde « *bar-bar* ». Ce son imite les sons inconnus des langues étrangères. Les Grecs se considéraient comme le peuple le plus cultivé et utilisaient ce terme pour décrire toute personne qui n'était pas grecque. Les Romains, qui ont adopté la culture grecque et se considéraient comme égaux aux Grecs, utilisaient également « barbare » pour désigner les personnes qui ne partageaient pas leurs langues ou leurs coutumes.

Dans le Nouveau Testament, le mot « barbare » endosse différentes significations. La relation avec la langue est évidente dans une déclaration concernant le parler en langues par le Saint-Esprit. Dans [1 Corinthiens 14.11](#), Paul mentionne que si la langue spirituelle d'un chrétien n'est pas comprise, cela ferait du locuteur un « barbare » pour Paul et

vice versa. Dans [Actes 28.2-4](#), Luc décrit les habitants de Malte comme « barbares », sans que cela soit entendu de manière insultante. Au contraire, il soulignait leur gentillesse envers Paul après son naufrage.

Paul a également employé le terme dans un sens gréco-romain plus large, déclarant qu'il ressentait une responsabilité envers les Grecs et les barbares ([Rm 1.14](#)). Paul souligne que l'Évangile de Jésus-Christ est pour tout le monde en disant qu'« Il n'y a ici ni Grec ni Juif, ni circoncis ni incirconcis, ni barbare ni Scythe, ni esclave ni libre ; mais Christ est tout et en tous » ([Col 3.11](#)).

Bared (Lieu)

Lieu dans la partie sud d'Israël appelé le désert du Néguev. Nous ne savons pas exactement où se trouvait Bared. Dieu a parlé à la servante de Saraï, Agar, à un puits entre Kadès et Bared ([Gn 16.14](#)).

Barnabas

Un des premiers convertis au christianisme à Jérusalem. Originellement nommé Joseph, Barnabas a obtenu son nouveau nom grâce à sa prédication et son enseignement influents.

Contexte et jeunesse

C'est grâce au livre des Actes et aux lettres de Paul que nous en savons le plus sur Barnabas. L'« Épître de Barnabas », écrite au milieu du IIe siècle, n'est pas de lui. De même, les « Actes de Barnabas », un texte du Ve siècle, ne fournissent pas d'informations fiables à son sujet. Tertullien a affirmé à tort que l'Épître aux Hébreux avait été écrite par Barnabas ; affirmation qui manque de preuves à l'appui.

Barnabas était un Juif de Chypre. Issu d'une famille de prêtres, cela a probablement influencé son intérêt pour Jérusalem. Il a sans doute déménagé à Jérusalem et a peut-être rencontré Jésus. Cependant, sa conversion au christianisme s'est probablement faite grâce à l'enseignement des apôtres après la résurrection de Christ.

Voyages missionnaires avec Paul

Barnabas apparaît d'abord dans les Actes sous le nom de Joseph, ayant vendu un champ dont il a fait don du produit à la communauté chrétienne ([Ac](#)

[4.36-37](#)). Lorsque la persécution a frappé Jérusalem et que les gens ont été attaqués pour leurs croyances, Barnabas est resté dans la ville, contrairement à d'autres qui ont fui ([Ac 8.1-8](#) ; [11.19-22](#)). Sa bonne réputation a peut-être conduit les apôtres à le choisir comme compagnon pour le travail missionnaire de Paul afin de répandre l'Évangile.

Alors que les chrétiens fuyaient vers Antioche de Syrie, l'Église de Jérusalem y enverra Barnabas pour aider la communauté chrétienne croissante ([Ac 11.19-26](#)). L'auteur du livre des Actes dit que Barnabas « était un homme de bien, plein d'Esprit-Saint et de foi » ([Ac 11.24](#)). Barnabas recruterà Paul pour l'aider à Antioche. Ils travailleront ensemble pendant un an, enseignant de nombreux chrétiens ([Ac 11.26](#)). Lors d'une famine à Jérusalem, Barnabas et Paul ramènent des fonds de secours à la ville, et Jean Marc les rejoint à leur retour à Antioche ([Ac 12.25](#)).

Barnabas et Paul seront ensuite envoyés pour répandre le message chrétien au-delà d'Antioche ([Ac 13.2-3](#)). À ce stade, le nom de Barnabas est mentionné en premier, indiquant peut-être son rôle de leader. Ils voyageront à Chypre et dans plusieurs lieux clés en Asie Mineure. À Lystre, les gens prendront Barnabas pour le dieu Zeus et Paul pour Hermès ([Ac 14.8-12](#)). Cela montre à quel point ils semblaient impressionnantes aux yeux des gens là-bas.

Barnabas et Paul se séparent

Lors d'un concile à Jérusalem, Barnabas et Paul rendront compte de leur mission auprès des Gentils ([Ac 15](#)). Après ce concile, alors que les deux hommes planifiaient une autre mission, un désaccord sérieux a surgi, entraînant leur séparation ([Ac 15.36-41](#)). Barnabas voulait emmener son cousin Jean Marc ([Col 4.10](#)), mais Paul refusera parce que Marc les avait abandonnés lors de la mission précédente ([Ac 13.13](#)). Barnabas et Jean Marc iront allés à Chypre, tandis que Paul voyagera avec Silas en Syrie et en Cilicie. Après cette séparation, l'accent du récit se déplace de Barnabas à Paul.

Voir aussi Apocryphes (Barnabas, Épître de).

Barsabas, Barsabbas

Un nom de famille biblique. Barsabas signifie « fils de Saba » en araméen. Barsabbas, « fils du Sabbat »,

est employé comme orthographe dans les traductions modernes. Deux personnes dans le Nouveau Testament portent ce nom de famille : Joseph Barsabbas et Judas Barsabbas ([Ac 1.23](#) ; [15.22](#)).

Voir Joseph n° 12 ; Judas n° 6.

Barthélemy (apôtre)

Disciple de Jésus qui figure dans les quatre listes des douze apôtres ([Mt 10.2-4](#) ; [Mc 3.16-19](#) ; [Lc 6.14-16](#) ; [Ac 1.13](#)). Cependant, il n'est mentionné nulle part ailleurs dans le Nouveau Testament, et rien de spécifique n'est indiqué à son sujet dans ces listes. Le nom « Barthélemy » signifie « fils de Talmaï », ce qui peut laisser entendre qu'il avait peut-être un autre nom.

Dans les listes de Matthieu, Marc et Luc (les Évangiles synoptiques), le nom de Barthélemy figure juste après celui de Philippe. Certains se sont demandés si cela pouvait indiquer qu'il est le Nathanaël mentionné dans l'Évangile de Jean ([Jn 1.45-50](#)). Ce Nathanaël a été amené à Jésus par Philippe et semble être lié à certains disciples en particulier ([Jn 21.2](#)). L'Évangile de Jean pourrait donc avoir fait référence à l'apôtre Barthélemy sous un autre nom. Cependant, il n'est pas clair dans Jean que Nathanaël est l'un des Douze.

Eusèbe, l'historien de l'Église primitive, mentionne une tradition selon laquelle Pantène, le premier directeur de l'école catéchétique (qui enseignait les croyances chrétiennes) d'Alexandrie vers 180 apr. J.-C., a trouvé, lors d'un voyage en Inde, des chrétiens qui connaissaient l'Évangile selon Matthieu, écrit en hébreu. Selon Eusèbe, Barthélemy les aurait évangélisés et leur aurait laissé cet Évangile. Selon d'autres traditions, Barthélemy aurait fait équipe avec Philippe et Thomas pour propager la foi et est mort en martyr en Arménie.

Plusieurs écrits ont été faussement attribués à Barthélemy. Jérôme, un écrivain du IV^e siècle, mentionne un Évangile de Barthélemy ; quelques autres sources y réfèrent également. Il y a aussi des mentions des Questions de Barthélemy, du Livre de la Résurrection de Barthélemy et d'autres textes comme les Actes de Barthélemy et l'Apocalypse de Barthélemy. Cependant, aucun de ces écrits n'est considéré authentique.

Voir aussi Apôtre, apostolat ; Apocryphes (plusieurs titres attribués à Barthélemy).

Bartimée

Nom du fils de Timée, mendiant aveugle qui appelle Jésus alors qu'il part de Jéricho pour se rendre à Jérusalem pour la dernière fois ([Mc 10.46–52](#)). Voyant la foi de Bartimée, Jésus le guérit.

Basan

Région située à l'est et au nord-est de la mer de Galilée. Ses limites exactes sont floues, mais elle s'étendait sur environ 50 à 60 km du pied du mont Hermon au nord jusqu'à la rivière Yarmouk au sud. Elle s'étendait sur environ 100 à 110 km vers l'est à partir de la mer de Galilée.

La région (également appelée « Havran » dans [Ez 47.16, 18](#)) est principalement un plateau fertile situé entre 500 et 700 m au-dessus du niveau de la mer. Son sol volcanique riche est bien arrosé, car les basses collines du sud de la Galilée à l'ouest permettent aux pluies de pénétrer plus à l'intérieur des terres que dans la plupart des autres endroits le long de la côte palestinienne. Aujourd'hui, comme dans les temps anciens, il s'agit d'une région agricole productive. À l'époque du Nouveau Testament, c'était une des zones de production de céréales de l'Empire romain. Basan était connu pour ses bovins et moutons de haute qualité ([Dt 32.14](#) ; [Ez 39.18](#) ; [Am 4.1](#)).

À l'époque du patriarche Abraham, les habitants de Basan étaient des géants appelés Rephaïm ([Gn 14.5](#)). Og, le dernier des Rephaïm, était un ennemi des Israélites lorsqu'ils tentaient d'entrer en Canaan après avoir quitté l'Égypte et erré dans le désert ([Dt 29.7](#)). Og a été vaincu et tué par les Israélites ([Nb 21.33–35](#)).

La prospérité de Basan à cette époque est démontrée par le fait que l'une de ses provinces, Argob, comptait soixante grandes villes fortifiées ([Dt 3.4–5](#)). Les principales villes de Basan étaient :

- Édrei
- Ashtaroth
- Golan
- Salca

Après que les Israélites eurent conquis la terre à l'est du Jourdain, Basan fut donnée à la demi-tribu de Manassé ([Jos 13.29–30](#)). Golan et Ashtaroth,

deux villes de Basan, furent réservées aux Lévitiques ([1Ch 6.71](#)). Ben-Guéber de Ramoth en Galaad gérait Argob, une région de Basan, pour le roi Salomon ([1R 4.13](#)).

À l'époque de Jéhu (841–814 av. J.-C.), le roi Hazaël de Syrie conquerra la région ([2R 10.33](#)). Tiglath-Pilésé III incorporera ensuite le Basan dans l'Empire assyrien au 8e siècle av. J.-C. ([2R 15.29](#)). Les Nabatéens l'ont détenue au 2e siècle av. J.-C., et c'est Hérode le Grand (37–4 av. J.-C.) qui en était gouverneur à la naissance de Jésus.

Basmath

1. Fille d'Élon le Hétien. Basmath était une Cananéenne qu'Ésaü épousera contre la volonté de ses parents ([Gn 26.34](#)). Basmath pourrait être la même personne que la fille d'Élon, Ada, ou il peut s'agir de sa sœur ([Gn 36.2](#)).

2. Fille d'Ismaël, qui épousera Ésaü ([Gn 36.3](#)) et lui donnera Reuel (v. [4.10](#)). Cette Basmath est probablement la même personne que Mahalath, la fille d'Ismaël ([28.9](#)). Puisqu'Ismaël était le fils du patriarche Abraham, ce mariage aurait été plus acceptable pour Isaac et Rebecca ([36.6–8](#)).

Voir aussi Mahalath (Personne) n° 1.

Les identifications de n°1 et n°2 ci-dessus sont quelque peu confuses. La plupart des érudits soupçonnent qu'Ésaü a épousé Ada, la fille d'Élon ([Gn 36.2–4](#)), qui était également appelée Basmath ([26.34](#)). Plus tard, Ésaü épousera Mahalath, la fille d'Ismaël ([28.9](#)), qui était également appelée Basmath ([36.3–4](#)). Que deux des épouses d'Ésaü portent le prénom Basmath pourrait être en raison du fait qu'Ésaü a choisi de donner aux deux le même nom affectueux, qui signifie « parfumée ».

3. Fille du roi Salomon qui épousera Achimaats, l'administrateur du roi en Nephthali ([1R 4.15](#)).

baume, huile parfumée, onguent

Mélanges de substances à usage médical. La plupart des baumes bibliques comprennent de l'huile, mélangée avec des épices ou d'autres herbes. La plupart des Israélites utilisaient de l'huile d'olive dans leurs baumes. L'huile d'olive elle-même était considérée comme un baume médical. Dans L'Ancien Testament (AT), le mot « huile » peut être utilisé pour signifier « baume ».

En Égypte et en Mésopotamie, différentes huiles végétales et graisses animales étaient utilisées dans les recettes de baumes. Les huiles végétales les plus couramment utilisées incluaient l'huile de ricin, l'huile de sésame, l'huile de lin, l'huile de radis, l'huile de coloquinte et l'huile de noix diverses.

Les baumes et huiles divers avaient un rôle important dans l'Antiquité. Le climat du Proche-Orient étant sec et chaud, ils étaient utilisés pour protéger et guérir la peau. Toutes les classes sociales en utilisaient à des fins médicinales, pour leurs qualités apaisantes et pour masquer les odeurs. L'AT mentionne le métier de parfumeur ([1S 8.13](#) ; [2Ch 16.14](#)). Les parfumeurs étaient parfois organisés en guildes ([Né 3.8](#)).

Fabrication des baumes

En général, les baumes étaient préparés en faisant bouillir des plantes aromatiques dans de l'huile (voir [Jb 41.22](#)). Les baumes parfumés étaient un mélange de substances crues dans de l'huile spécialement préparée. Dans l'AT, le mot « parfum » désigne souvent une huile parfumée ([Ct 1.3](#) ; [Ec 7.1](#)). Différents types de récipients pouvaient être utilisés pour en contenir, mais les flacons d'albâtre étaient préférés. Un vase en albâtre contenait le parfum de grand prix que Marie a utilisé pour oindre Jésus à Béthanie ([Mc 14.3](#)).

Comment les baumes étaient-ils utilisés ?

Les baumes ou huiles avaient de nombreuses utilisations. Parmi les peuples sémitiques, ils avaient des usages culturels et religieux importants. Une huile d'onction sacrée à servi à consacrer Aaron, ses fils, le tabernacle et son mobilier. Elle était composée de myrrhe, de cannelle, de roseau aromatique et de casse mélangés avec de l'huile d'olive ([Ex 30.23–25](#)). De l'huile était également utilisée pour oindre rois et prophètes, mais ce n'était pas le même mélange que l'huile d'onction sacrée.

En tant que produits cosmétiques, les baumes parfumés aidaient à masquer les odeurs du corps. De l'huile était appliquée sur le corps ([2S 12.20](#)), mise sur des vêtements ([Ps 45.9](#)) ou sur des objets personnels ([Pr 7.17](#)). Les femmes utilisaient des huiles pour purifier et embellir leur peau ([Est 2.12](#)). Le parfum de certains baumes était utilisé pour attirer le sexe opposé ([Ct 4.10](#)). Le Cantique des cantiques mentionne des parfums plusieurs fois.

On utilisait aussi de l'huile pour oindre les invités, car c'était considéré une façon de bien accueillir au Proche-Orient ancien. Les Égyptiens utilisaient des cônes d'huile qui étaient mis au-dessus de la tête des invités pour que des gouttes tombent sur leurs têtes (comp. avec [Ps 133.2](#)). Les hôtes oignaient aussi la tête de leurs invités avec de l'huile en signe de respect et d'honneur. Jésus fait remarquer à un pharisién qu'il ne l'a pas accueilli ainsi quand l'a reçu chez lui ([Lc 7.37–40](#)). Marie oint Jésus avec du nard de grand prix qui était contenu dans un vase d'albâtre. Ce parfum était obtenu de racines d'une herbe aromatique en provenance d'Inde ([Mc 14.3](#)).

Huiles utilisées pour oindre les morts

On utilisait des huiles d'onction pour préparer les morts à l'inhumation. Le Nouveau Testament (NT) en donne des exemples. Le corps du défunt ou de la défunte était lavé et oint avec de l'huile ([Mc 16.1](#) ; [Ac 9.37](#)). Le corps était ensuite enveloppé dans des linges avec des aromates et du baumes ([Lc 23.56](#) ; [In 19.40](#)). Les Juifs ainsi que les Romains utilisaient le nard ainsi. Pour l'enterrement de Jésus, un mélange de myrrhe et d'aloès a été utilisé.

Huiles médicinales

On utilisait fréquemment des huiles à des fins médicinales. De l'huile était versée sur les blessures ([Lc 10.34](#)). On utilisait des gommes aromatiques ou des résines. Galaad était connu pour son baume médicinal ([Ir 8.22](#)). Le baume était aussi exporté d'Israël ([Gn 37.25](#) ; [Ez 27.17](#)). Une allusion au célèbre collyre de Laodicée (liquide médicinal), qui servait à guérir les yeux, est faite dans la lettre à l'Église de cette ville ([Ap 3.18](#)). Les baumes étaient aussi un produit de commerce important à l'époque romaine ([Ap 18.13](#)).

L'onction avec de l'huile symbolisait la joie et à l'allégresse ([Ps 45.8](#) ; [Es 61.3](#)). Ainsi, on ne s'oignait pas pendant les périodes de deuil ([2S 14.2](#)). Le prophète Michée mentionne le manque huile pour s'oindre comme l'un des jugements de Dieu sur la nation ([Mi 6.15](#)). Enfin, on utilisait aussi l'huile pour oindre les boucliers (probablement faits de cuir) pour les rendre plus souples et plus à même de dévier les projectiles ([2S 1.21](#)).

Voir aussi médecine et pratiques médicinales ; huile ; plantes (olive, olivier).

Bdellium

Le bdellium est une résine gommeuse aromatique qui ressemble à la myrrhe. Il provient de divers arbres du genre *Commiphora* qui poussent en Afrique et en Asie occidentale. La plupart des érudits pensent que le bdellium mentionné dans [Genèse 2.12](#) et [Nombres 11.7](#) provient du *Commiphora africana*, un arbuste qui pousse naturellement dans le sud de l'Arabie et le nord-est de l'Afrique. Cette résine jaune, transparente et parfumée ressemble à une perle.

La Bible décrit la manne recueillie par les Israélites comme ayant la même couleur que le bdellium ([Nb 11.7](#)). Le bdellium est également mentionné avec l'or et la pierre d'onyx trouvés près du jardin d'Éden ([Gn 2.12](#)). Parce qu'il apparaissait dans cette liste d'objets précieux, on pensait autrefois que le bdellium pouvait être une perle ou une pierre précieuse.

Le genre *Commiphora* comprend les plantes qui produisent la myrrhe et possiblement ce que la Bible appelle le « baume ». En dehors de la Bible, un expert botaniste anglais a décrit le bdellium comme une gomme aromatique provenant d'un arbre connu en Perse et au-delà. L'écrivain romain Pline, qui a vécu au 1er siècle apr. J.-C., a également décrit le bdellium comme une substance cireuse ressemblant à une perle.

Voir aussi Baume ; Myrrhe.

Beaux Ports

Petit port situé le long de la côte sud de la Crète, une île de la mer Méditerranée. Il est connu aujourd'hui sous le nom de Limenes Kali. Beaux Ports se trouve à environ 8 km à l'est du cap Matala et est proche de la ville de Lasée.

Ce port apparaît dans la Bible lorsque le navire de l'apôtre Paul s'y arrêtera pour trouver protection contre les vents violents lors de son voyage vers Rome ([Ac 27.8](#)). L'équipage du navire cherchera refuge dans ce port car le temps rendait la navigation dangereuse.

Bedad

Père de Hadad, l'un des rois d'Édom avant qu'Israël n'ait des rois ([Gn 36.35](#) ; [1Ch 1.46](#)).

Beer-Schéba

Beer-Schéba est le nom utilisé dans la Bible pour désigner la partie la plus méridionale de la Terre Promise, située à 45 km au sud-ouest d'Hébron. Dès son origine, il s'agissait d'un lieu important dans le désert du Néguev. C'est là qu'Agar errera avec Ismaël, et Abraham y passera également du temps. Plus tard, à la fois Isaac ([Gn 26.23](#)) et Jacob ([46.1](#)) auront eu des expériences spirituelles significatives dans cette région. Elle restera un lieu important pour de nombreux autres Hébreux à des époques ultérieures.

À l'époque de la monarchie hébraïque, Beer-Schéba était située à Tell Beer-Schéba, à 3 km au nord-est de la ville moderne. Des fouilles archéologiques récentes montrent que les Hébreux ont construit la ville au 12e ou 11e siècle av. J.-C. C'était probablement là que les fils de Samuel servaient de juges pour le peuple ([1S 8.2](#)).

La ville elle-même était petite, couvrant environ un hectare. Dans ses ruines, les archéologues ont trouvé des morceaux d'un autel à cornes. Une fois reconstitué, l'autel mesurait environ 1,5 m de haut, la même hauteur que l'autel découvert à Arad. Ce sont les deux seuls autels hébreux de l'époque du premier temple qui ont été retrouvés. La hauteur de ces autels correspond à celle de l'autel décrit pour le tabernacle ([Ex 27.1](#)) et était probablement la même que celle de l'autel original dans le temple de Salomon ([2Ch 6.13](#)). Un grand système d'eau a également été découvert à Beer-Schéba, similaire à ceux trouvés dans les anciennes villes de Meguiddo et Hatsor.

Beéri

1. Père de Judith, un Hétien (parfois orthographié Hittite). Judith était l'une des épouses d'Ésaü ([Gn 26.34](#)).
2. Père d'Osée le prophète ([Os 1.1](#)).

Beka, Bekah

Poids de six grammes appelé « a moitié d'un sicle, selon le sicle du sanctuaire » ([Ex 38.26](#)).

Voir Poids et mesures.

Béker, Bakrite

BÉKER, BAKRITE

1. Deuxième fils de Benjamin, qui déménagera en Égypte avec son grand-père Jacob ([Gn 46.21](#) ; [1Ch 7.6](#)).
2. Deuxième fils d'Éphraïm. La famille des « Bakrites » est issue de sa lignée ([Nb 26.35](#)). Il est également appelé Béréd ([1Ch 7.20](#)).

Béla (Lieu)

Nom alternatif pour Tsoar, une ville de la plaine, dans [Genèse 14.2](#). Voir Villes de la Plaine ; Tsoar.

Béla (Personne)

1. Fils de Beor, un roi d'Édom qui a régné avant qu'Israël n'ait un roi ([Gn 36.31-33](#)). Balaam, le prophète païen du nord de la Syrie, avait également un père nommé Beor ([Nb 22.5](#)). Ainsi, certains érudits ont confondu Béla l'Édomite avec Balaam.
2. Fils aîné de Benjamin ([Gn 46.21](#) ; [1Ch 8.1](#)), dont les descendants étaient appelés Balites ([Nb 26.38](#)).
3. Fils d'Azaz, un descendant de Ruben, qui vivait en Galaad en Transjordanie. Sa famille possédait tellement de terres que leur bétail vivait près de l'Euphrate ([1Ch 5.8-9](#)). Sous le règne de Saül, sa famille défendra leur terre contre l'hostilité hagrite.

Belle Porte

Porte dans le temple d'Hérode à Jérusalem.

Un homme qui ne pouvait pas marcher a été miraculeusement guéri par Pierre et Jean à cette porte ([Ac 3.2, 10](#)). Nous ne savons pas où se trouvait cette porte, mais il s'agissait probablement de la porte menant du parvis des Gentils au parvis des Femmes. Celle-ci était également appelée la Porte Corinthienne (pour son bronze corinthien)

par l'historien juif Josèphe. Selon lui, elle mesurait 23 mètres de haut pour 18 mètres de large. Une inscription funéraire trouvée sur le Mont des Oliviers indique que la porte a été construite par un Juif d'Alexandrie nommé Nicanor.

Voir aussi Temple.

Bema, tribunal

Un mot grec désignant un siège de jugement ou un tribunal d'un fonctionnaire romain. Ce mot, qui signifie littéralement « pas » ou « foulée », était couramment utilisé au 1er siècle ap. J.-C. pour désigner une plateforme surélevée où étaient prononcés des discours politiques ou des décisions judiciaires. Le bema était un élément important dans les villes anciennes, souvent situé dans des zones publiques importantes telles que les marchés.

Dans le Nouveau Testament, le mot est utilisé plusieurs fois :

- Jésus a été interrogé devant le tribunal de Pilate ([Mt 27.19](#) ; [Jn 19.13](#)).
- Hérode Agrippa 1er s'est adressé au peuple de Tyr et de Sidon depuis un siège de jugement ([Ac 12.21](#)).
- L'apôtre Paul a été amené devant le tribunal de Gallion à Corinthe ([Ac 18.12-17](#)).
- L'apôtre Paul sera de nouveau amené devant le tribunal de Festus à Césarée ([Ac 25.6, 10, 17](#)).
- Paul a utilisé ce mot pour se référer au siège du jugement de Dieu.
 - Dans [Romains 14.10](#), il a averti que tous se tiendront devant le tribunal de Dieu.
 - Dans [2 Corinthiens 5.10](#), Paul décrit le tribunal de Christ, où la valeur du travail de chaque personne sera jugée (voir [1Co 3.13-15](#)).

Voir aussi Jugement ; Siège du jugement ; Jugement dernier.

Ben-Ammi

Fils de Lot et de sa fille cadette. Une relation incestueuse similaire entre Lot et sa fille aînée a donné naissance à un fils nommé Moab. Les deux fils sont considérés comme les ancêtres des peuples Ammonite et Moabite respectivement ([Gn 19.38](#)).

Bien que Lot aurait pu partager la promesse faite à Abraham ([Gn 11.31](#); [12.1-4](#)), il choisira de suivre son propre chemin ([13.2-12](#)) et ne fera pas confiance au Seigneur ([19.15-23](#)). En raison de sa relation avec Abraham, toutefois, les Israélites traiteront les descendants de Lot avec respect, malgré le fait que les Ammonites et les Moabites soient parfois de grands ennemis d'Israël ([2Ch 20.1-12](#)).

Voir aussi Ammon, Ammonites.

Ben-Oni

Nom donné par Rachel à son dernier fils alors qu'elle mourait en couches ([Gn 35.18](#)). Son père, Jacob, changera son nom de Ben-Oni (« fils de ma douleur ») à Benjamin (« fils de ma main droite »).

Voir Benjamin (personne) n° 1.

Bénédiction ecclésiastique

Dans certaines Églises contemporaines, le fait d'invoquer la bénédiction de Dieu sur la congrégation. Les Églises orthodoxes, catholiques et la plupart des Églises protestantes terminent généralement leurs cultes ou messes par une bénédiction d'un membre du clergé. Cette pratique est basée sur des exemples bibliques de bénédictions, notamment la conclusion de lettres pastorales par une bénédiction ([Gn 27.27-29](#) ; [Nb 6.22-27](#) ; [Lc 24.50](#) ; [2Co 13.11, 14](#) ; [Ph 4.7](#) ; [2Th 2.16-17](#) ; [Hé 13.20-21](#)).

Dans certaines traditions chrétiennes, on croit que certains rôles (pasteur, prêtre) donnent l'autorité spirituelle de proclamer la faveur de Dieu sur les chrétiens fidèles. La bénédiction pastorale rappelle à tout chrétien fidèle de désirer et de compter sur la grâce de Dieu le Père, l'amour du Fils et la communion du Saint-Esprit.

Dans certains cercles chrétiens, on parle aussi de prononcer une bénédiction pour décrire le fait de

rendre grâce pour un repas (voir [Mt 14.19](#) ; [Mc 8.7](#) ; [Lc 24.30](#)).

Voir aussi Béatitudes.

Benjamin (Personne)

1. Le plus jeune des douze fils de Jacob et frère de Joseph. Jacob le nommera Benjamin (« fils de ma main droite ») après que sa mère mourante, Rachel, l'avait appelé Ben-Oni (« fils de ma douleur », [Gn 35.18](#)). Après que Joseph a été vendu en Égypte par ses demi-frères, leur père, Jacob, supposera que Joseph était mort, devenant par la suite très protecteur envers Benjamin. Plus tard, en raison d'un plan fomenté par Joseph, Benjamin sera utilisé pour aider à réunir Jacob avec ses douze fils en Égypte ([Gn 42-45](#)). Dans une prophétie concernant ses fils, Jacob parlera de l'habileté de Benjamin en tant que guerrier ou prédira la puissance militaire de sa tribu en disant : « Benjamin est un loup qui déchire ; Le matin, il dévore la proie, Et le soir, il partage le butin » ([Gn 49.27](#)).

Voir Benjamin, Tribu de.

2. Fils de Bilhan et arrière-petit-fils de Jacob ([1Ch 7.10](#)).
3. Membre du clan de Harim après l'exil à Babylone, qui épousera une femme non juive ([Esd 10.32](#)).
4. Celui qui a réparé une section du mur à côté de sa propre maison ([Né 3.23](#)).
5. L'un des membres de la communauté juive qui a participé à la dédicace du mur à Jérusalem ([Né 12.34](#)). Il pourrait d'agir de la même personne que n° 4 ci-dessus.

Benjamin, Tribu de

L'une des plus petites des douze tribus d'Israël, composée de descendants du plus jeune fils de Jacob ([Nb 1.36](#)). Dans l'Ancien Testament, la tribu est souvent simplement appelée « Benjamin ». Malgré sa petite taille, la tribu a joué un rôle important dans l'histoire d'Israël, notamment par sa conduite guerrière lors de combats divers ([Ig 20.13-16](#) ; [1Ch 12.1-2](#)).

Le territoire de la tribu de Benjamin

Lorsque de la conquête de Canaan par les Israélites, Benjamin sera la première tribu à recevoir son territoire après Juda et Éphraïm. Le territoire de Benjamin était situé entre les territoires de Juda et d'Éphraïm, s'étendant des collines du mont Éphraïm aux collines de Judée. La frontière sud avec Juda était bien définie, traversant la vallée d'Hinnom juste au sud de Jérusalem jusqu'à un point au nord de la mer Morte. Sa frontière orientale était le Jourdain, et la frontière nord avec Éphraïm s'étendait du Jourdain à Béthel jusqu'à Atharoth-Addar, qui est au sud de Beth-Horon la basse ([Jos 18.11-20](#)).

Le territoire de Benjamin s'étendait sur environ 45 km d'ouest en est et 20 kilomètres du nord au sud. C'était une région vallonnée, stratégiquement placée pour contrôler des passages montagneux clés, mais aussi dotée de vallées fertiles. Certaines de ses villes importantes, mentionnées dans [Josué 18.21-28](#), incluaient :

- Jérusalem
- Jéricho
- Bethel
- Gabaon
- Guibéa
- Mitspé

Ces villes n'ont pas toutes été prises immédiatement aux personnes qui y vivaient auparavant ; par exemple, Jérusalem est restée entre les mains des Jébusiens jusqu'à l'époque de David. L'environnement difficile a produit un peuple robuste, décrit dans la bénédiction de Jacob sur Benjamin comme « un loup qui déchire » ([Gn 49.27](#)).

Les personnes de la tribu de Benjamin

L'un des premiers juges en Canaan, Éhud, était issu de la tribu de Benjamin. Il a délivré les Israélites en tuant Églon, le roi de Moab ([Ig 3.15](#)). Les membres de la tribu ont ensuite aidé Débora et Barak à vaincre Sisera ([Ig 5.14](#)). La tribu a produit d'autres grandes personnalités :

- Des dirigeants politiques ([1Ch 27.21](#))
- Des capitaines dans l'armée de Saül ([2S 4.2](#)) et l'armée de David ([2S 23.29](#))
- Des archers qualifiés ([1Ch 8.40](#))
- Des dirigeants dans la main-d'œuvre de Salomon ([1R 4.18](#))

Les descendants de Benjamin ont également montré des traits moins nobles :

- Palthi, un Benjaminite, fera un mauvais rapport lorsque les douze espions reviennent de l'exploration du pays de Canaan ([Nb 13.1-2, 9.31-33](#)).
- La tribu se montrera désobéissante et manquant de courage en ne réussissant pas à débarrasser son héritage des Cananéens ([Ig 1.21](#)).
- La tribu défendra le comportement obscène et le meurtre d'une concubine par certains de ses membres, ce qui conduira à une destruction quasi totale de la tribu lors d'une guerre contre les autres tribus ([Ig 19-20](#)). Pour empêcher la tribu de Benjamin de s'éteindre, les autres tribus permettront aux Benjaminites survivants de capturer plusieurs centaines de femmes qui deviendront leurs épouses ([Ig 21](#))

La tribu de Benjamin s'est révélée fiable de différentes manières :

- Lors de l'exode d'Égypte, elle a pris sa place dans l'administration ([Nb 1.11](#)) et l'armée ([Nb 2.22](#)) et a fait ses offrandes tribales ([Nb 7.60](#)).
- Elle sera très loyale au trône : d'abord à Saül et sa famille ([2S 2.8-31](#)), mais également à David et ses descendants. Benjamin est resté fidèle au fils de Salomon, Roboam, lorsque Jéroboam s'est séparé de Juda ([1R 12.21-24](#)).

D'autres hommes de Benjamin (souvent appelés Benjaminites) mentionnés dans l'Ancien Testament incluent :

- Cusch, à propos duquel David a chanté (voir l'inscription du [Psaume 7](#)).
- Jérémie le prophète, qui vivait en Benjamin bien qu'il soit Lévite ([Jr 1.1](#) ; [32.8](#)).
- Mardochée, oncle et conseiller de la reine Esther ([Est 2.5](#)).

La tribu de Benjamin dans le Nouveau Testament

Dans le Nouveau Testament, l'apôtre Paul se déclarait fièrement membre de la tribu de Benjamin, affirmant son appartenance à Benjamin à deux reprises ([Rm 11.1](#) ; [Ph 3.5](#)). Dans son sermon à Antioche de Pisidie, Paul a également mentionné Benjamin comme la tribu du roi Saül, dans son bref récit de l'histoire d'Israël ([Ac 13.21](#)). Dans une autre référence du Nouveau Testament, Benjamin est nommé avec les onze autres tribus dans la vision de Jean dans le livre de l'Apocalypse ([Ap 7.8](#)).

Voir Benjamin (personne) n° 1.

Beor

1. Père de Béla ([Gn 36.32](#)). Béla était un roi d'Édom.
2. Le père de Balaam ([Nb 22.5](#) ; [2P 2.15](#), parfois appelé « Bosor »). Balaam sera sollicité par Balak, roi de Moab, pour maudire Israël.

Béra

Souverain de Sodome à l'époque d'Abraham et de Lot. Béra était l'un des cinq rois des villes cananéennes qui ont échoué à se rebeller contre le roi Kedorlaomer d'Élam et ses trois alliés ([Gn 14.2](#)).

Bérée

1. Lieu au nord de Jérusalem où l'armée syrienne a campé avant d'attaquer et de tuer Judas Maccabée en 161 av. J.-C. ([1 Ma 9.4](#)).
2. Ville antique de Macédoine, une région désormais partagée entre la Grèce, la Macédoine du Nord et la Bulgarie. Elle a probablement été fondée au 5e siècle av. J.-C. La ville se trouvait à environ 40 km à l'intérieur des terres de la mer Égée, sur une plaine pittoresque et fertile à 180 m d'altitude dans les contreforts au nord de la chaîne olympienne. Rome a conquis Bérée en 168 av. J.-C., et il s'agissait de l'une des villes macédoniennes les plus peuplées à l'époque de Christ. Aujourd'hui, la ville s'appelle Véria.

L'apôtre Paul a visité Bérée lors de son deuxième voyage missionnaire ([Ac 17.10-15](#)). Il s'agissait aussi de la ville natale de Sopater, l'un des compagnons de Paul ([Ac 20.4](#)). Paul et Silas se sont rendus à Bérée, située à environ 80 km au sud-ouest, après avoir fait face à une opposition religieuse et politique violente à Thessalonique. À Bérée, tant les Juifs que les Grecs ont accepté avec enthousiasme l'Évangile, mais Paul a dû partir lorsque des Juifs hostiles de Thessalonique sont venus semer le trouble.

Bérénice

Fille aînée d'Hérode Agrippa 1er. Elle était présente lorsque l'apôtre Paul a parlé à son frère, le roi Agrippa II ([Ac 25.13, 23](#) ; [26.30](#)).

Bérénice, également orthographiée Berenice, est née vers 28 apr. J.-C. À l'âge de treize ans, elle épouse Marcus, le fils d'un fonctionnaire juif nommé Alexandre. Après la mort de Marcus, son père arrangera son mariage avec son frère aîné, Hérode de Chalcis. Bérénice aura deux fils, Bernicianus et Hyrcan, avant que son deuxième mari ne meure en 48 apr. J.-C. Lorsque sa relation avec son frère, Agrippa II, devient plus étroite, des rumeurs d'inceste commenceront à se répandre. Pour contrer ces rumeurs, Bérénice convaincra Polemo, le roi de Cilicie, de l'épouser, mais elle le quittera peu après.

En 66 apr. J.-C., Bérénice tente courageusement, mais sans succès, d'empêcher le procurateur romain Gessius Florus de piller le temple à Jérusalem. Elle se tient aux côtés de son frère lorsqu'il avertit le peuple de ne pas entrer en guerre. Lorsque la guerre commence cette même année, les rebelles juifs incendieront son palais et celui de son frère.

berger

Personne responsable d'un troupeau et qui avait pour tâche de les amener aux pâturages et de les abreuver. Elle devait aussi les protéger des prédateurs et des voleurs ([Am 3.12](#)) et retrouver les animaux du troupeau qui s'égaraien ([Ez 34.8](#) ; [Mt 18.12](#)). Un ou plusieurs bergers conduisaient le troupeau hors de l'enclos chaque jour et le ramenaient à l'enclos à la fin de la journée ([In 10.2-4](#)).

L'élevage d'animaux domestiques avait une place importante dans l'économie et les cultures de l'antiquité. Le berger qui s'occupait d'un troupeau de moutons ou de chèvres en était responsable. Le troupeau dépendait du berger pour sa nourriture, sa protection et les soins. Que ce soit en sortant, en rentrant ou en amenant aux pâturages, le berger guidait et dirigeait le troupeau. Le mot « berger » est donc naturellement devenu un terme courant pour désigner un dirigeant. Les rois d'Assyrie, de Babylone et d'Égypte étaient souvent appelés des bergers et devaient protéger leurs peuples. Dans l'Ancien Testament (AT), Dieu est représenté comme le berger d'Israël car il conduit son peuple et s'occupe de lui. Les chefs du peuple sont souvent appelés des bergers ([Nb 27.17](#) ; [1R 22.17](#) ; [Jr 10.21](#) ; [12.10](#) ; [22.22](#) ; [23.1-2](#)). Dieu était le Berger d'Israël ([Gn 49.24](#) ; [Ps 23.1](#) ; [80.1](#) ; [Es 40.11](#)).

À l'époque de Jérémie, le terme « berger » commence à être utilisé comme titre du Messie à venir. Puisque beaucoup des dirigeants d'Israël avaient été de mauvais bergers du peuple, Dieu intervient et promet de lui-même prendre soin de son troupeau ([Jr 23.3](#) ; [31.10](#) ; [Ez 34.11-22](#)). Il promet qu'il leur donnera des bergers fidèles qui mèneront son peuple avec intelligence et sagesse ([Jr 3.15](#) ; [23.4](#)) et qu'il établira le Fils messianique de David comme berger sur eux ([Ez 34.23-24](#)).

Ces images et ces promesses sont reprises dans le Nouveau Testament (NT), particulièrement dans les paroles de Jésus ou à propos de lui. En effet, le NT proclame que Jésus est le Fils de David et Messie qui avait été promis, l'ultime berger du peuple de Dieu ([Hé 13.20](#)). Jésus l'enseigne et le démontre dans ce qu'il fait pour le peuple et ses disciples.

Ainsi, Jésus cherche à ramener les pécheurs à Dieu tel le berger qui cherche les brebis perdues ([Mt 18.10-14](#)). Il a compassion des foules qui sont comme un troupeau sans berger ([Mc 6.34](#)). Il les appelle à croire en lui en leur révélant qu'il est le Bon Berger, venu pour leur donner la vie en abondance, et qu'il ne les abandonnera pas. Il révèle même qu'il va donner sa vie pour son troupeau et ne s'enfuira pas quand viendra le danger comme le font les mauvais bergers ([In 10](#)).

Quand Jésus envoie les apôtres prêcher dans un contexte de persécution probable, il leur dit « je vous envoie comme des brebis au milieu des loups » ([Mt 10.16](#)). Avant son arrestation, Jésus prédit que ses disciples s'enfuiront, comme Dieu l'avait annoncé : « Je frapperai le berger, et les brebis seront dispersées » ([Mc 14.27](#)). Au jugement dernier, Jésus, le berger des nations, séparera les fidèles identifiés à des brebis des infidèles identifiés à des boucs ([25.32](#) voir aussi Ez 34.17-22).

Le reste du NT parle aussi des dirigeants de l'Église comme de bergers. Le mot « pasteur » signifie en fait « berger » ([Ep 4.11](#)). Pierre parle aussi des anciens comme de bergers. Il les encourage à rester des bergers fidèles jusqu'au moment où Jésus-Christ, « le souverain pasteur », reviendra ([1P 5.1-4](#)). Ceux qui viennent à la foi en Christ sont décrits comme des brebis qui étaient perdues mais qui sont revenues vers « vers le pasteur et le gardien » de leurs âmes ([1P 2.25](#)). Cette façon de parler de Dieu, de son peuple et de ses dirigeants a continué dans l'Église primitive et jusqu'à nos jours.

Bergers

Hommes qui s'occupaient des animaux domestiques, tels que le bétail, les moutons et les chèvres ([Gn 13.7-8](#) ; [26.20](#) ; [Is 21.7](#)). Dans le Nouveau Testament, les bergers étaient bien connus. La métaphore du berger et de ses brebis a été utilisée par Jésus ([Jn 10.1-16](#)). Certains gardiens de troupeaux s'occupaient de cochons ([Mt 8.33](#) ; [Mc 5.14](#) ; [Lc 8.34](#)).

Beria

1. Fils d'Aser, qui déménagera en Égypte avec sa famille, ses proches et son grand-père Jacob ([Gn 46.17](#) ; [1Ch 7.30](#)). Ses descendants étaient appelés Berites ([Nb 26.44](#)).
2. Le plus jeune fils d'Éphraïm, né après que plusieurs de ses frères ont été tués à Gath pour avoir volé du bétail ([1Ch 7.20-23](#)).
3. Fils d'Elpaal, chef de famille de la tribu de Benjamin. Ce Beria vivait à Ajalon et aidera à expulser les envahisseurs de Gath ([1Ch 8.13](#)).
4. Fils de Schimeï, un Lévite du clan de Guerschon, qui servait dans le temple à Jérusalem. Comme ni Beria ni son frère Jeusch n'avaient beaucoup de fils, leurs familles étaient comptées comme un seul sous-clan parmi les Lévites ([1Ch 23.10-11](#)).

Béryl

Minéral dur et brillant doté de nombreuses couleurs que la Bible appelle une pierre précieuse ([Ex 28.20](#) ; [Ap 21.20](#)).

Voir Minéraux et métaux ; Pierres précieuses.

Bête

Un animal, à la fois dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Ce terme est parfois utilisé métaphoriquement. Le mot a plusieurs significations dans l'Ancien Testament et est parfois traduit différemment ; en effet, plusieurs

mots hébreux peuvent signifier « créature vivante » ainsi que « bête », mais sont uniquement traduits par « bête ». Dans l'Ancien Testament, par conséquent, « bête » peut se référer aux éléments suivants :

1. En général, tout animal (voir par exemple [Ps 36.6](#)), mais pas les poissons, les oiseaux et les insectes (voir par exemple [Gn 6.7](#) ; [Dt 4.17](#) ; [Jb 12.7](#) ; [35.11](#) ; [So 1.3](#)).
2. Un animal de compagnie, un animal dressé, ou le bétail (voir par exemple [Ex 19.13](#) ; [22.10](#) ; [Nb 3.13](#) ; [31.47](#) ; [Ig 20.48](#) ; [Pr 12.10](#) ; [Jr 21.6](#) ; [Za 8.10](#)).
3. Un animal sauvage et parfois carnivore (voir par exemple [Gn 37.20](#) ; [Ex 23.11](#) ; [Dt 28.26](#) ; [Is 17.44](#) ; [Ez 14.15](#)).
4. En ce qui concerne son usage figuratif, le terme « bête » est utilisé principalement dans Daniel et l'Apocalypse. Dans Daniel (surtout [Daniel 7](#)), la bête symbolise un dirigeant mondial qui persécute et opprime le peuple de Dieu. Dans l'Apocalypse, l'apôtre Jean applique ce concept pour parler de la persécution finale du peuple de Dieu à la fin de l'histoire. La « bête » de Jean est similaire à l'« antéchrist » dans ses lettres antérieures ([1Jn 2.18, 22](#) ; [4.3](#) ; [2Jn 1.7](#)) et à l'« homme du péché » de Paul ([2Th 2.3](#)). De nombreux commentateurs bibliques pensent que les trois termes font référence à la même personne.

Voir Antéchrist ; Harmaguédon ; Marque de la Bête ; Apocalypse, Livre de l'.

Beth-Schan, Beth-Shean

Nom d'une ville stratégique de la vallée subtropicale du Jourdain. Elle se situe à 24,1 kilomètres au sud de la mer de Galilée et à 6,4 kilomètres à l'ouest du Jourdain. Le nom de cette ville est aussi épelé Beth-Shéane (Bible liturgique), Bethsan (Crampon), Beth-Shean (Darby), Beth-Séan (Bible de Neufchâtel), Beit-Chéan (Bible

juive), Beth-Chéan (Parole de Vie), Beth-Shéân (Semeur, Nouvelle Bible Segond, TOB 2010) et Beth-Cheân (Colombe). L'article présent utilise l'orthographe de la Louis Segond 1910 qui inclut les deux variantes mentionnées dans le titre.

Beth-Schan était située à l'extrémité est de la vallée de Jizreel et surplombait un important passage du Jourdain. C'était l'intersection de deux routes commerciales. L'une menait au nord vers la Galilée et Damas, tandis que l'autre se dirigeait vers l'ouest à travers la vallée de Jizreel et les collines de Samarie.

Lorsque les Philistins ont remporté la victoire contre Israël et le roi Saül sur la montagne de Guilboa, Beth-Schan appartenait aux Philistins. En effet, c'est sur le mur de cette ville qu'ont été pendus les corps de Saül et de ses fils pour les déshonorer. Les armes de Saül sont alors placées le temple de Dagon, une divinité philistine ([1S 31.10-13](#) ; [2S 21.12-14](#) ; [1Ch 10.8-10](#)). Cependant, la ville a fait partie du territoire d'Israël avant et après cette période.

Le Tell el-Husn est le site où se trouvait la ville biblique de Beth-Schan. Deux anciens textes égyptiens qui mentionnent son nom confirment cette identification. Le tell (ou monticule) mesure 64,9 mètres de hauteur et environ 804,5 mètres de circonférence à la base. Au temps de la conquête de Canaan par Israël, la région qui comprenait Beth-Schan faisait partie de la tribu d'Issacar. Ensuite, elle est passée sous contrôle de la tribu de Manassé ([Jos 17.11](#)). Pendant le règne du roi Salomon, elle faisait partie du district de Baana ([1R 4.12](#)).

La ville a été détruite par Schischak (Sheshonq I^{er}), pharaon d'Égypte au 10^e siècle av. J.-C. Elle n'a plus d'importance pendant le reste de la période de l'Ancien Testament. Elle est ensuite occupée occasionnellement durant l'exil babylonien et la période perse post-exilique.

À l'époque hellénistique, Beth-Schan est nommée Scythopolis car elle a été colonisée par des mercenaires scythes durant le règne du roi égyptien Ptolémée II. Des temples dédiés à Dionysos et Zeus (divinités grecques) y ont été construits. Au temps de la dynastie hasmonéenne, Beth-Schan est devenu un centre administratif important. La ville a prospéré, faisant partie de la Décapole, une ligue de villes commerciales gréco-romaines ([Mt 4.25](#) ; [Mc 7.31](#)). C'était la seule de ces villes qui était située à l'ouest du Jourdain.

Béthanie

1. Nom d'un village situé sur le versant est de la montagne des Oliviers à 2,4 kilomètres à l'est de Jérusalem. Jésus et ses disciples séjournait parfois à Béthanie lorsqu'ils étaient en Judée. Ils y ont séjourné lorsqu'ils se sont rendus à Jérusalem pour observer la Pâque ([Mt 21.17](#) ; [Mc 11.11](#)). Jésus était chez Simon le lépreux à Béthanie lorsqu'une femme est entrée et l'a oint avec un parfum de grand prix ([Mt 26.6-13](#) ; [Mc 14.3-9](#)).

Marie, Marthe et leur frère Lazare habitaient à Béthanie. C'est là que Jésus a ressuscité Lazare d'entre les morts ([Jn 11.1, 18](#)). Quand Jésus est entré à Jérusalem triomphalement, il était venu par une route qui passe près de Bethphagé et de Béthanie ([Mc 11.1](#) ; [Lc 19.29](#)). C'est aussi à Béthanie que Jésus a bénit ses disciples après sa résurrection et a été enlevé au ciel ([Lc 24.50](#)). Aujourd'hui, la ville s'appelle el-Azariyeh, ce qui signifie en arabe, « le lieu de Lazare ».

2. Nom d'un autre village qui lui est situé « au-delà du Jourdain » (du côté est). C'est là que Jean-Baptiste baptisait ([Jn 1.28](#)).

Béthel (Lieu), Béthélite

1. Ville importante de l'Ancien Testament située à environ 18 km au nord de Jérusalem sur la route de crête nord-sud le long des frontières de Benjamin et d'Éphraïm ([Jos 16.1-2](#) ; [18.13](#)). Hiel, un résident de la ville, est mentionné comme un Béthélite dans [1R 16.34](#). En tant que centre commercial, Béthel collectait des marchandises à la fois de la côte méditerranéenne et de la Transjordanie via Jéricho. Bien que Béthel se trouvât dans une région sèche et vallonnée, plusieurs sources fournissaient suffisamment d'eau à ses habitants. Le plus ancien artefact trouvé sur le site est un pot à eau datant d'environ 3 500 av. J.-C. Il se peut que le nom « Béthel », signifiant « maison d'El (dieu) », ait été utilisé par les Cananéens dès le 4e millénaire av. J.-C. Les découvertes archéologiques entre l'âge de pierre et l'âge du bronze impliquent que les Cananéens adoraient la divinité El au sommet de la colline. Le patriarche Jacob a nommé l'endroit Béthel (ou a donné un nouveau sens à l'ancien nom) après que Dieu lui y a envoyé un rêve ([Gn 28.10-22](#)). Le site était dit être connu sous le nom de Béthel par le patriarche Abraham ([Gn 12.8](#)). Cependant, il se peut que ça ait été une mise à jour ultérieure d'un ancien nom local puisque Béthel était auparavant connu sous le nom de Luz ([Gn 28.19](#)). Il est possible que le sanctuaire ait été connu sous le nom de Béthel et que la ville voisine ait été appelée Luz. Au début de l'âge du bronze intermédiaire, vers 2 200 av. J.-C., le nom Béthel était bien établi et a perduré tout au long de son histoire. Un passage biblique mentionne les deux noms, indiquant qu'un homme de Luz a fondé une autre ville portant le même nom sur le territoire hétien ([Jg 1.26](#)). Bien que Béthel ait été assigné à la

tribu de Benjamin, il a en réalité été capturé par la tribu d'Éphraïm de sa forteresse cananéenne ([Ig 1.22–26](#) ; [1Ch 7.28](#)). Pendant la période des juges, l'Arche de l'Alliance se trouvait à Béthel, où les pratiques cultuelles israélites habituelles avaient lieu sous le grand prêtre Phinées, fils d'Eléazar ([Ig 20.18–28](#) ; [21.2–4](#)). Il n'y a aucune preuve archéologique que les Philistins vivaient à Béthel à l'époque des juges.

Durant le règne du roi Saül, Béthel sera épargnée alors que d'autres villes israélites ont été attaquées (voir [1S 12–14](#)). Les preuves archéologiques montrent que Béthel était prospère au début du règne de Saül, mais lorsqu'il fera de Guibea sa capitale, elle commencera à décliner.

Lorsque les royaumes d'Israël et de Juda se sont séparés à l'époque de Jéroboam 1er, Béthel redeviendra importante en tant que capitale du royaume du nord d'Israël. La ville était le pendant de la capitale de Juda, Jérusalem. Béthel était l'une des deux villes du nord où des veaux d'or étaient adorés ([1R 12.28–33](#)).

L'emplacement exact du sanctuaire pour cette pratique n'a pas été découvert.

La ville abritait également un prophète âgé ([1R 13.11](#)) qui aurait pu faire partie d'une communauté prophétique existant à Béthel à l'époque d'Élie et d'Élisée ([2R 2.2–3](#)).

Sous le règne du roi Abija de Juda, Béthel tombera sous le contrôle de Juda ([2Ch 13.19](#)), mais sera ensuite rendue à Israël. Le prophète Amos formulera de sévères critiques sur la vie sociale et religieuse d'Israël à Béthel, ce qui conduira le prêtre Amatsia à l'expulser ([Am 7.10–13](#)).

Il n'existe aucune preuve archéologique que Béthel ait été détruite lors de la conquête assyrienne d'Israël en 722 av. J.-C. L'un des prêtres déportés a même été

renvoyé à Béthel pour enseigner aux colons mésopotamiens les voies du Seigneur ([2R 17.28](#)). Sous le règne du roi Josias de Juda, le sanctuaire païen de Béthel sera détruit ([2R 23.15-20](#)), mais la ville elle-même n'a pas été endommagée. Cependant, sous le règne de Nabonide ou de Darius 1er, Béthel sera incendiée, et à l'époque d'Esdras, elle deviendra un petit village ([Esd 2.28](#)).

2. Un autre nom pour Bethuel, une ville dans le territoire de Juda ([1S 30.27](#)). *Voir* Bethuel (lieu).

Bethléhem

1. « Ville de David » et lieu de naissance de Jésus-Christ, située à 8 km au sud de Jérusalem. Pour la distinguer d'une autre Bethléhem dans la région de Zabulon, cette ville est parfois appelée Bethléhem-Juda ou Éphrata ([Gn 35.19](#) ; [Mi 5.2](#)).

Bethléhem était à l'origine un établissement cananéen lié aux patriarches. Rachel, l'épouse de Jacob, est morte et a été enterrée près de Bethléhem ([Gn 35.16, 19](#) ; [48.7](#)). La première mention historique de Bethléhem provient des lettres d'Amarna au 14^e siècle av. J.-C., où elle est appelée *bitil u-lahama*, située au sud de Jérusalem. Le nom pourrait avoir signifié « maison de la déesse Lahama ». Une branche de la famille de Caleb s'y installera, et son fils Salma était connu comme « père de Bethléhem » ([1Ch 2.51](#)). Bethléhem était également le foyer d'un jeune Lévite qui servait comme prêtre pour Michée ([Jg 17.7-8](#)), et de Boaz, Ruth, Obed et Isaï, le Père de David ([Rt 4.11, 17](#) ; [1S 16.18](#)).

Bethléhem était le lieu de naissance de David ([1S 17.12](#)) et le domicile de l'un de ses vaillants hommes, Elchanan ([2S 23.24](#) ; [1Ch 11.26](#)).

C'était le site d'un acte courageux de trois des soldats de David, qui ont traversé un groupe de pillards philistins occupant Bethléhem pour apporter à David de l'eau du puits près de la porte de la ville ([2S 23.14-17](#)). Bien plus tard, Bethléhem est mentionnée comme située près du village de Geruth-Kimham, où les Juifs fuyant les Babyloniens se sont arrêtés en route vers l'Égypte ([Jr 41.17](#)). Des gens de Bethléhem faisaient partie de ceux qui sont revenus de l'exil babylonien ([Esd 2.21](#) ; [Né 7.26](#) ; [1 Esd 5.17](#)).

Au moment de la naissance de Jésus, Bethléhem n'était qu'un village ([Mt 2.1-16](#) ; [Lc 2.4-6, 15](#) ; [Jn 7.42](#)). En raison d'un recensement ordonné par

César Auguste, Joseph devait se rendre à Bethléhem, « parce qu'il était de la maison et de la famille de David » ([Lc 2.4](#)). Il est possible que la famille possédait encore des biens là-bas. La naissance de Jésus a peut-être eu lieu dans une grotte en dehors de la ville, une croyance soutenue par des auteurs chrétiens anciens comme Justin Martyr et Origène. Origène, qui vivait en Terre Sainte, a écrit : « À Bethléhem, on vous montre la grotte où il est né et dans la grotte la mangeoire où il a été enveloppé de langes. »

Plus tard, Jérôme décrira la grotte (une petite caverne), qui était une basilique construite par l'empereur Constantin. Des fouilles archéologiques en 1934-1935 ont révélé qu'une deuxième phase de construction a eu lieu sous le règne de Justinien de 527 à 565 apr. J.-C., lorsque la basilique de Constantin sera agrandie. Des marches mènent à la grotte, qui a une forme rectangulaire, suggérant que les constructeurs sous Constantin ont modifié la caverne originale. Cependant, il n'existe aucune description de la grotte avant la construction de la basilique de Constantin.

2. Une ville en Zabulon ([Jos 19.15](#)). Il s'agit probablement de la maison du juge Ibtsan, un des premiers dirigeants d'Israël ([Jg 12.8-10](#)). Elle est identifiée aujourd'hui avec le village de Beit Lahm, à environ 11 km au nord-ouest de Nazareth.

dans Jérusalem ([Mt 21.1-6](#) ; [Mc 11.1-6](#) ; [Lc 19.29-35](#)).

Bethphagé

Nom d'un village situé sur la montagne des Oliviers, près de Jérusalem. Alors qu'il s'apprête à entrer dans Jérusalem, Jésus envoie deux de ses disciples à Bethphagé pour y chercher un ânon. Jésus s'en sert comme monture lors de son entrée triomphale

Bethsaïda

1. Ville au nord-est de la mer de Galilée. C'est la ville de trois des disciples de Jésus : André, Pierre et Philippe ([In 1.44](#) ; [12.21](#)). Malgré les miracles que Jésus y a accomplis, les habitants de Bethsaïda n'ont pas cru en lui. La ville sera jugée plus sévèrement à cause du manque de repentance de ses habitants ([Mt 11.21-22](#) ; [Lc 10.13](#)). Jésus guérit un aveugle à Bethsaïda ([Mc 8.22-26](#)) et nourrit miraculeusement avec des pains et des poissons plus de 5 000 personnes non loin de la ville ([Mc 6.34-45](#) ; [Lc 9.10-17](#)). En plus de la Bible, Bethsaïda est mentionnée dans plusieurs autres sources anciennes, notamment dans les écrits de Josèphe, historien juif du premier siècle apr. J.-C. Il avait été théorisé qu'il y avait deux villes appelées Bethsaïda, une de chaque côté de la mer de Galilée. Cette théorie provient du récit de la multiplication des pains dans Marc qui semble indiquer que le miracle se produit de l'autre côté du lac par rapport à Bethsaïda, tandis que Luc situe le même miracle près de Bethsaïda. Une explication possible est que le miracle se serait produit dans la région de Bethsaïda et que le moyen le plus rapide d'atteindre la ville elle-même était de traverser une partie du lac. Cette interprétation remet en question le site traditionnellement attribué au miracle (et-Tabgha sur la rive ouest, qui est plus proche de Capernaüm). Cependant, cela semble une meilleure solution que l'idée qu'il y avait deux Bethsaïda si proches l'une de l'autre. Bethsaïda était à l'origine un simple village de pêcheurs, mais la ville a été agrandie et embellie par Philippe le Tétrarque, fils d'Hérode le Grand, après la mort de César Auguste. Selon Josèphe, Philippe a été enterré à Bethsaïda. La ville a été renommée Julias en l'honneur de Julie, fille

- d'Auguste. Josèphe a également défendu Bethsaïda alors qu'il commandait des troupes durant la première révolte juive contre Rome de 66 à 70 apr. J.-C.
- Josèphe dit que Bethsaïda était « située près du lac de Gennésareth » (autre nom de la mer de Galilée), mais à proximité du Jourdain. Il mentionne également qu'elle était située dans la basse Gaulanitide, un district bordant la partie nord-est de la mer de Galilée. Cependant, aucune ruine ancienne qui correspondrait à la taille ou à la description de Bethsaïda n'a été retrouvée près du lac ou du fleuve. Il a été proposé que Bethsaïda était peut-être située où se trouve le petit port d'el-'Araj, mais il y a peu d'indices archéologiques en faveur de cette théorie. Le site d'et-Tell, situé à environ 3 200 mètres (deux miles) du lac, révèle une importante occupation romaine et des constructions. Ce site est actuellement considéré comme l'emplacement le plus probable de l'ancienne Bethsaïda.
- 2.** Autre nom d'un bassin de Jérusalem, également appelé Béthesda ou Bethzatha.
Voir Béthesda ; Beth-zatha.

Bethuel (Personne)

Le plus jeune fils du frère d'Abraham, Nachor, et de sa femme, Milca. Bethuel était le neveu d'Abraham et le père de Rebecca ([Gn 22.23](#); [24.15](#), [24](#)). Il est désigné comme un Araméen de Paddan-Aram ([Gn 25.20](#); [28.5](#)).

Betsaleel

1. Fils d'Uri et maître artisan de la tribu de Juda. Dieu lui donnera des compétences spéciales pour prendre la charge de la construction et de l'aménagement du tabernacle ([Ex 31.2](#); [35.30-31](#); [36.1-2](#); [37.1](#); [38.22](#); [1Ch 2.20](#); [2Ch 1.5](#)).
2. Fils de Pachath-Moab, qui obéira à l'ordre d'Esdras de divorcer de sa femme non-juive après l'exil à Babylone ([Esd 10.30](#)).

Bible (canon de la)

Le canon de la Bible désigne les livres de la Bible juive et chrétienne qui sont considérés comme les Écritures et qui font donc autorité en matière de foi et de doctrine. Le terme tire son origine d'un mot hébreu et d'un mot grec qui tous les deux servent à désigner une tige à mesurer (p. ex. un roseau d'une longueur précise). Par extension, ce mot désigne un standard ou une règle à suivre. Le mot « canon » est utilisé au départ pour signifier une liste de livres à laquelle d'autres livres sont comparés et par lesquels ils sont mesurés ou évalués.

Au 4^e siècle apr. J.-C., la liste des 39 livres de l'Ancien Testament (AT) considérés canoniques par les Juifs, ainsi que celle des 27 livres du Nouveau Testament (NT) considérés canoniques par l'Église, sont déjà établies (66 livres au total). Tout comme Platon, Aristote et Homère forment un canon de la littérature grecque classique, les livres du NT sont devenus le canon de la littérature chrétienne.

Comment les Juifs ont déterminé quels livres faisaient partie de l'AT n'est pas documenté, mais il est clair que les auteurs d'un certain nombre de livres étaient considérés comme des porte-paroles de Dieu (p. ex. Moïse, David et les prophètes). Les critères de canonicité d'autres livres de l'AT ne sont plus connus, même s'il est clair qu'ils étaient considérés comme appartenant au canon. Les critères de sélection des livres du NT sont mieux connus. Selon les écrits de l'Église des premiers siècles, l'origine apostolique était un critère majeur. Ces livres et ceux de l'AT ont été collectés et préservés par les Églises locales, qui s'en servaient pour leurs cultes et comme standard de vie chrétienne. Le judaïsme, tout comme le

christianisme généralement, tient que l'Esprit de Dieu a été actif d'une manière providentielle dans la production et la préservation de sa Parole.

La formation du canon a été un processus, plutôt qu'un événement ponctuel. Le processus de finalisation du canon dans toutes les parties de l'Empire romain a duré plusieurs siècles. Des canons locaux ont été utilisés comme base de comparaison au départ et à partir de ceux-ci, un canon plus généralement accepté s'est constitué. Toutefois, aujourd'hui encore, il y a des différences entre les canons de certaines traditions. Par exemple, les Églises des régions qui faisaient auparavant partie de l'Empire romain oriental ont un canon du NT plus petit que celui qui a été accepté dans les régions qui faisaient auparavant partie de l'Empire occidental.

Le canon de l'Ancien Testament

Les Juifs ne parlent pas d'Ancien Testament. Ils appellent la Bible hébraïque le TANAKH. « TaNaKh » est un acronyme formé à partir des initiales de *Torah* (Loi), *Nevi'im* (Prophètes) et *Kethuvim* (Écrits). Ce sont probablement ces trois groupement qui sont désignés dans [Luc 24.44](#): « la Loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes ». (En effet, les Psaumes sont le premier livre des Écrits dans la Bible hébraïque.)

Les chrétiens appellent les livres canoniques de l'Église apostolique le Nouveau Testament. Le mot « Testament » est utilisé ainsi dans le sens d'*alliance*. *Ancien Testament* signifie « ancienne alliance » et *Nouveau Testament* signifie « nouvelle alliance ». Les chrétiens du premier siècle considéraient la nouvelle alliance de Christ ([Mt 26.28](#) ; [1Co 11.25](#)) comme la continuation de celle qui avait auparavant été faite avec les patriarches ([Ep 2.12](#)). Toutefois, elle est nouvelle parce qu'elle remplace l'alliance de Moïse ([Jr 31.31-34](#)). Celle-ci est donc appelée « ancienne alliance » ([Hé 8.7-13](#) ; [9.1, 15-22](#)) dans le NT et « Ancien Testament » dans les siècles suivants. Les termes « Ancien » et « Nouveau » ne sont pas utilisés dans les écrits des pères apostoliques des deux premiers siècles. Ils ne le sont pas non plus dans les écrits des apologistes du début jusqu'à la moitié du 2^e siècle.

Les termes « Ancien Testament » et « Nouveau Testament » paraissent cependant dans la seconde moitié du 2^e siècle dans les écrits de Justin Martyr (*Dialogues* 11.2), d'Irénaée (*Contre les Hérésies* 4.9.1) et de Clément d'Alexandrie (*Stromates* 1.5). Chez ces auteurs, ces termes servent à décrire les alliances elles-mêmes plutôt que les livres de la

Bible qui y correspondent, mais au fil du temps, ces termes en viennent à décrire ce qu'on appelle maintenant l'AT et le NT.

Le terme « canon » n'est pas utilisé dans l'AT ou le NT pour désigner la Bible hébraïque. L'idée d'une collection de livres faisant autorité n'a pas été d'actualité pendant les mille ans durant lesquels les livres de l'AT ont été écrits. Seule la Torah était comprise comme ayant cette autorité en tant que parole de Dieu mise à l'écrit, à laquelle nul ne devait ajouter ou enlever ([Dt 4.2](#)). Pendant un millénaire, c'est-à-dire la période de temps qui sépare Moïse de Malachie, il n'y a pas eu de liste terminée et complète de livres faisant autorité. La majorité des Israélites qui ont vécu durant la période de l'AT n'ont eu accès qu'à un nombre limité des 39 livres qui constituent maintenant la Bible hébraïque.

Il est difficile de savoir avec certitude quand le canon a pris sa forme finale, c'est-à-dire quand les 39 livres de l'AT ont été reconnus comme faisant autorité et comme seuls à faire autorité parmi d'autres livres juifs. Des questions sur l'autorité religieuse ont été abordées par les rabbins de Jabneel (aussi appelée Yabneh, Yavnéel et plus tard, Jamnia) 20 ans après la chute de Jérusalem en 70 apr. J.-C. Toutefois, la première liste qui inclut presque tous les 39 livres de l'AT est celle qui est produite par Méliton de Sardes vers 170 apr. J.-C. Cette liste n'inclut aucun livre écrit après l'époque de Malachie (sauf si on est disposé à dater Daniel au 2^e siècle av. J.-C. et à comprendre que la « sagesse » de Salomon, mentionnée par Méliton, correspond au livre apocryphe appelé « Sagesse de Salomon » en grec).

Les Prophètes et les Écrits étaient considérés comme secondaires à la loi de Moïse. Ils sont eux-mêmes basés sur l'application et l'autorité de la loi. La composition et la compilation de ces livres se sont faites progressivement. Selon les écrits juifs anciens (la tradition rabbinique : Talmud babylonien, *Baba Bathra* 14a ; voir aussi *Document de Damas du Caire* 5.2), la loi était considérée si sacrée qu'elle était conservée *dans l'arche de l'alliance* qui se trouvait dans le Saint des saints dans le tabernacle. [Deutéronome 31.26](#) avait cependant seulement commandé aux Lévites de mettre le livre de la loi *à côté de l'arche*. Pourtant, le fait qu'il s'agit de la seule partie de l'AT à propos de laquelle un tel commandement a été donné montre son importance fondamentale et particulière par rapport aux autres livres de l'AT.

Même si la Bible hébraïque est couramment divisée en 39 livres aujourd'hui, la division la plus

fréquente dans les sources juives anciennes était en 24 livres. Selon le Talmud, la littérature rabbinique, et probablement selon Esdras également, l'AT était divisé comme suit : cinq livres de la Loi, huit livres des Prophètes, et onze livres des Écrits (appelés en grec, *hagiographa*). Cet arrangement en trois groupements se retrouve dans les trois premières éditions imprimées de la Bible hébraïque (Soncino, 1488 ; Naples, 1491-1493 ; Brescia, 1492-1494).

La loi contenait le Pentateuque dans l'ordre qui nous est familier (Genèse à Deutéronome). Les huit Prophètes étaient Josué, Juges, Samuel (contenant 1 & 2 Samuel), Rois (contenant 1 & 2 Rois), Ésaïe, Jérémie, Ezéchiel, et les Douze petits prophètes. Les Douze petits prophètes étaient considérés un seul livre et apparaissaient dans le même ordre que dans les Bibles françaises modernes. Les onze livres des Écrits contenaient trois livres poétiques (Psaumes, Proverbes et Job), les Cinq rouleaux (Cantique des cantiques, Ruth, Lamentations, l'Ecclésiaste et Esther) et trois livres de récits historiques (Daniel, Esdras-Néhémie et 1 & 2 Chroniques). Les Cinq rouleaux étaient lus lors de fêtes importantes et étaient disposés selon l'ordre calendaire de ces fêtes. Par exemple, le Cantique des cantiques est le premier des Cinq rouleaux, car il est lu lors de la première fête (la Pâque).

En parallèle à l'arrangement du canon de la Bible hébraïque, certains ont tenté de diviser l'AT en 21 livres, plutôt qu'en 24. Le livre de Ruth était alors combiné avec Juges et le livre des Lamentations avec Jérémie. Flavius Josèphe est le premier à mentionner cette division, au premier siècle apr. J.-C. Cependant, il est clair qu'il a été influencé par la façon dont ces livres étaient arrangés dans la Septante (traduction grecque de l'Ancien Testament). Au début du 3^e siècle, Origène remarque que cet agencement correspond au nombre de lettres de l'alphabet hébreu, suivi ensuite par Athanase au 4^e siècle, ainsi que d'autres, y compris Jérôme. Suite à cela, certains en ont conclu que le nombre de livres dans la Bible hébraïque avait été divinement ordonné pour correspondre au nombre de lettres de l'alphabet hébreu ! Les Pères de l'Église ont ajouté leur soutien à cette « coïncidence », qu'il ont compris comme étant une providence. Cependant, tout ceci repose à l'origine sur l'arrangement du texte grec de l'AT et non pas sur la façon dont le texte original hébreu était divisé.

Les plus anciens manuscrits qui contiennent tout l'AT en hébreu à avoir survécu correspondent au

texte massorétique. Ces manuscrits datent au plus tôt du 8^e siècle apr. J.-C. De plus, seuls des manuscrits de livres bibliques individuels ont été retrouvés parmi les manuscrits de la mer Morte. Les plus tardifs dateraient du premier siècle apr. J.-C., tandis que d'autres seraient aussi anciens que le 2^e siècle av. J.-C.

Les scribes massorétiques n'ont apparemment établi aucune règle concernant l'arrangement des livres, car l'ordre des derniers prophètes et des Écrits n'est pas toujours le même dans les manuscrits hébreux les plus anciens. Ceci est aussi le cas dans les anciennes traductions grecques de l'hébreu. Il y a beaucoup de différences dans l'ordre des livres des trois plus anciens manuscrits : Codex Alexandrinus, Codex Vaticanus et Codex Sinaïticus. Les auteurs du christianisme des premiers siècles qui proposent une liste et un ordre des livres de l'AT qui ne correspondent pas aux trois divisions juives (Loi, Prophètes, Écrits) se basent tous sur l'ordre alexandrin (Codex Alexandrinus) de ces éditions grecques, plutôt que sur celui de la Bible hébraïque. Les Bibles protestantes modernes sont basées sur le contenu de la Bible hébraïque, mais suivent l'ordre des livres de la Vulgate latine. La Vulgate (latin) et la Septante (grec) contiennent toutes deux des livres apocryphes qui n'ont cependant jamais été reconnus comme Écritures par les Juifs. Le canon catholique inclut les livres apocryphes (considérés comme deutérocanoniques) sur la base du contenu de la Vulgate.

Malgré les différences d'ordre entre les manuscrits, l'ordre alexandrin qui est reflété dans les manuscrits grecs regroupe globalement les livres selon leurs types : livres narratifs et historiques, livres poétiques et livres prophétiques (les livres apocryphes étant répartis selon ces catégories). La division hébraïque d'origine est complètement mise de côté.

Les premières Bibles hébraïques divisaient le texte en petits paragraphes et en sections plus grandes, semblables à nos paragraphes. Ceux-ci étaient indiqués par des espaces laissés entre eux : un espace équivalent à l'espace que prendraient trois lettres entre les petites sections et un espace équivalent à l'espace que prendraient neuf lettres entre les plus grandes sections. Le nombre de sections n'est pas le même dans tous les manuscrits. Jésus faisait probablement allusion à une telle section quand il a parlé de ce qui est écrit dans la loi « à propos du buisson » ([Mc 12.26](#)). Plus tard, les Juifs ont divisé le texte différemment pour

pouvoir lire l'AT en entier en un an dans les synagogues babylonniennes (54 sections) ou en trois ans dans les synagogues palestiniennes (154 sections). Des marques dans des Bibles hébraïques anciennes servent à indiquer ces cycles de lecture.

Le texte de la Vulgate est divisé en chapitres au 13^e siècle (vers 1228) par Étienne Langton, un cardinal anglais. Ce système est appliqué à la Bible hébraïque en 1518 (Édition de Bomberg). Toutefois, les chapitres ne sont numérotés qu'en 1571 dans le texte de Montanus, une Bible hébraïque avec traduction interlinéaire latine. La division du texte en versets est introduite pour la première fois dans la Grande Bible de Bomberg de 1547–1548. Tous les cinq versets, une désignation est insérée correspondant à un numéro hébreu : 1, 5, 10, et ainsi de suite. La division par versets est appliquée à la Vulgate latine en 1555 dans la petite édition in-octavo d'Estienne.

Le canon du Nouveau Testament

Les livres qui composent le NT ont été écrits sur une période d'un demi-siècle, plusieurs centaines d'années après l'achèvement de l'AT. Cependant, des critiques modernes contestent ces deux affirmations et avancent que les deux Testaments ont tous deux été composés sur de plus grandes durées. Le point de vue de l'auteur de l'article présent est cependant que la datation expliquée dans la première phrase de ce paragraphe est fidèle aux faits historiques et que ce point de vue est à la fois solidement établi et essentiel pour expliquer la canonisation de l'AT et du NT.

D'un certain point de vue, nous avons une bien meilleure confirmation du canon de l'AT que de celui du NT. En effet, les paroles du Seigneur Jésus-Christ traitent la Bible hébraïque comme Parole de Dieu faisant autorité. Cependant, les paroles de Jésus-Christ sont aussi pertinentes à la formation du canon du NT, car il a promis que : « le consolateur, l'Esprit-Saint, que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous rappellera tout ce que je vous ai dit » et qu'« il vous conduira dans toute la vérité » ([In 14.26](#) ; [16.13](#)).

De cette déclaration ressort le principe de base de la canonicité du NT, qui est identique à celui de la canonicité de l'AT, puisqu'il se résume au critère fondamental de l'inspiration divine. Que ce soient les prophètes de l'AT ou les apôtres et les compagnons que Dieu leur a donné dans le NT, le fait qu'ils ont été reconnus comme porte-paroles de Dieu a été essentiel pour déterminer la canonicité de leurs écrits. Ces écrits sont pleinement Parole de

Dieu seulement s'ils sont inspirés par lui. Il serait logique de supposer que de leur vivant, les apôtres ont joué un rôle non seulement comme auteurs des Écritures, mais aussi comme authenticateurs de ces écrits inspirés. Toutefois, comme ces livres étaient à l'origine destinés à des groupes de chrétiens dans des régions spécifiques (p. ex., 1 Corinthiens aux chrétiens de Corinthe), leur utilisation dans d'autres régions s'est nécessairement faite progressivement. Ceci peut expliquer pourquoi tous les livres du NT n'ont pas été reconnus tout de suite partout. Le fait qu'au bout d'un certain temps, ils aient tous été acceptés montre qu'après examen et recherches, chaque écrit a été reconnu comme authentique et inspiré.

Tertullien, auteur chrétien remarquable des deux premières décennies du 3^e siècle, a été l'un des premiers à appeler les écrits inspirés chrétiens le « Nouveau Testament ». Ce titre apparaît déjà avant (vers 190 apr. J.-C.), dans un traité contre le montanisme dont l'auteur est inconnu. Ce nom est important, car il indique que les Écritures du NT étaient considérées comme comparables à l'AT en termes d'inspiration et d'autorité.

D'après les informations disponibles, le processus qui a conduit à la reconnaissance publique complète et formelle du canon définitif des 27 livres du NT a duré jusqu'au 4^e siècle de notre ère. Cela ne signifie pas nécessairement que ces livres n'ont pas été reconnus comme inspirés auparavant, mais que le besoin de définir officiellement le canon du NT est devenu plus pressant plus tard.

Même si la production des livres du NT a pris bien moins de temps que celle des de ceux de l'AT, ils ont été beaucoup plus dispersés géographiquement parlant. Ce seul fait suffit à expliquer l'absence de reconnaissance spontanée ou simultanée de tous les livres du canon du NT. La séparation géographique des divers destinataires des livres du NT presuppose qu'il a fallu du temps pour qu'ils circulent partout et qu'ils y soient authentifiés en tant que livres inspirés.

Pour comprendre le processus de canonisation des livres du NT, il faut examiner les faits à notre disposition. Cela nous permettra d'analyser *comment* et *pourquoi* les premiers chrétiens ont choisi les 27 livres de notre NT.

Ce processus historique a été graduel et continu. Pour mieux le cerner, il convient de subdiviser la période de presque trois siècles et demi en question en périodes plus courtes. Certains

identifient trois grandes étapes menant vers la canonisation. Toutefois, ceci indiquerait l'existence d'étapes faciles à distinguer en cours de route, ce qui ne peut être justifié. D'autres préfèrent simplement identifier la longue liste de noms de personnes et de documents impliqués, mais cela rend la perception de l'évolution du processus difficile. L'article présent divise le processus en cinq périodes de façon relativement arbitraire, tout en reconnaissant que la diffusion des livres inspirés et le développement du consensus à leur sujet se sont poursuivis sans interruption. Ces périodes sont :

1. Le premier siècle
2. La première moitié du 2^e siècle
3. La seconde moitié du 2^e siècle
4. Le 3^e siècle
5. Le 4^e siècle

Même s'il ne s'agit pas d'étapes distinctes ou consécutives, il est utile de remarquer les grandes tendances observables dans chacune des périodes identifiées.

- Dans la première période (au premier siècle), les livres du NT ont bien sûr été écrits. Ils ont également commencé à être copiés et diffusés parmi les Églises.
- Dans la deuxième période (la première moitié du 2^e siècle), ils sont devenus plus connus et ont été reconnus pour leur contenu. Ils ont commencé à être cités comme faisant autorité.
- À la fin de la troisième période (la seconde moitié du 2^e siècle), ils ont été reconnus aux côtés de l'AT en tant qu'« Écritures » et ont commencé à être traduits dans des langues régionales et à faire l'objet de commentaires.
- Au cours du 3^e siècle apr. J.-C., notre quatrième période, a débuté un effort de regroupement de ces livres pour constituer un « Nouveau Testament », accompagné d'un processus de tri pour les différencier des autres livres chrétiens sans autorité.
- La cinquième et dernière période (4^e siècle) voit les Pères de l'Église de l'époque déclarer que des conclusions concernant le canon ont été atteintes, indiquant une acceptation plus généralisée et officielle. Le contenu du canon a été établi et celui-ci est désormais considéré définitif.

Ce qui suit décrit plus en détail les forces et les individus ayant produit les sources écrites témoignant de ce processus remarquable par lequel, par la providence de Dieu, le NT est passé à la postérité.

Première période : le premier siècle

Le premier élément qui a contribué à la reconnaissance de l'autorité des écrits canoniques du NT provient du contenu de ces livres eux-mêmes. En effet, les épîtres apostoliques exhortent les destinataires à les lire publiquement. À la fin de sa première épître aux Thessaloniciens (peut-être le premier des livres du NT à avoir été écrit), Paul dit : « je vous en conjure par le Seigneur, que cette

lettre soit lue à tous les frères » ([1Th 5.27](#)). Plus tôt dans cette même lettre, Paul loue les Thessaloniciens comme ayant accepté la parole qu'il leur avait annoncée comme « la parole de Dieu » ([2.13](#)). Il parle de façon similaire dans [1 Corinthiens 14.37](#), insistant pour que ce qu'il a écrit soit reconnu comme un commandement du Seigneur lui-même (voir aussi [Col 4.16](#) ; [Ap 1.3](#)). [2 Pierre 3.15-16](#) compare les lettres de Paul aux « autres Écritures ». Puisque 2 Pierre est une lettre générale, cela indique que les lettres de Paul étaient connues dans une zone géographique large. Dans [1 Timothée 5.18](#), le texte que Paul décrit comme ce que disent « les Écritures » combine une citation de l'AT ([Dt 25.4](#)) avec une citation d'un Évangile ([Lc 10.7](#)). Cela signifie que l'Évangile du NT était déjà considéré tout autant Écriture que le Deutéronome de l'AT.

En 95 apr. J.-C., Clément de Rome écrit aux chrétiens de Corinthe et paraphrase des parties des Évangiles de Matthieu et de Luc. Il semble avoir été fortement influencé par l'Épître aux Hébreux, et connaissait à l'évidence les épîtres de Paul aux Romains et aux Corinthiens. Il fait aussi des allusions à Éphésiens, 1 Timothée, Tite et 1 Pierre.

Deuxième période : première moitié du 2^e siècle

L'un des plus anciens manuscrits du NT est un fragment de l'Évangile de Jean provenant d'Égypte, le papyrus Rylands. Des éléments indiquent qu'en l'espace d'environ 30 ans après la mort de l'apôtre Jean, tous les Évangiles et toutes les lettres pauliniennes étaient connus et utilisés dans tous les centres d'influence où des découvertes pertinentes ont été faites. Il est vrai qu'il existait des doutes sur l'autorité scripturaire de certaines des plus petites épîtres. Ces doutes ont perduré à certains endroits pendant près de 50 ans, mais cela était dû uniquement à une incertitude concernant l'identité de leurs auteurs dans ces lieux en particulier. Cela démontre que l'acceptation de ces livres comme inspirés n'a pas été imposée par les actions de conciles, mais s'est produite assez spontanément de la part de ceux qui ont pu confirmer qui en étaient les auteurs. Dans les lieux où les Églises étaient incertaines de l'identité des auteurs ou de l'approbation apostolique de certains livres, il a fallu plus de temps pour qu'ils soient reconnus.

Les trois premiers Pères distingués de l'Église (Clément, Polycarpe et Ignace) traitaient la majeure partie du contenu du NT comme allant de

soi, ce qui est révélateur. Les Écritures authentifiées ont été acceptées comme faisant autorité, sans débat. Dans les écrits de ces hommes, seuls l'Évangile de Marc (dont le contenu se trouve aussi presque entièrement dans Matthieu), 2 Pierre, 2 & 3 Jean et Jude ne sont pas clairement attestés.

Les épîtres d'Ignace (vers 115 apr. J.-C.) correspondent à plusieurs endroits aux Évangiles et semblent utiliser des tournures qui proviennent des lettres de Paul. La Didachè (ou Enseignement des douze Apôtres), qui est peut-être encore plus ancienne, fait mention d'un Évangile écrit. Le fait le plus significatif est que Clément, Barnabé et Ignace font tous une distinction entre leurs propres écrits et les écrits apostoliques inspirés et faisant autorité.

L'épître de Barnabé (vers 130 apr. J.-C.) documente la première utilisation de la formule « il est écrit » ([4.14](#)) pour mentionner le contenu d'un livre du NT ([Mt 22.14](#)). Avant lui, Polycarpe, qui avait connu personnellement des témoins oculaires du ministère de Jésus, avait déjà utilisé une citation qui combinait un texte de l'AT et un texte du NT. En effet, dans sa propre Épître aux Philippiens, Polycarpe cite l'apôtre Paul qui, dans [Ephésiens 4.26](#), cite le [Psaume 4.5](#) et y ajoute. Polycarpe cite *le tout* comme un rappel de « ces mots de l'Écriture » ([12.4](#)). Plus tard, Papias, évêque d'Hierapolis vers 130–140 apr. J.-C. (et lui-même cité par l'historien Eusèbe de Césarée), mentionne les Évangiles de Matthieu et de Marc. Il dit les utiliser comme la base d'enseignements et les reconnaît comme faisant autorité. De plus, vers 140 apr. J.-C., l'évangile de Vérité (une œuvre à orientation gnostique probablement rédigée par Valentin de Phrébon) apporte un témoignage historique important. En effet, Valentin y cite des livres canoniques du NT et les traite comme faisant autorité. Il cite à partir des Évangiles, des Actes des apôtres, de lettres de Paul, de l'Épître aux Hébreux et de l'Apocalypse. Il est raisonnable d'en conclure qu'au moment où il écrit, il existe à Rome une compilation de livres du NT très proche de la nôtre.

Vers 140 apr. J.-C., l'hérétique Marcion publie sa propre liste de livres inspirés. Cela a pour effet d'accélérer les efforts de l'Église pour clarifier une liste canonique de livres inspirés. Marcion avait rejeté tout l'AT. Sa liste n'incluait que l'Évangile de Luc (dont il avait éliminé les chap. [1](#) et [2](#), les jugeant trop « juifs ») et les lettres de Paul (à l'exception des épîtres pastorales). Fait intéressant à la lumière de

[Colossiens 4.16](#), sa liste semble appeler l'épître aux Éphésiens par le nom d'*épître aux Laodicéens*.

Vers la fin de cette période, Justin Martyr, décrivant les cultes de l'Église primitive, met les écrits apostoliques au même niveau que ceux des prophètes de l'AT. Il affirme que la voix qui a parlé à travers les apôtres de Christ dans le NT est la même que celle qui a parlé à travers les prophètes de l'AT et que celle qu'Abraham a entendue et à laquelle il a répondu avec foi et obéissance : la voix de Dieu. Justin introduit aussi des citations du NT par « il est écrit ».

Troisième période : la seconde moitié du 2^e siècle

Irénée a eu le privilège de commencer sa formation chrétienne sous la direction de Polycarpe, un disciple des apôtres. Ensuite, en tant que presbytre à Lyon, il a été au contact de l'évêque Pothin, qui lui-même a aussi été au contact de chrétiens de la première génération. Irénée cite presque tous les livres du NT comme faisant autorité. Selon lui, les apôtres avaient été revêtus de la vertu de l'Esprit-Saint. Ils avaient, dit-il, « reçu la perfection de la connaissance... tous et chacun possédaient également l'Évangile de Dieu » (*Contre les hérésies* 3.1.1). Irénée mentionne les Évangiles et Actes, toutes les lettres de Paul (sauf Philémon), 1 Pierre, 1 Jean et l'Apocalypse.

Vers 170 apr. J.-C., Tatien, élève de Justin Martyr, publie son *Diatessaron*, une harmonie des quatre Évangiles, montrant qu'ils étaient considérés à pied d'égalité dans l'Église. D'autres « Évangiles » circulaient à cette époque, mais Tatien ne reconnaît que ces quatre. Le *canon de Muratori* date également d'à peu près 170 apr. J.-C. Une copie de ce document datant du 8^e siècle est découverte et publiée en 1740 par le bibliothécaire L. A. Muratori, d'où son appellation. Le manuscrit est mutilé au début et à la fin, mais le texte restant montre clairement que Matthieu et Marc étaient inclus dans la partie manquante. Le fragment qui a survécu commence avec Luc et Jean, cite les Actes, les 13 lettres pauliniennes, 1 et 2 Jean, Jude et l'Apocalypse. Ensuite vient la déclaration « Il faut ajouter l'Apocalypse de Jean et une de Pierre, mais celle-ci, à vrai dire, certains des nôtres ne veulent pas qu'elle soit lue dans l'Église ». La liste continue en nommant des personnalités hérétiques et leurs écrits, qui ont été rejetés.

Des traductions de livres du NT dans d'autres langues que le grec existaient désormais. Les traductions syriaques et les vieilles versions

italiques témoignent aussi à cette période des livres qui étaient reconnus aux extrémités orientales et occidentales de l'Église. Le canon du NT qui y est représenté n'ajoute aucun livre et n'en omet qu'un seul : 2 Pierre.

Quatrième période : le 3^e siècle

Origène (185–254 apr. J.-C.) est le chrétien le plus célèbre de l'histoire de l'Église au 3^e siècle. C'est un érudit et un exégète phénoménal. Il écrit des études critiques du texte du NT en parallèle à son travail sur l'*Hexaples*, une Bible polyglotte qui réunit six versions différentes. Il est également auteur de commentaires et d'homélies sur la plupart des livres du NT et met en avant leur inspiration divine.

Denys d'Alexandrie, élève d'Origène, explique que l'Église occidentale a reconnu l'Apocalypse dès le début, mais que cela n'a pas été le cas partout dans l'Église orientale. Cela a été l'inverse en ce qui concerne l'épître aux Hébreux, objet de plus de débats à l'ouest qu'à l'est. Les autres livres sur lesquels il y a eu débat sont ceux qui sont placés en dernier dans notre NT (Hébreux à Apocalypse). Parmi les épîtres générales (aussi appelées épîtres catholiques), Denys considérait Jacques ainsi que 1, 2 et 3 Jean canoniques, mais pas 2 Pierre, ni Jude. Il y avait donc à la fin du 3^e siècle le même type d'incertitude concernant certains livres qu'au début.

Cinquième période : le 4^e siècle

Relativement tôt dans cette période, une plus grande clarté se dégage concernant la canonicité des livres du NT. Eusèbe (270–340 apr. J.-C., évêque de Césarée avant 315 apr. J.-C.), le grand historien de l'Église, présente où en est le canon au début du 4^e siècle dans son *Histoire ecclésiastique* (3.3–25). Il en donne une description claire : (1) Les quatre Évangiles, Actes, les lettres de Paul (y compris Hébreux, même s'il y avait débat sur l'identité de son auteur), 1 Pierre, 1 Jean et l'Apocalypse sont universellement reconnus. (2) La majorité, dont Eusèbe, reconnaissent aussi Jacques, 2 Pierre (le livre le plus contesté), 2 et 3 Jean, ainsi que Jude, mais certains ne reconnaissent pas ces livres. (3) Les Actes de Paul, la Didachè et le Pasteur d'Hermas sont considérés comme des livres apocryphes. D'autres livres sont considérés comme hérétiques et absurdes.

C'est pendant la seconde moitié du 4^e siècle que la liste des 27 livres du canon du NT devient définitive. Dans sa *Lettre pascale* pour la fête de Pâques de 367 apr. J.-C., l'évêque Athanase

d'Alexandrie inclut des instructions destinées à éliminer une fois pour toutes l'utilisation de certains livres apocryphes. Cette lettre est le plus ancien document historique qui établit la liste des 27 livres du NT sans hésitation. Athanase avertit : « que personne n'y ajoute rien, et qu'il n'en retranche rien ». À la fin du siècle, le Concile de Carthage (397 apr. J.-C.) donne aussi la liste des 27 livres du NT et décrète qu'hormis les Écritures canoniques, rien ne doit être lu dans l'Église sous le nom d'Écritures divines.

L'expansion significative du christianisme durant le règne de l'empereur Constantin (Édit de Milan, 313 apr. J.-C.) contribue beaucoup à l'acceptation de tous les livres du NT en Orient. Constantin confie à Eusèbe la tâche de préparer cinquante copies des Écritures divines. L'historien, connaissant fort bien les livres sacrés pour lesquels de nombreux croyants avaient été prêts à donner leur vie, établit de fait le standard qui reconnaît tous les livres auparavant débattus. Dans l'Église occidentale, Jérôme et Augustin ont bien sûr été les dirigeants qui ont eu une influence déterminante sur la question. La publication des 27 livres dans la Vulgate a quasiment clos le débat.

Principes et facteurs déterminant le canon

Par nature, les saintes Écritures de l'AT et du NT sont une œuvre donnée par Dieu et non une création humaine. L'élément au cœur de la canonicité est l'inspiration divine. Par conséquent, la méthode de détermination du canon n'est pas tant un choix parmi un certain nombre de candidats (il n'y a en réalité pas d'autres candidats), mais le fait de recevoir comme tels ces écrits authentiques. Cela inclut aussi leur reconnaissance progressive en tant que tels, par tous, au fur et à mesure que les faits concernant leurs origines ont été connus.

D'un certain point de vue, le montanisme, mouvement déclaré hérétique par l'Église au milieu du 2^e siècle, a motivé la reconnaissance du canon définitif de la Parole écrite de Dieu. En effet, Montanus a enseigné que le don de prophétie était accordé de façon permanente à l'Église et qu'il était lui-même prophète. Le besoin de réagir au montanisme a mis en relief la question de ce qui fait autorité dans l'Église. Les écrits des apôtres ou ceux qu'ils avaient approuvé ont été reconnus comme seul standard fiable pour déterminer quels écrits étaient inspirés. Dans les Écritures elles-mêmes, les prophètes du premier siècle étaient

subordonnés aux apôtres et soumis à l'autorité apostolique (voir p. ex. [1Co 14.29-30](#) ; [Ep 4.11](#)).

Lors de la Réforme protestante, les réformateurs se penchent à nouveau sur la question de la canonicité. Le test de Luther est théologique et remet en question certains des livres bibliques : enseignent-ils le Christ ? Le critère de Calvin semble tout aussi subjectif, car il insiste que l'Esprit de Dieu témoigne à chaque chrétien à toute époque ce qui est sa Parole et ce qui ne l'est pas.

En réalité, même en ce qui concerne l'acceptation première de la Parole écrite, il n'est ni fiable, ni sain d'en appeler à l'intuition pour déterminer ce qui est inspiré. La Bible elle-même et l'Histoire démontrent cela. Il s'agit plutôt d'obéir simplement aux commandements du Christ et de ses apôtres, qui ont été connus comme tels. Comme mentionné plus tôt, le Seigneur a promis ([In 14.26](#) ; [16.13](#)) de communiquer toutes choses nécessaires par l'intermédiaire de ses agents. Les apôtres étaient conscients de cette responsabilité et de cette mission lorsqu'ils écrivaient. L'explication de Paul dans [1 Corinthiens 2.13](#) est pertinente : « non avec des discours qu'enseigne la sagesse humaine, mais avec ceux qu'enseigne l'Esprit, employant un langage spirituel pour les choses spirituelles ».

L'Église primitive, qui était plus proche des apôtres et disposait de plus d'informations que nous aujourd'hui, a examiné le témoignage des anciens. Elle a pu discerner quels livres étaient authentiques et faisaient autorité par leurs origines apostoliques. La relation entre Marc et Pierre, et celle entre Luc et Paul, ont donné à ces auteurs le sceau d'approbation apostolique. Même les épîtres aux Hébreux et Jude ont été connectés au message et au ministère apostoliques. Un critère secondaire a peut-être été celui de la concordance doctrinale parmi tous les livres canoniques, y compris ceux qui ont parfois été contestés. Mais historiquement parlant, le processus a essentiellement été celui de l'acceptation et de l'approbation de ces livres dont étaient garants les dirigeants de l'Église qui étaient bien informés. Les destinataires initiaux de ces écrits ont été les premiers à pleinement reconnaître leur inspiration, et ils ont été suivis par d'autres, qui en prenant connaissance de ces écrits, ont continué de les reconnaître. C'est principalement ainsi que le canon s'est développé.

Le concept de canon de l'Église dérive initialement de la reconnaissance de l'inspiration et de l'autorité des Écritures de l'AT. En ce qui concerne le NT, il repose sur la conviction que les apôtres étaient les seuls autorisés à parler au nom de celui

a toute autorité : le Seigneur Jésus-Christ. En partant de ce principe, le développement du canon a été logique et direct. Ceux qui ont entendu Jésus en personne étaient immédiatement soumis à son autorité. Il a personnellement authentifié ses propres paroles pour ses disciples. Ces mêmes disciples savaient que Jésus avait donné l'autorité aux apôtres de parler en son nom, pendant et après son ministère terrestre. La parole apostolique au nom du Christ a été reconnue dans l'Église, qu'elle ait pris la forme d'enseignement personnel ou d'enseignement écrit. Tant la parole prononcée par un apôtre qu'une lettre de lui constituaient la parole du Christ.

La génération qui a suivi celle des apôtres a reçu le témoignage de ceux qui savaient que les apôtres avaient le droit de parler et d'écrire au nom du Christ. Par conséquent, la deuxième et la troisième génération de chrétiens se sont tournées vers les paroles apostoliques *écrites* comme les paroles mêmes du Christ. C'est ce que l'on entend vraiment par canonisation : la reconnaissance de la Parole divinement authentifiée. Ainsi, les croyants (l'Église) n'ont pas établi le canon, mais ont simplement témoigné de son étendue en reconnaissant l'autorité de la parole du Christ.

Bible, Inspiration de la

Terme théologique décrivant l'influence exercée par Dieu sur les auteurs des Écritures, leur permettant de transmettre ses révélations par écrit.

La Bible elle-même affirme être un texte inspiré. Il est écrit : « Toute Écriture est inspirée de Dieu » ([2Tm 3.16](#)). Cela veut dire que tous les mots de la Bible viennent de lui, même s'ils ont été produits par des hommes. Ainsi, l'apôtre Pierre affirme qu'« aucune prophétie de l'Écriture ne peut être un objet d'interprétation particulière, car ce n'est pas par une volonté d'homme qu'une prophétie a jamais été apportée, mais c'est poussés par le Saint-Esprit que des hommes ont parlé de la part de Dieu » ([2P 1.20-21](#)).

« Des hommes ont parlé de la part de Dieu ». Cette courte phrase est la clé pour comprendre comment la Bible a vu le jour. Il y a des milliers d'années, Dieu a choisi certains hommes tels que Moïse, David, Ésaïe, Jérémie, Ézéchiel et Daniel pour recevoir ses paroles et les écrire. Leurs écrits sont devenus des livres, ou des sections, de l'AT. Il y a près de 2 000 ans, Dieu a choisi d'autres hommes, tels que

Matthieu, Marc, Luc, Jean et Paul, afin de communiquer son nouveau message, celui du salut par Jésus-Christ. Leurs écrits sont devenus des livres, ou des sections, du NT.

Dieu a donné ses paroles à ces hommes de nombreuses manières différentes. Certains auteurs de l'AT ont reçu des messages directement de Dieu. Moïse a reçu les dix commandements inscrits sur deux tables de pierre lorsqu'il était en présence de Dieu sur le mont Sinaï. Lorsque David a composé ses psaumes, il a été divinement inspiré et a prédit certains événements qui se sont produits 1 000 ans plus tard, dans la vie de Jésus-Christ. Dieu a dit à ses prophètes, comme par exemple Ésaïe et Jérémie, exactement quoi dire. Par conséquent, quand ils donnaient un message, c'était la parole de Dieu et non la leur. C'est pourquoi de nombreux prophètes de l'AT disaient souvent : « Ainsi parle l'Éternel [le Seigneur] ». (Cette déclaration y apparaît plus de 2 000 fois.) À d'autres prophètes, comme Ézéchiel et Daniel, Dieu a communiqué son message par des visions et des rêves. Ils ont écrit exactement ce qu'ils ont vu, qu'ils l'aient compris ou non. D'autres auteurs de l'AT encore, tels que Samuel et Esdras, ont été dirigés par Dieu pour mettre par écrit les événements de l'histoire d'Israël.

Quatre cents ans après la rédaction du dernier livre de l'AT (Malachie), le Fils de Dieu, Jésus-Christ, est venu sur terre. Dans ses discours, il a affirmé l'origine divine des écrits de l'AT (voir [Mt 5.17-19](#); [Lc 16.17](#); [Jn 10.35](#)). De plus, il faisait souvent référence à certains passages de l'AT comme ayant prédit des événements de sa vie (voir [Lc 24.27, 44](#)). Les auteurs du NT ont également affirmé l'inspiration divine du texte de l'AT. Ainsi, l'apôtre Paul, guidé par Dieu, a écrit : « Toute Écriture est inspirée de Dieu ». Plus précisément, il parlait de l'AT. Et, comme cela a déjà été noté, Pierre a affirmé que les prophètes de l'AT avaient été guidés par le Saint-Esprit afin de parler de la part de Dieu.

Le NT est également un livre inspiré par Dieu. Avant que Jésus ne quitte cette terre et ne retourne auprès de son Père, il promet aux disciples de leur envoyer le Saint-Esprit. Une des fonctions de ce dernier serait de leur rappeler tout ce que Jésus leur avait dit et ensuite de les guider vers plus de vérité (voir [Jn 14.26](#); [15.26](#); [16.13-15](#)). Les auteurs des Évangiles ont reçu l'aide du Saint-Esprit pour se rappeler des mots exacts de Jésus. Ceux qui ont écrit les autres parties du NT ont été guidés par l'Esprit dans cette tâche.

L'inspiration des Évangiles n'a pas commencé lorsque les auteurs ont pris la plume, mais plutôt

lorsque les disciples Matthieu, Pierre (pour qui Marc a écrit) et Jean ont été éclairés par leurs rencontres avec Jésus-Christ, le Fils de Dieu. Les expériences des apôtres avec lui ont changé leurs vies à jamais, imprégnant dans leurs âmes des images inoubliables de l'homme-Dieu révélé, Jésus-Christ.

C'est ce dont Jean parle dans le prologue de son Évangile lorsqu'il déclare : « Et la parole a été faite chair, et elle a habité parmi nous [...] et nous avons contemplé sa gloire » ([1Jn 1.14](#)). Le pronom « nous » réfère à ces témoins oculaires de la gloire de Jésus, c'est-à-dire les apôtres qui ont vécu avec lui pendant plus de trois ans. C'est aussi ce dont Jean discute dans le prologue de sa première épître : « ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché » ([1Jn 1.1-2](#)). Dans l'Évangile selon Jean et dans sa première épître, ces verbes sont conjugués au parfait dans le texte grec, indiquant une action passée avec un effet présent et durable. Jean n'a jamais oublié ces rencontres passées avec Jésus ; elles sont restées avec lui jusqu'au jour où, de nombreuses années plus tard, il a été inspiré et a écrit son Évangile. On pourrait en dire autant de Matthieu, qui a écrit un Évangile important, et de Pierre, le véritable auteur derrière la composition de Marc. Luc n'était pas lui-même un témoin oculaire, mais a basé son Évangile sur les récits de ceux qui l'étaient (voir [Lc 1.1-4](#)).

Les rencontres des auteurs des épîtres avec le Christ vivant a également été la source de leur inspiration. Le plus éminent d'entre eux, Paul, affirme à plusieurs reprises que son inspiration et sa mission proviennent de sa rencontre avec le Christ ressuscité (voir p. ex. [1Co 15.8-10](#)). Pierre affirme également que ses enseignements sont basés sur ses expériences avec le Christ vivant (voir [1P 5.1](#) ; [2P 1.16-18](#)). De même, Jean affirme avoir fait l'expérience de l'homme-Dieu par la vue, l'ouïe et le toucher (voir [1Jn 1.1-4](#)). Jacques et Jude ne formulent pas de telles affirmations directement, mais c'étaient les frères de Jésus. On peut supposer qu'ils se sont convertis lorsqu'ils ont vu le Christ ressuscité (c'est certain pour Jacques, voir [1Co 15.7](#), et présumé pour Jude, voir [Ac 1.14](#)), et qu'ils se sont également inspirés de leurs rencontres avec le Christ vivant. Ainsi, tous les auteurs des épîtres ont connu le Christ vivant (à l'exception possible de celui qui a écrit Hébreux, dont l'identité ne nous est pas connue). C'est de cette relation que provient leur qualification en tant qu'auteurs de ces livres qui ont fini par faire partie du Canon du NT. Cela les

différenciait de tous les autres, peu importe la qualité de leurs écrits.

Les auteurs des épîtres du NT ont également été inspirés par l'Esprit lorsqu'ils les ont écrites. En parlant en leur nom à tous, Paul indique que les apôtres du NT ont été enseignés par le Saint-Esprit sur ce qu'il fallait dire. Les auteurs du NT n'ont pas utilisé des mots « que la sagesse humaine enseigne », mais des mots « qu'enseigne l'Esprit » (voir [1Co 2.10-13](#)). Leurs écrits correspondent à l'enseignement du Saint-Esprit. Par exemple, lorsque l'apôtre Jean a vu que Jésus-Christ était venu donner la vie éternelle aux hommes, l'Esprit l'a aidé à exprimer cette vérité de nombreuses manières distinctes. Ainsi, le lecteur de l'Évangile de Jean observera différentes expressions sur Jésus donnant la vie : « En elle [la Parole] était la vie », « l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle », « Je suis le pain de vie », « Je suis la lumière de la vie », « Je suis la résurrection et la vie », etc. (voir [In 1.4](#) ; [4.14](#) ; [6.48](#) ; [8.12](#) ; [11.25](#) ; [14.6](#)). Quand l'apôtre Paul a contemplé la plénitude de la divinité du Christ, il a été inspiré par l'Esprit dans l'utilisation d'expressions telles que « en lui habite corporellement toute la plénitude de la divinité », « en lui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance » et « les richesses incompréhensibles de Christ » (voir [Col 2.3.9](#) ; [Ep 3.8](#)).

Alors que l'Esprit enseignait à ces auteurs, ils ont utilisé leur propre vocabulaire et style d'écriture pour exprimer sa pensée. Ainsi, les Écritures sont le résultat d'une coopération divine et humaine. Les Écritures n'ont pas été inspirées mécaniquement, comme si Dieu avait utilisé ces hommes comme des machines à travers lesquelles il aurait dicté les paroles divines. Les Écritures ont plutôt été inspirées par lui, puis écrites par des hommes. La Bible, par conséquent, est à la fois entièrement divine et entièrement humaine.

Bible, Manuscrits et Texte de l'Ancien Testament

Copies des livres de l'Ancien Testament (AT) produites par des scribes et éditions faites à partir de ces copies. Les manuscrits anciens de l'AT constituent le matériel de base utilisé pour rechercher le texte original de la Bible avec le plus grand degré de précision possible. Ce processus est appelé critique textuelle, parfois désigné sous le

nom de « critique basse » pour le distinguer de la « critique haute », qui est l'analyse de la date, de l'unité et de l'auteur des écrits bibliques.

Survol

- **Manuscrits importants de l'Ancien Testament**
- **Versions importantes de l'Ancien Testament**
- **Le Texte de l'Ancien Testament**

Manuscrits importants de l'Ancien Testament

La plupart des manuscrits médiévaux de l'AT présentent une forme assez standardisée du texte hébreu. Cette standardisation reflète le travail des scribes médiévaux connus sous le nom de Massorètes (500–900 apr. J.-C.) ; le texte résultant de leur travail est appelé le Texte Massorétique (TM). La plupart des manuscrits importants datant du 11e siècle apr. J.-C. ou plus tard reflètent tous cette même tradition textuelle de base. Cependant, comme le TM ne s'est pas stabilisé avant bien après 500 apr. J.-C., de nombreuses questions sur son développement dans les siècles précédents ne pouvaient pas être résolues. Ainsi, la tâche principale des critiques textuels de l'AT a été de comparer les témoins antérieurs afin de découvrir comment le TM a vu le jour et quel est son lien avec les témoins antérieurs de la Bible hébraïque. Cela nous conduit à la tâche initiale de la critique textuelle : la collecte de toutes les traces possibles des écrits bibliques.

Toutes les sources primaires des Écritures hébraïques sont des manuscrits rédigés à la main, généralement sur des peaux d'animaux, du papyrus ou parfois du métal. Le fait qu'ils soient écrits à la main est à l'origine de nombreuses difficultés pour le critique textuel. L'erreur humaine et les altérations éditoriales sont souvent responsables des nombreuses variantes de lecture dans les manuscrits de l'AT et du Nouveau Testament (NT). Le fait que les manuscrits anciens soient rédigés sur des peaux ou du papyrus constitue une autre source de difficulté. En raison de la décomposition naturelle, la plupart des manuscrits anciens survivants sont fragmentaires et difficiles à lire.

Il existe de nombreux témoins secondaires du texte ancien de l'AT, y compris des traductions dans d'autres langues, des citations utilisées par les amis et les ennemis de la religion biblique, ainsi que des preuves provenant des premiers textes imprimés. La plupart des témoins secondaires ont souffert de manière similaire aux témoins primaires. Eux aussi

contiennent de nombreuses variantes dues à des erreurs de copistes, qu'elles soient intentionnelles ou accidentielles, et sont fragmentaires en raison de la dégradation naturelle. Étant donné que des variantes existent dans les manuscrits anciens survivants, celles-ci doivent être collectées et comparées. La tâche de comparer et de répertorier les variantes est connue sous le nom de collation.

Manuscrits avec le Texte Massorétique

L'histoire textuelle du TM est importante en elle-même. Ce texte de la Bible hébraïque est le plus complet que nous ayons en notre possession. Il constitue la base de nos Bibles hébraïques modernes et est le prototype contre lequel toutes les comparaisons sont faites dans les études textuelles de l'AT. Il est appelé Massorétique parce que, dans sa forme actuelle, il est basé sur la *Massorah*, la tradition textuelle des érudits juifs connus sous le nom de Massorètes de Tibériade. (Tibériade était l'emplacement de leur communauté sur la mer de Galilée.) Les Massorètes, dont l'école a prospéré entre 500 et 1000 apr. J.-C., ont standardisé le texte consonantique traditionnel en ajoutant des points voyelles et des notes marginales (l'alphabet hébreu ancien ne contenait pas de voyelles.)

Le TM, tel qu'il existe aujourd'hui, doit beaucoup à la famille Ben Aser. Pendant cinq ou six générations, de la seconde moitié du 8e siècle jusqu'au milieu du 10e siècle apr. J.-C., cette famille a joué un rôle de premier plan dans le travail massorétique à Tibériade. Un rapport fidèle de leur travail peut être trouvé dans les plus anciens manuscrits massorétiques existants, qui remontent aux deux derniers membres de cette famille. Le plus ancien manuscrit massorétique daté est le Codex Cairensis (895 apr. J.-C.), qui est attribué à Moïse Ben Aser. Ce manuscrit contient à la fois les Premiers Prophètes (Josué, Juges, Samuel et Rois) et les Seconds Prophètes (Ésaïe, Jérémie, Ézéchiel et les douze Petits Prophètes). Le reste de l'AT manque dans ce manuscrit.

L'autre manuscrit majeur survivant attribué à la famille Ben Aser est le Codex d'Alep. Selon la note de conclusion du manuscrit, c'est Aaron Ben Moïse Ben Aser qui était responsable de l'écriture des notes massorétiques et de la vocalisation du texte. Ce manuscrit contenait l'ensemble de l'AT et date de la première moitié du 10e siècle apr. J.-C. Il aurait été détruit lors des émeutes anti-juives en 1947, mais cela s'est avéré être partiellement vrai seulement. La majorité du manuscrit a survécu et

sera utilisée comme base pour une nouvelle édition critique de la Bible hébraïque qui sera publiée par l'Université hébraïque de Jérusalem.

Le manuscrit connu sous le nom de Codex Leningradensis, actuellement conservé à la Bibliothèque publique de Leningrad, revêt une importance particulière en tant que témoin du texte de Ben Aser. Selon une note sur le manuscrit, il a été copié en 1008 apr. J.-C. à partir de textes écrits par Aaron Ben Moïse Ben Aser. Étant donné que le plus ancien texte hébreu complet de l'AT (le Codex d'Alep) n'était pas disponible pour les chercheurs au début de ce siècle, le Codex Leningradensis a été utilisé comme base textuelle pour les textes hébreux populaires d'aujourd'hui : la *Biblia Hebraica*, éditée par R. Kittel, et sa révision, la *Biblia Hebraica Stuttgartensia*, éditée par K. Elliger et W. Rudolf.

Il existe plusieurs codices manuscrits moins importants qui reflètent la tradition massorétique : le Codex de Saint-Pétersbourg des Prophètes et les Codices d'Erfurt. Il y a également plusieurs manuscrits qui n'existent plus mais qui ont été utilisés par les érudits à l'époque massorétique. L'un des plus importants est le Codex Hillel, traditionnellement attribué au Rabbi Hillel Ben Moïse Ben Hillel vers 600 apr. J.-C. Ce codex était réputé pour sa grande précision et a été utilisé pour la révision d'autres manuscrits. Les lectures de ce codex sont citées à plusieurs reprises par les massorètes du début du Moyen Âge. Le Codex Muga, le Codex Jéricho et le Codex Jerushalmi, également disparus, ont aussi été cités par les massorètes. Ces manuscrits étaient probablement des exemples importants de textes non pointés qui étaient devenus partie d'un consensus de standardisation dans les premiers siècles apr. J.-C. Ceux-ci ont posé les bases du travail des massorètes de Tibériade.

Malgré l'exhaustivité des manuscrits massorétiques de la Bible hébraïque, un problème majeur persiste pour les critiques textuels de l'AT. Les manuscrits massorétiques, aussi anciens soient-ils, ont été rédigés entre 1 000 et 2 000 ans après les autographes originaux. Des témoins plus anciens du texte hébreu ancien étaient nécessaires pour attester de l'exactitude du TM.

Les Manuscrits de la mer Morte

Les témoins anciens les plus importants de la Bible hébraïque sont les textes découverts à Wadi Qumran dans les années 1940 et 1950 (*wadi* est un mot arabe désignant un lit de rivière qui est sec

sauf pendant la saison des pluies). Avant les découvertes de Qumran, les plus anciens manuscrits hébreux existants de l'AT dataient d'environ 900 apr. J.-C. L'importance majeure des Manuscrits de la mer Morte réside donc dans la découverte de manuscrits bibliques datant d'environ trois cents ans seulement après la clôture du canon de l'AT. Cela les rend mille ans plus anciens que les manuscrits les plus anciens précédemment connus des spécialistes de la Bible. Les textes trouvés à Wadi Qumran ont tous été complétés avant la conquête romaine de la Palestine en 70 apr. J.-C., et beaucoup précèdent cet événement de bien longtemps. Parmi les Manuscrits de la mer Morte, c'est le Rouleau d'Ésaïe qui a reçu le plus de notoriété, bien que la collection contienne des fragments de tous les livres de la Bible hébraïque à l'exception d'Esther.

Étant donné l'importance de la découverte des Manuscrits de la mer Morte pour la critique textuelle de l'AT, un bref histoire et description de ces découvertes récentes est de mise. Les manuscrits, désormais connus sous le nom de Manuscrits de la mer Morte, sont une collection de textes bibliques et extrabibliques provenant de Qumrân, une ancienne communauté religieuse juive située près de la mer Morte.

Avant la découverte de Qumran, peu de manuscrits avaient été découverts en Terre Sainte. Le Père de l'Église primitive Origène (3e siècle apr. J.-C.) a mentionné l'utilisation de manuscrits hébreux et grecs qui avaient été stockés dans des jarres dans des grottes près de Jéricho. Au 9e siècle apr. J.-C., un patriarche de l'Église orientale, Timothée 1er, écrira une lettre à Sergius, métropolitain (archevêque) d'Elam, dans laquelle il faisait également référence à un grand nombre de manuscrits hébreux trouvés dans une grotte près de Jéricho. Pendant plus de mille ans depuis lors, cependant, aucune autre découverte significative de manuscrits n'a été faite dans les grottes de cette région près de la mer Morte.

Découvertes de manuscrits à Wadi Qumran

L'histoire des manuscrits de la mer Morte, tant pour leur dissimulation que pour leur découverte, se lit comme un récit d'aventure mystérieux. Elle a commencé par un appel téléphonique le mercredi après-midi, le 18 février 1948, dans la ville troublée de Jérusalem. Butrus Sowmy, bibliothécaire et moine du monastère Saint-Marc dans le quartier arménien de la vieille ville de Jérusalem, appelait John C. Trever, directeur par intérim des *American*

Schools of Oriental Research (ASOR, Écoles américaines de recherche orientale). Sowmy préparait un catalogue de la collection de livres rares du monastère. Parmi eux, il avait trouvé des rouleaux en hébreu ancien qui, disait-il, se trouvaient dans le monastère depuis environ quarante ans. L'ASOR pourrait-elle lui fournir des informations pour le catalogue ?

Le lendemain, Sowmy et son frère apportent une valise contenant cinq rouleaux ou parties de rouleaux enveloppés dans un journal arabe. En déroulant l'extrémité de l'un des rouleaux, Trever découvre qu'il était écrit dans une écriture hébraïque claire et carrée. Il copiera plusieurs lignes de ce rouleau, en examinera attentivement trois autres, mais ne pourra pas dérouler le cinquième car il était trop fragile. Après le départ des Syriens, Trever raconte l'histoire des rouleaux à William H. Brownlee, un membre de l'ASOR. Trever note également dans les lignes qu'il avait copiées du premier rouleau la double occurrence d'une construction négative inhabituelle en hébreu. De plus, l'écriture hébraïque des rouleaux était plus archaïque que tout ce qu'il avait jamais vu auparavant.

Trever rend ensuite visite au monastère de Saint-Marc. Il y sera présenté à l'archevêque syrien Athanasius Samuel, qui lui donnera la permission de photographier les rouleaux. Trever et Brownlee comparent le style d'écriture des rouleaux avec une photographie du Papyrus Nash, un rouleau inscrit avec les Dix Commandements et [Deutéronome 6,4](#), daté par les chercheurs du 1er ou du 2e siècle av. J.-C. Les deux chercheurs de l'ASOR concluront que l'écriture sur les manuscrits nouvellement découverts appartenait à la même période. Lorsque le directeur de l'ASOR, Millar Burrows, revient à Jérusalem depuis Bagdad quelques jours plus tard, on lui montre les rouleaux, et les trois hommes poursuivent leur enquête. Ce n'est qu'alors que les Syriens révèlent que les rouleaux avaient été achetés l'année précédente, en 1947, et n'étaient pas dans le monastère depuis quarante ans comme cela avait été rapporté au départ.

Comment les Syriens étaient-ils venus en possession des rouleaux ? Avant que cette question puisse être résolue, de nombreux récits fragmentaires devaient être reconstitués. Quelque part durant l'hiver 1946-1947, trois Bédouins s'occupaient de leurs brebis et chèvres près d'une source dans les environs de Wadi Qumran. L'un des bergers, lançant une pierre à travers une petite ouverture dans la falaise, entend le son de la pierre

qui brise, semble-t-il, un pot en terre cuite à l'intérieur. Un autre Bédouin entre ensuite, accroupi, dans la grotte. Il y trouve dix grands pots alignés le long des murs. Trois manuscrits (l'un d'eux en quatre morceaux) stockés dans deux des pots sont retirés de la grotte et proposés à un marchand d'antiquités à Bethléem.

Quelques mois plus tard, les Bédouins obtiennent quatre autres rouleaux (l'un d'eux en deux morceaux) de la grotte et les vendent à un autre marchand à Bethléem. Pendant la Semaine sainte de 1947, le monastère syrien orthodoxe Saint-Marc à Jérusalem est informé de l'existence de ces quatre rouleaux, et le métropolite Athanasius Samuel propose de les acheter. La vente n'est cependant conclue qu'en juillet 1947, lorsque les quatre rouleaux sont achetés par le monastère. Ils comprenaient un rouleau complet d'Ésaïe, un commentaire sur Habakuk, un rouleau contenant un Manuel de Discipline de la communauté religieuse de Qumrân, et l'Apocryphe de la Genèse (initialement pensé être le livre apocryphe de Lémech mais en réalité une paraphrase araméenne de la Genèse).

En novembre et décembre 1947, un marchand d'antiquités arménien à Jérusalem informe feu E. L. Sukenik, professeur d'archéologie à l'Université hébraïque de Jérusalem, des trois premiers rouleaux découverts dans la grotte par les Bédouins. Sukenik se procure ensuite les trois rouleaux et deux jarres auprès du marchand d'antiquités à Bethléem. Ils comprenaient un rouleau incomplet d'Ésaïe, les Hymnes de l'Action de Grâce (contenant douze colonnes de psaumes originaux) et la Règle de la Guerre. Ce rouleau décrit une guerre, réelle ou spirituelle, des tribus de Lévi, Juda et Benjamin contre les Moabites et Édomites. Voir Guerre des Fils de Lumière contre les Fils de Ténèbres.

Le 1er avril 1948, le premier communiqué de presse apparaît dans les journaux du monde entier, suivi d'un autre communiqué de presse le 26 avril par Sukenik au sujet des manuscrits qu'il avait déjà acquis à l'Université hébraïque. En 1949, Athanasius Samuel apporte les quatre rouleaux du monastère Saint-Marc aux États-Unis. Ils sont exposés dans divers endroits et seront finalement achetés le 1er juillet 1954 à New York pour 250 000 \$ par le fils de Sukenik pour la nation d'Israël et envoyés à l'Université hébraïque de Jérusalem. Ils sont aujourd'hui exposés au musée du Sanctuaire du Livre à Jérusalem-Ouest.

En raison de l'importance de la découverte initiale des Manuscrits de la mer Morte, les archéologues et les Bédouins poursuivront leurs recherches de nouveaux manuscrits. Au début de l'an 1949, G. Lankester Harding, directeur des antiquités pour le royaume de Jordanie, et Roland G. de Vaux, de l'École Biblique Dominicaine à Jérusalem, fouilleront la grotte (désignée Grotte Un, ou 1Q) où la découverte initiale avait été faite. Plusieurs centaines de grottes seront explorées la même année. À ce jour, onze grottes dans le Wadi Qumran ont livré des trésors. Près de six cents manuscrits ont été récupérés, dont environ deux cents sont des matériaux bibliques. Les fragments comptent entre cinquante mille et soixante mille pièces. Environ 85 % des fragments sont en cuir ; les 15 % restants sont en papyrus. Le fait que la plupart des manuscrits soient en cuir a contribué au problème de leur conservation.

La grotte la plus importante après la Grotte Un est sans doute la Grotte Quatre (4Q), qui a livré environ quarante mille fragments de quatre cents manuscrits différents, dont cent sont bibliques. Chaque livre de l'AT, sauf Esther, y est représenté.

En plus des manuscrits bibliques, les découvertes ont inclus des œuvres apocryphes telles que des fragments hébreux et araméens de Tobit, l'Ecclésiastique et la Lettre de Jérémie. Des fragments ont également été trouvés de livres pseudépigraphiques tels que 1 Hénoch, le livre des Jubilés et le Testament de Lévi.

De nombreux rouleaux sectaires propres à la communauté religieuse qui vivait à Qumran ont également été trouvés. Ceux-ci fournissent un contexte historique sur la nature du judaïsme préchrétien et aident à combler les lacunes de l'histoire intertestamentaire. L'un des rouleaux, le Document de Damas, avait initialement été découvert au Caire, mais des manuscrits de celui-ci ont maintenant été trouvés à Qumran. Le Manuel de Discipline était l'un des sept rouleaux de la Grotte Un. Des manuscrits fragmentaires de celui-ci ont été trouvés dans d'autres grottes. Le document donne les conditions d'entrée du groupe, ainsi que des règlements régissant la vie dans la communauté de Qumran. Les Hymnes de Reconnaissance comprennent une trentaine d'hymnes, sans doute composés par une seule personne.

Il s'y est également trouvé de nombreux commentaires sur différents livres de l'AT. Le Commentaire d'Habakuk était une copie des deux premiers chapitres d'Habakuk en hébreu,

accompagnée d'un commentaire verset par verset. Le commentaire fournit de nombreux détails sur une figure apocalyptique appelée le « Maître de Justice », qui est persécutée par un prêtre méchant.

Une découverte unique a été faite dans la Grotte Trois (3Q) en 1952 : un rouleau de cuivre, mesurant environ 2,5 m de long et un 30 cm de large. Parce que fragile, il ne sera ouvert qu'en 1966, et seulement en le découplant en bandes. Il contient un inventaire d'environ soixante emplacements où des trésors d'or, d'argent et d'encens étaient cachés. Les archéologues n'ont pas pu en trouver. Il se peut que cette liste de trésors, peut-être ceux du temple de Jérusalem, ait été stockée dans la grotte par les Zélotes (un parti politique juif révolutionnaire) pendant leur lutte avec les Romains en 66–70 apr. J.-C.

Lors de la guerre des Six Jours en juin 1967, le fils de Sukenik, Yigael Yadin de l'Université hébraïque, acquiert un document de Qumrân appelé le Rouleau du Temple. Ce rouleau étroitement enroulé mesure 8,5 m et est le plus long rouleau trouvé jusqu'à présent dans la région de Qumrân. Une grande partie de celui-ci est consacrée aux statuts des rois et aux questions de défense. Il décrit également des festins sacrificiels et des règles de propriété. Près de la moitié du rouleau donne des instructions détaillées pour la construction d'un futur temple, supposément révélées par Dieu à l'auteur du rouleau.

Manuscrits importants de la mer Morte

Parmi les centaines de manuscrits bibliques découverts dans les onze grottes autour de la mer Morte, certains sont très significatifs, notamment pour les études textuelles. Ceux-ci sont listés ci-dessous. (Le premier chiffre indique la grotte, Q indique Qumrân, vient ensuite l'abréviation du livre biblique, souvent suivie d'une lettre en exposant pour les manuscrits successifs contenant le même livre.)

1QIsa^a

Le premier rouleau de la mer Morte à recevoir une attention généralisée. Daté d'environ 100 av. J.-C. Le texte, qui inclut la plupart d'Ésaïe, est proto-massorétique avec quelques variantes significatives.

1QIsa^b

Le texte, qui inclut la majeure partie d'Ésaïe, est proto-massorétique. Il est daté d'une période allant de 25 av. J.-C. à 50 apr. J.-C.

2QJer

Ce manuscrit est daté d'une période allant de 25 av. J.-C. à 50 apr. J.-C. et contient des portions des chapitres [42-49](#) de Jérémie. Il présente certaines lectures qui suivent la Septante (LXX), tout en respectant l'ordre des chapitres trouvés dans les textes proto-massorétiques. Pour le livre de Jérémie, la LXX et le TM sont assez différents : la LXX est plus courte d'un huitième et ses chapitres sont arrangés différemment.

4QPaleoExod^m

Ce manuscrit, contenant la majeure partie de l'Exode, est daté d'une période assez ancienne : 200-175 av. J.-C. En tant que tel, il fournit aux chercheurs des perspectives intéressantes sur l'histoire ancienne de la transmission textuelle de l'Exode et du Pentateuque. Le manuscrit présente de nombreuses similitudes avec le Pentateuque samaritain.

4QNumb

Ce manuscrit, daté de 30 av. J.-C. à 20 apr. J.-C., contient la plupart du livre des Nombres. Le livre des Nombres existait dans trois traditions textuelles distinctes : le TM, le Pentateuque Samaritain et la LXX. Ce manuscrit, 4QNum^b, présente des similitudes avec le Pentateuque Samaritain et la LXX, tout en ayant ses propres lectures uniques.

4QSam^a

Ce manuscrit, contenant environ un dixième de 1 Samuel et 2 Samuel, est daté d'environ 50 à 25 av. J.-C. Ce manuscrit, présentant certaines similitudes avec la LXX, est considéré comme ayant plusieurs lectures supérieures au TM.

4QJer^a

Ce manuscrit, contenant des portions de [Jérémie 7-22](#), date d'environ 200 av. J.-C. Il concorde généralement avec le TM.

4QJer^b

Ce manuscrit, daté d'environ 150-125 av. J.-C., suit l'agencement de la LXX, ainsi que sa brièveté. L'importance de ce fait réside dans le fait que deux textes différents de Jérémie étaient utilisés à l'époque préchrétienne : l'un qui était proto-massorétique (comme dans le cas de 4QJer^a) et l'autre qui ressemblait à la LXX.

11QPs^a

Ce manuscrit, daté d'environ 25-50 apr. J.-C., conserve de nombreux psaumes. Cependant, ceux-ci ne suivent pas la séquence traditionnelle de la Bible hébraïque. De plus, le manuscrit contient plusieurs autres psaumes, dont certains étaient connus dans d'autres versions anciennes et d'autres qui étaient inconnus jusqu'à leur découverte dans ce manuscrit.

Découvertes de manuscrits à Wadi Murabba'at

En 1951, des Bédouins ont découvert d'autres manuscrits dans des grottes du Wadi Murabba'at, qui s'étend au sud-est de Bethléhem vers la mer Morte, à environ 18 km au sud de Qumrân. Quatre grottes y ont été fouillées en 1952 sous la direction de Harding et de Vaux. Elles ont livré des documents bibliques et des matériaux importants, tels que des lettres et des pièces de monnaie, de l'époque de la deuxième révolte juive sous Bar-Kochba en 132-135 apr. J.-C. Parmi les manuscrits bibliques se trouvait un rouleau contenant un texte hébreu des Petits Prophètes, datant du 2e siècle apr. J.-C. Ce manuscrit correspond presque parfaitement au TM, suggérant qu'au 2e siècle, un texte consonantique standard était déjà en train de se former. Ont également été trouvés à Wadi Murabba'at des fragments du Pentateuque (les cinq livres de Moïse) et d'Ésaïe.

À part les Manuscrits de la mer Morte, les témoignages anciens de l'AT hébreu écrits en hébreu sont presque inexistant. Pour cette raison, les Manuscrits de la mer Morte peuvent facilement être considérés comme l'une des plus grandes découvertes archéologiques de tous les temps. Ils nous plongent mille ans plus profondément dans l'histoire de l'AT hébreu, nous permettant d'évaluer tous les autres témoignages anciens avec une meilleure compréhension.

Les livres de l'AT les plus fréquemment représentés parmi les Manuscrits de la mer Morte sont la Genèse, Exode, le Deutéronome, les Psaumes et Ésaïe. Le texte le plus ancien est un fragment d'Exode datant d'environ 250 av. J.-C. Le Rouleau d'Ésaïe date d'environ 100 av. J.-C. Ces témoins anciens ne font que confirmer l'exactitude du TM et le soin avec lequel les scribes juifs ont traité les Écritures. À l'exception de quelques cas où l'orthographe et la grammaire diffèrent entre les Manuscrits de la mer Morte et le TM, les deux sont étonnamment similaires. Les différences ne justifient aucun changement majeur dans le fond de l'AT. Cependant, ces découvertes aident les

érudits bibliques à obtenir une compréhension plus claire du texte à une époque antérieure de son histoire et de son développement.

Les premières conclusions sur l'ancienneté des premiers manuscrits de la mer Morte n'ont pas été acceptées par tout le monde. Certains chercheurs étaient convaincus que les manuscrits étaient d'origine médiévale. Une série de questions se pose concernant le problème de datation. Quand les textes de Qumrân ont-ils été composés ? Quand ont-ils été déposés dans les grottes ? La plupart des chercheurs pensent que les manuscrits ont été placés dans les grottes par les membres de la communauté de Qumrân lorsque les légions romaines assiégeaient les bastions juifs, peu avant la destruction de Jérusalem en 70 apr. J.-C.

L'étude attentive du contenu d'un document révèle parfois son auteur et la date à laquelle il a été écrit. Un exemple d'utilisation de telles preuves internes pour dater une œuvre non biblique se trouve dans le Commentaire d'Habakuk. Il donne des indices sur les personnes et les événements à l'époque de l'auteur du commentaire, et non à l'époque du prophète Habakuk. Le commentateur décrit les ennemis du peuple de Dieu comme les Kittim. À l'origine, ce mot désignait Chypre, mais il en est venu plus tard à désigner plus généralement les îles grecques et les côtes de la Méditerranée orientale. Dans [Daniel 11.30](#), le terme est utilisé prophétiquement, et la plupart des érudits identifient les Kittim aux Romains. Ainsi, le Commentaire d'Habakuk a probablement été écrit à l'époque de la capture romaine de la Palestine sous Pompée en 63 av. J.-C.

Un autre élément important à considérer lors de la datation d'un manuscrit est sa date de copie. Bien que la grande majorité des manuscrits ne soient pas datés, il est souvent possible de déterminer quand un manuscrit a été écrit grâce à la paléographie, l'étude de l'écriture ancienne. Il s'agit là de la méthode initialement employée par Trever lorsqu'il comparera l'écriture du Rouleau d'Ésaïe avec le Papyrus Nash, le datant ainsi à l'ère préchrétienne. Ses conclusions ont été confirmées par feu William F. Albright, alors le plus éminent archéologue américain. Lors de la captivité babylonienne, l'écriture carrée deviendra le style normal d'écriture en hébreu (ainsi qu'en araméen, une langue apparentée à l'hébreu). Les données de la paléographie datent clairement la majorité des rouleaux de Qumran entre 200 av. J.-C. et 200 apr. J.-C.

L'archéologie fournit un autre type de preuve externe. La poterie découverte à Qumrân date des périodes hellénistique tardive et romaine précoce (200 av. J.-C.–100 apr. J.-C.). Les articles en terre cuite et les ornements pointent vers la même période. Plusieurs centaines de pièces de monnaie ont été trouvées dans des jarres datant de la période gréco-romaine. Une fissure dans l'un des bâtiments est attribuée à un tremblement de terre qui, selon Josèphe (un historien juif qui a écrit au cours du 1er siècle apr. J.-C.), s'est produit en 31 av. J.-C. Les fouilles à Khirbet Qumrân indiquent que la période générale de leur occupation s'étendait d'environ 135 av. J.-C. à 68 apr. J.-C., l'année où la révolte des Zélotes a été écrasée par Rome.

Enfin, l'analyse au radiocarbone a permis de dater les découvertes. Cette méthode de datation repose sur la quantité de carbone radioactif restant dans le matériau. Le processus est également connu sous le nom de datation au carbone-14. Appliquée au tissu de lin dans lequel les rouleaux étaient enveloppés, l'analyse a indiqué une date de 33 apr. J.-C., avec une marge d'erreur de plus ou moins 200 ans. Un test ultérieur a situé la date entre 250 av. J.-C. et 50 apr. J.-C. Bien qu'il puisse y avoir des questions concernant la relation entre les enveloppes de lin et la date des rouleaux eux-mêmes, le test au carbone-14 concorde avec les conclusions de la paléographie et de l'archéologie. La période générale à laquelle les Manuscrits de la mer Morte peuvent être datés en toute sécurité se situe donc entre environ 150 av. J.-C. et 68 apr. J.-C.

Le papyrus Nash

Avant la découverte des Manuscrits de la mer Morte, le plus ancien témoin hébreu de l'AT était le Papyrus Nash. Ce manuscrit acquis en Égypte par W. L. Nash en 1902 sera donné à la bibliothèque de l'Université de Cambridge. Ce manuscrit contient une copie endommagée des Dix Commandements ([Ex 20.2-17](#)), une partie de [Deutéronome 5.6-21](#) ainsi que le Shema ([Dt 6.4](#)). Il s'agit clairement d'une collection de passages dévotionnels et liturgiques, et il a été daté de la même période que les Manuscrits de la mer Morte, entre 150 av. J.-C. et 68 apr. J.-C.

Les fragments de la Gueniza du Caire

Vers la fin du 19e siècle, de nombreux fragments datant des 6e au 8e siècles ont été découverts dans une ancienne synagogue au Caire, en Égypte, qui avait été l'Église Saint-Michel jusqu'en 882 apr. J.-C. Ils y ont été trouvés dans une geniza, une salle de

stockage où des manuscrits usés ou défectueux étaient cachés jusqu'à ce qu'ils puissent être éliminés correctement. Cette geniza avait semble-t-il été murée et oubliée jusqu'à sa découverte récente. Dans cette petite pièce, jusqu'à 200 000 fragments ont été préservés, y compris des textes bibliques en hébreu et en araméen. Le fait que ses fragments bibliques datent du 5e siècle apr. J.-C. les rend inestimables pour éclairer le développement du travail massorétique avant la standardisation instituée par les grands massorètes de Tibériade.

Versions importantes de l'Ancien Testament

Le Pentateuque samaritain

Il y a débat à propos du moment exact où la communauté samaritaine s'est séparée de la plus grande communauté juive. Cependant, à un certain moment pendant la période postexilique (vers 540–100 av. J.-C.), une division claire entre Samaritains et Juifs a été établie. À ce moment-là, les Samaritains, qui n'acceptaient comme canonique que le Pentateuque, ont semble-t-il canonisé leur propre version particulière des Écritures.

Une copie du Pentateuque samaritain a attiré l'attention des érudits en 1616. Initialement, elle a suscité beaucoup d'enthousiasme, mais la plupart des premières évaluations de sa valeur pour la critique textuelle étaient négatives. Elle différait du TM dans environ 6 000 cas, et beaucoup ont jugé que cela résultait de différences sectaires entre Samaritains et Juifs. Pour certains, elle était simplement considérée comme une révision sectaire du TM.

Après une évaluation plus approfondie, il est devenu clair que le Pentateuque samaritain représentait un texte d'origine beaucoup plus ancienne que le TM. Bien que certaines distinctions du Pentateuque samaritain soient clairement le résultat de préoccupations sectaires, la plupart des différences étaient neutres à cet égard. Beaucoup d'entre elles étaient davantage liées à la popularisation du texte plutôt qu'à une altération de son sens. Le fait que le Pentateuque samaritain ait beaucoup en commun avec la LXX, certains des Manuscrits de la mer Morte et le NT révèle que la plupart de ses différences avec le TM n'étaient pas dues à des différences sectaires. Il est plus probable qu'elles étaient dues à l'utilisation d'une base textuelle différente, sans doute largement utilisée au Proche-Orient Ancien jusqu'à bien après l'époque du Christ. Cette prise de conscience, bien

qu'elle ne résolve aucun problème réel, a beaucoup contribué à illustrer la complexité de la tradition textuelle de l'AT qui existait avant que la norme massorétique ne soit complétée.

La Septante (LXX)

La LXX est la plus ancienne traduction grecque de l'AT, son témoignage étant significativement plus ancien que celui du TM. Selon la tradition, le Pentateuque de la LXX a été traduit par une équipe de soixante-dix érudits à Alexandrie, en Égypte (d'où sa désignation courante LXX, les chiffres romains pour 70). La communauté juive en Égypte parlait grec, et non hébreu. Ainsi, une traduction grecque de l'AT était réellement nécessaire pour cette communauté de Juifs. La date exacte de la traduction n'est pas connue, mais des preuves indiquent que le Pentateuque de la LXX a été achevé au 3e siècle av. J.-C. Le reste de l'AT a sans doute été traduit sur une période plus longue, car il représente clairement le travail de nombreux érudits différents.

La valeur de la LXX pour la critique textuelle varie considérablement d'un livre à l'autre. On pourrait dire que la LXX n'est pas une version unique, mais une collection de versions réalisées par divers auteurs, qui différaient grandement dans leurs méthodes et leur connaissance de l'hébreu. Les traductions des livres individuels ne sont en aucun cas uniformes. De nombreux livres sont traduits presque littéralement, tandis que d'autres, comme Job et Daniel, sont assez dynamiques. Ainsi, la valeur de chaque livre pour la critique textuelle doit être évaluée au cas par cas. Les livres traduits littéralement sont clairement plus utiles pour faire des comparaisons avec le TM que ceux qui sont plus dynamiques.

Le contenu de certains livres diffère sensiblement lorsqu'on compare la LXX et le TM. Par exemple, dans le livre de Jérémie, des parties significatives présentes dans le TM ne figurent pas dans la LXX, et l'ordre du texte est également très différent. La signification réelle de ces différences est difficile à déterminer avec certitude. Il a été avancé que la LXX est simplement une mauvaise traduction et qu'il lui manque donc des parties de l'hébreu original. Ces mêmes différences pourraient cependant également indiquer que des ajouts et des modifications éditoriales se sont introduits dans le TM au cours de la longue histoire de son développement. Il est également possible qu'il y ait eu plusieurs traditions textuelles valides à cette époque, l'une suivie par la LXX et une autre par le

TM. Cela illustre certaines des difficultés qui surgissent dans la critique textuelle de l'AT.

La LXX était le texte standard de l'AT utilisé par l'Église chrétienne primitive. L'Église des Gentils en expansion avait besoin d'une traduction dans la langue commune de l'époque : le grec. À l'époque de Christ, même parmi les Juifs, la majorité des gens parlaient l'araméen et le grec plutôt que l'hébreu. Les auteurs du NT démontrent leur préférence pour la LXX de par son usage lorsqu'ils citent l'AT.

Autres versions grecques

En raison de l'acceptation et de l'utilisation généralisées de la LXX parmi les chrétiens, les Juifs l'ont renié au profit de plusieurs autres versions grecques. Aquilas, un prosélyte et disciple du rabbin Akiba, produira une nouvelle traduction vers 130 apr. J.-C. Dans l'esprit de son maître, Aquilas rédigera une traduction extrêmement littérale, souvent au point de mal communiquer en grec. Cette approche littérale permettra toutefois à cette version d'être largement acceptée parmi les Juifs. Seuls des fragments de cette version ont survécu, mais sa nature littérale révèle un grand nombre de choses concernant le texte hébreu qui lui servait de base textuelle.

Symmaque produira une nouvelle version vers 170 apr. J.-C., conçue non seulement pour l'exactitude, mais aussi pour bien communiquer en langue grecque. Sa version ne survivra que dans quelques fragments des Hexaples. Une troisième version grecque provient de Théodotion, un prosélyte juif de la fin du 2e siècle apr. J.-C. Sa version semble avoir été une révision d'une version grecque antérieure (peut-être la LXX). Cette version n'a survécu que dans quelques citations chrétiennes anciennes, bien qu'elle ait été largement utilisée autrefois.

Le théologien chrétien Origène (vers 185–255 apr. J.-C.) organisera l'AT avec six versions parallèles pour comparaison dans ses Hexaples. Dans sa volonté de trouver le meilleur texte de la LXX, Origène écrira six colonnes parallèles contenant d'abord l'hébreu, ensuite l'hébreu translittéré en caractères grecs, troisièmement le texte d'Aquila, quatrièmement le texte de Symmaque, cinquièmement son propre texte corrigé de la LXX, et sixièmement le texte de Théodotion. Jérôme utilisera cette grande Bible à Césarée pour son travail sur la Vulgate (postérieur à 382 ; voir ci-dessous). Presque quatre siècles après la mort d'Origène, un évêque mésopotamien, Paul de Tella,

utilisera également les Hexaples dans la bibliothèque de Césarée (616–617) pour produire une traduction en syriaque de la cinquième colonne d'Origène, la LXX corrigée. En 638, les hordes islamiques balaieront Césarée, conduisant à la disparition des Hexaples. À part quelques fragments, seule subsiste la traduction syriaque de la cinquième colonne d'Origène par l'évêque Paul.

Une copie du 8e siècle de l'Hexaple syriaque de l'évêque Paul est conservée dans un musée de Milan. D'autres manuscrits onciales célèbres de la LXX sont les codex : Vaticanus (début du 4e siècle, maintenant dans la Bibliothèque du Vatican) ; Sinaiticus (milieu du 4e siècle) ; et Alexandrinus (probablement du 5e siècle). Ces deux derniers se trouvent au British Museum de Londres. Ces copies sont intensément étudiées car elles témoignent en grec de textes hébreux bien antérieurs au TM ou « texte reçu ».

Les Targoums araméens

Les Targoums araméens étaient des traductions en araméen de l'AT hébreu. Étant donné que la langue commune des Juifs pendant la période postexilique était l'araméen et non l'hébreu, un besoin de traductions araméennes de la Bible hébraïque est apparu. L'hébreu est resté la langue des cercles religieux savants, et les traductions pour le peuple étaient souvent méprisées par les dirigeants religieux. Cependant, avec le temps, la lecture des Écritures et des commentaires en araméen est devenue une pratique acceptée dans les synagogues.

Le but de ces traductions était de transmettre le message et d'édifier. Ainsi, les traductions étaient extrêmement interprétatives. Les traducteurs paraphrasaient, ajoutaient des gloses explicatives et réinterprétaient souvent audacieusement le texte selon les biais théologiques de leur époque. Ils cherchaient à relier le texte biblique à la vie contemporaine et aux circonstances politiques. En raison de l'approche dynamique évidente dans ces traductions, leur utilisation dans la critique textuelle est limitée, mais elles contribuent à l'abondance de preuves à collecter et à collationner afin de reconstruire le texte de l'AT.

La version syriaque

Une autre version digne de mention est la version syriaque. Celle-ci était couramment utilisée dans l'Église syriaque (araméenne oriental), qui l'a appelée la *Peshitta*, signifiant « simple » ou « claire ». Ce qu'ils entendaient par cette désignation est

difficile à discerner. Cela pourrait indiquer qu'elle était destinée à la consommation populaire, qu'elle évitait d'ajouter des gloses explicatives et d'autres ajouts, ou peut-être qu'elle n'était pas un texte annoté, contrairement au Syro-Hexaple annoté alors utilisé par la même communauté.

L'histoire littéraire de la version syriaque n'est pas bien connue, bien qu'elle soit manifestement complexe. Certains l'ont identifiée comme une refonte d'un Targum araméen en syriaque, tandis que d'autres soutiennent qu'elle a une origine plus indépendante. Certains la relient à la conversion des dirigeants d'Adiabène (à l'est du Tigre) à la foi juive au cours du 1er siècle apr. J.-C. Leur besoin d'un AT aurait pu entraîner le développement d'une version dans leur langue commune : le syriaque. D'autres encore la relient aux origines chrétiennes. Les révisions ultérieures évidentes de la *Peshitta* compliquent encore davantage les choses. Davantage d'études doivent être menées pour évaluer la nature de cette version avant qu'elle ne puisse apporter beaucoup d'éclaircissements sur l'histoire du texte hébreu.

Les Versions latines

Le latin était une langue dominante dans les régions occidentales de l'Empire romain bien avant l'époque de Christ. C'est dans les régions occidentales de la Gaule méridionale et de l'Afrique du Nord que les premières traductions latines de la Bible sont apparues. Vers 160 apr. J.-C., Tertullien aurait apparemment utilisé une version latine des Écritures. Peu de temps après, le texte de la Vieille Latine semble avoir été en circulation, comme en témoigne l'utilisation qu'en a faite Cyprien avant sa mort en 258 apr. J.-C. La version de la Vieille Latine a été traduite à partir de la LXX. En raison de sa date ancienne, elle est précieuse en tant que témoin du texte ancien de la LXX, avant que des éditeurs ultérieurs n'en obscurcissent la nature originale. Elle fournit également indirectement des indices sur la nature du texte hébreu à l'époque de la traduction de la LXX. Des manuscrits complets du texte de la Vieille Latine n'ont pas survécu. Après l'achèvement de la version latine de Jérôme (la Vulgate), l'ancien texte est tombé en désuétude. Cependant, suffisamment de manuscrits fragmentaires de cette version existent pour fournir des informations significatives sur le texte ancien de l'AT.

Vers le 3e siècle apr. J.-C., le latin commencera à remplacer le grec comme langue d'apprentissage dans le vaste monde romain. Un texte uniforme et

fiable était grandement nécessaire pour les usages théologiques et liturgiques. Pour répondre à ce besoin, le pape Damase 1er (336–384 apr. J.-C.) chargera Jérôme, un éminent érudit en latin, grec et hébreu, d'entreprendre la traduction. Jérôme commencera ce travail par une traduction de la LXX grecque, considérée comme inspirée par de nombreuses autorités ecclésiastiques, y compris Augustin. Plus tard, cependant, et au risque de grandes critiques, il se tournera vers le texte hébreu utilisé en Palestine à cette époque comme texte de base pour sa traduction. Entre les années 390 et 405 apr. J.-C., Jérôme écrira sa traduction latine de l'AT hébreu. Cependant, malgré le retour de Jérôme à l'hébreu original, il était fortement dépendant des diverses versions grecques comme aides à la traduction. En conséquence, la Vulgate reflète autant les autres traductions grecques et latines que le texte hébreu sous-jacent. La valeur de la Vulgate pour la critique textuelle réside dans son témoignage pré-massorétique de la Bible hébraïque, bien que celui-ci ait été compromis dans une large mesure par l'influence des traductions grecques déjà existantes.

Le Texte de l'Ancien Testament

La tâche du critique textuel peut être divisée en plusieurs étapes générales : 1) la collecte et la collation des manuscrits existants, des traductions et des citations ; 2) le développement de théories et de méthodologies permettant au critique d'utiliser les informations recueillies pour reconstruire le texte le plus précis des matériaux bibliques ; 3) la reconstruction de l'histoire de la transmission du texte afin d'identifier les diverses influences ayant affecté le texte ; 4) l'évaluation des variantes spécifiques à la lumière des preuves textuelles, de la théologie et de l'histoire.

Les critiques textuels de l'AT et du NT entreprennent une tâche similaire et rencontrent des obstacles similaires. Ils cherchent tous deux à découvrir un texte « original » hypothétique avec des ressources limitées qui sont à divers degrés de détérioration. Cependant, le critique textuel de l'AT fait face à une histoire textuelle plus complexe que son homologue du NT. Le NT a été écrit principalement au 1er siècle apr. J.-C., et des manuscrits complets du NT existent, écrits seulement quelques centaines d'années plus tard. L'AT, en revanche, est composé de littérature écrite sur une période de mille ans, les parties les plus anciennes datant du 12e siècle av. J.-C., voire peut-être même plus tôt. Pour compliquer encore les choses, jusqu'à récemment, les plus anciens

manuscrits hébreux connus de l'AT étaient médiévaux. Cela laissait aux chercheurs peu de témoignages sur le développement textuel de l'AT depuis les temps anciens jusqu'au Moyen Âge, une période de plus de deux mille ans.

Jusqu'à la découverte des Manuscrits de la mer Morte dans les années 1940 et 1950, les traductions secondaires en araméen, grec et latin servaient de premiers témoins significatifs des premières Écritures hébraïques. Étant donné qu'il s'agit de traductions, sujettes à des altérations et interpolations sectaires et contextuelles, leur valeur pour le critique textuel, bien que significative, est limitée. Les découvertes récentes des Manuscrits de la mer Morte et d'autres manuscrits anciens ont cependant fourni des témoins primaires de l'AT hébreu à des époques antérieures. L'évaluation scientifique de ces découvertes est, à l'heure actuelle, loin d'être complète, et la discipline de la critique textuelle de l'AT attend avec impatience une évaluation plus approfondie de leur signification. D'une manière générale, cependant, les Manuscrits de la mer Morte ont confirmé l'exactitude du TM que nous utilisons aujourd'hui.

La reconstitution de l'histoire de la transmission du texte est un élément important dans l'évaluation des variantes de lecture. Il est nécessaire de combiner des matériaux provenant d'une grande variété de sources pour parvenir à une reconstitution, même provisoire, du texte. Voici un bref aperçu de l'opinion des chercheurs.

La première histoire du texte de l'AT, telle que reflétée dans les Manuscrits de la mer Morte, le Pentateuque samaritain, la LXX et l'ancien texte hébreu, montre une fluidité et une diversité remarquables. De toute évidence, le processus de standardisation n'a pas commencé aux premières étapes. Par exemple, les documents de la communauté de Qumrân, où les Manuscrits de la mer Morte ont été découverts, ne reflètent aucune frustration face à la diversité des textes au sein de cette communauté.

Certains chercheurs ont tenté d'expliquer une telle diversité par des théories de textes locaux. Ils avancent que diverses localités du Proche-Orient (par exemple, Babylone, Palestine, Égypte) possédaient des types de textes différents, ce qui se reflète dans les divers textes hébreux et versions qui ont survécu. D'autres chercheurs expliquent la diversité en reconnaissant une fluidité précanonique. Ils estiment que tant que le processus de canonisation n'était pas achevé, la

reproduction précise des manuscrits n'était pas considérée comme très importante. Il convient de noter, cependant, que le texte de base que la recherche moderne a identifié comme le plus proche de l'original se trouvait parmi les textes de la mer Morte (par exemple, le grand Rouleau d'Ésaïe).

La destruction du temple en 70 apr. J.-C. a donné un élan à la standardisation du texte consonantique. Les textes trouvés à Wadi Murabba'at, copiés au cours des premiers siècles apr. J.-C., reflètent ce nouveau stade. Les chercheurs qui ont initialement rapporté la découverte ont été déçus de trouver dans ces textes si peu de variations par rapport au TM standard. Pour eux, les textes très anciens des découvertes des manuscrits de la mer Morte étaient devenus le texte consonantique standard, à l'exclusion d'autres variantes. Les chercheurs sont allés jusqu'à identifier les textes de Wadi Murabba'at, légèrement postérieurs, comme un standard « proto-massorétique ». Cela semble indiquer que le texte consonantique hébreu approchait déjà d'un standard en Palestine dès les premiers siècles apr. J.-C.

La standardisation telle que pratiquée par les Massorètes consistait à identifier un texte comme normatif et à copier soigneusement à partir de ce texte. Cela impliquait également de corriger les textes existants selon le texte normatif. Le texte hébreu, bien sûr, était écrit uniquement avec des consonnes, et non avec des consonnes *et* des voyelles, comme nous écrivons en français.

La prochaine étape dans la transmission du texte de l'AT était la standardisation de la ponctuation et des motifs de voyelles. Ce processus, qui a commencé assez tôt dans la période du NT, s'étendra sur une période de 1 000 ans. Une longue série de Massorètes a fourni des annotations connues sous le nom de *Masora*, qui, en hébreu, signifie « tradition ». Deux motivations différentes sont évidentes dans leur travail. L'une était leur souci de la reproduction précise du texte consonantique. À cette fin, une collection d'annotations (sur les formes irrégulières, les motifs anormaux, le nombre de fois qu'une forme ou un mot était utilisé, et d'autres questions) a été rassemblée et insérée dans les marges ou à la fin du texte.

Une deuxième préoccupation des Massorètes était d'enregistrer et de standardiser la vocalisation du texte consonantique à des fins de lecture. Jusqu'à ce moment-là, les scribes avaient été interdits d'insérer des voyelles pour clarifier la vocalisation

du texte. En raison de cela, une lecture correcte du texte dépendait de la tradition orale transmise de génération en génération. Les origines de la vocalisation reflètent des différences entre Babylone et la Palestine. Les Massorètes de Tibériade (érudits travaillant à Tibériade en Palestine) ont fourni le système de vocalisation le plus complet et le plus précis. Le manuscrit daté le plus ancien de cette tradition est un codex des Prophètes de la synagogue karaïte du Caire, daté de 896 apr. J.-C. Aujourd'hui, le texte hébreu standard de l'AT, la *Biblia Hebraica Stuttgartensia*, une version mise à jour de la *Biblia Hebraica* de Kittel, est construit sur la base de la tradition massorétique de Tibériade.

La standardisation du texte consonantique et de la vocalisation a si bien marché que les manuscrits qui ont survécu montrent un accord remarquable. La plupart des variantes, mineures et attribuables à des erreurs de copistes, n'affectent pas l'interprétation.

Méthodologie de la critique textuelle de l'Ancien Testament

La recherche d'une méthodologie adéquate pour gérer les nombreuses variantes de lecture trouvées dans les manuscrits est indissociablement liée à notre compréhension de l'histoire de la transmission. La question fondamentale en critique textuelle est la méthode utilisée pour déterminer la valeur relative de ces variantes de lecture. De nombreux facteurs doivent être évalués pour parvenir à une décision valide.

La science moderne a fourni plusieurs outils pour déchiffrer un manuscrit. Les méthodes de datation scientifique aident à déterminer l'âge du matériau d'écriture. Les techniques chimiques aident à clarifier l'écriture détériorée. La lumière ultraviolette permet à un expert de voir des traces d'encre (carbone) dans un manuscrit, même après que l'écriture de surface a été effacée.

Chaque manuscrit doit être étudié dans son ensemble, car chacun a une « personnalité ». Il est important d'identifier les erreurs caractéristiques, la négligence ou le soin caractéristiques, ainsi que d'autres particularités du ou des scribes qui ont recopié le contenu. Ensuite, le manuscrit doit être comparé avec d'autres manuscrits pour identifier la tradition « familiale » avec laquelle il s'accorde. La préservation des erreurs communes ou des insertions dans le texte est un indice des relations. Tous les détails possibles concernant la date, le lieu d'origine et l'auteur doivent être déterminés.

Les erreurs de copistes se répartissent en plusieurs catégories distinctes. La première grande catégorie est celle des *erreurs non intentionnelles* : 1) La confusion de consonnes similaires et la transposition de deux consonnes sont des erreurs fréquentes. 2) Certaines corruptions résultent également d'une division incorrecte des mots (de nombreux manuscrits anciens omettaient les espaces entre les mots afin d'économiser de l'espace). 3) La confusion des sons se produisait particulièrement lorsqu'un scribe lisait à un groupe de scribes réalisant plusieurs copies. 4) Dans l'AT, la méthode de vocalisation (ajout de voyelles au texte consonantique) a créé certaines erreurs. 5) Les omissions d'une lettre, d'un mot ou d'une phrase ont créé de nouvelles lectures. 6) La répétition d'une lettre, d'un mot ou même d'une phrase entière était également courante. 7) L'omission (appelée haplographie) ou la répétition (appelée ditto-graphie) pouvait être causée par le glissement de l'œil d'un scribe d'un mot à un mot ou une terminaison similaire. 8) Les omissions par *homoioteleuton* (du grec signifiant « fins similaires ») étaient également assez courantes. Cela se produisait lorsque deux mots identiques, similaires ou ayant des terminaisons identiques se trouvaient proches l'un de l'autre, et que l'œil du copiste passait du premier au second, omettant les mots entre eux. 9) Dans l'AT, des erreurs étaient parfois causées par l'utilisation de consonnes comme lettres voyelles dans certains textes anciens. Les copistes qui ignoraient cet usage des lettres voyelles les copiaient comme des consonnes aberrantes. Normalement, les erreurs non intentionnelles sont assez faciles à identifier car elles créent des lectures absurdes.

Les *erreurs intentionnelles* sont beaucoup plus difficiles à identifier et à évaluer. Les harmonisations à partir de matériaux similaires se produisaient régulièrement. Les lectures difficiles étaient souvent « améliorées » par un scribe réfléchi. Les expressions contestables étaient parfois éliminées ou adoucies. Parfois, des synonymes étaient employés. La conflation (résolution d'une divergence entre deux variantes en incluant les deux) apparaît souvent.

Prendre conscience de ces problèmes courants est la première étape pour détecter et éliminer les erreurs les plus évidentes, ainsi que pour identifier et éliminer les particularités d'un scribe particulier. Ensuite, des critères plus subtils doivent être employés pour identifier la lecture la plus susceptible d'être l'originale. Les procédures

pour appliquer ces critères sont similaires dans le travail sur l'AT et le NT.

Principes méthodologiques généraux

Grâce au travail des critiques textuels au cours des derniers siècles, certains principes de base ont évolué. Les principes fondamentaux pour l'AT peuvent être brièvement résumés.

1. Le texte de base pour la considération principale est le TM, en raison de la standardisation minutieuse qu'il représente. Ce texte est comparé avec le témoignage des versions anciennes. La LXX, en raison de son ancienneté et de sa fidélité fondamentale au texte hébreu, a un poids significatif dans toutes les décisions. Les Targums (traductions araméennes) reflètent également la base hébraïque, mais montrent une tendance à l'expansion et à la paraphrase. Les versions syriaque (Peshitta), latine (Vulgate), vieux latin et copte ajoutent des preuves indirectes, bien que les traductions ne soient pas toujours des témoins clairs dans les détails techniques. L'utilisation de ces versions permet aux chercheurs d'employer la philologie comparative dans les décisions textuelles et ainsi de révéler des erreurs anciennes pour lesquelles la lecture originale n'a probablement pas survécu.

2. La lecture qui explique le mieux l'origine des autres variantes est préférable. Les informations issues de la reconstruction de l'histoire de la transmission fournissent souvent des données supplémentaires. La connaissance des erreurs typiques des scribes permet au critique de prendre une décision éclairée sur l'ordre des variantes.

3. La lecture plus courte est préférable. Les scribes ajoutaient fréquemment du matériel pour résoudre des problèmes de style ou de syntaxe et abrégeaient ou condensaient rarement le contenu.

4. La lecture plus difficile est plus susceptible d'être l'originale. Ce principe est étroitement lié au troisième. Les scribes n'ont pas intentionnellement créé des lectures plus complexes. Les erreurs non intentionnelles sont généralement faciles à identifier. Ainsi, la lecture plus facile est normalement suspectée d'être une altération scribale.

5. Les lectures qui ne sont pas harmonisées ou assimilées à des passages similaires sont préférables. Les copistes avaient tendance à corriger le texte en se basant sur des passages similaires ailleurs (parfois même inconsciemment).

6. Lorsque les considérations précédentes n'apportent pas de résolution, le critique textuel doit recourir à l'émendation conjecturale. Faire une « supposition éclairée » nécessite une connaissance intime de la langue hébraïque, une familiarité avec le style de l'auteur et une compréhension de la culture, des coutumes et de la théologie qui pourraient influencer le passage. L'utilisation de la conjecture doit être limitée aux passages pour lesquels nous avons la certitude que la lecture originale ne nous a pas été transmise.

Conclusion

Il convient de rappeler que la critique textuelle n'intervient que lorsque deux lectures ou plus sont possibles pour un mot ou une phrase spécifique. Pour la majorité du texte biblique, une seule lecture a été transmise. L'élimination des erreurs de copistes et des modifications intentionnelles ne laisse qu'un faible pourcentage du texte sur lequel des questions se posent.

Le domaine de la critique textuelle est complexe et nécessite la collecte et l'utilisation habile d'une grande variété d'informations. Comme il traite de la source de la révélation qui fait autorité pour tous les chrétiens, l'argumentation textuelle a souvent été riche en émotions. Toutefois, malgré la controverse, de grands progrès ont été réalisés, notamment au cours du siècle dernier. Le raffinement de la méthodologie a grandement aidé notre compréhension des matériaux en notre possession. Une aide supplémentaire est venue des accumulations d'informations dans des domaines d'études connexes tels que l'histoire de l'Église, la théologie biblique et l'histoire de la pensée chrétienne.

La collecte et l'organisation de toutes les variantes de lecture ont permis aux critiques textuels modernes d'assurer avec force que la Parole de Dieu a été transmise de manière précise et fiable. Bien que les variantes de lecture soient devenues évidentes grâce à la publication de nombreux manuscrits, les lectures inadéquates, inférieures et secondaires ont été largement éliminées. Il est très rare qu'une émendation conjecturale soit nécessaire. Pour ce qui concerne le salut du chrétien, une transmission claire et indubitable fournit des réponses capables de faire autorité. Les chrétiens sont donc redevables aux critiques textuels qui ont travaillé, et travaillent encore, pour fournir un texte biblique fiable.

Bigtha

Eunuque qui servait le roi Assuérus de Perse. Lui et six autres étaient responsables de la maison royale ([Est 1.10](#)). Il pourrait être le Bighana mentionné en [Esther 2.21 ; 6.2](#).

Voir aussi Bighan, Bighana.

Bigthan

Eunuque qui servait le roi Assuérus de Perse en tant que garde du palais. Lui et un autre garde nommé Théresch ont planifié une tentative d'assassinat contre le roi. Lorsque leur complot a été découvert par l'oncle de la reine Esther, Mardochée, Bigthan et Théresch ont été exécutés ([Est 2.21-23](#)).

Voir aussi Bigtha.

Bijoux, Joyaux

Accessoire décoré. Dans la Bible, hommes et femmes faisaient usage de bijoux ([Ex 11.2](#) ; [Es 3.18-21](#)). Les gens offraient des bijoux en cadeau ([Gn 24.22, 53](#)). Les bijoux étaient souvent volés à la guerre ([2Ch 20.25](#)). Avant l'existence de pièces de monnaie, les bijoux en or étaient un signe de richesse ([2Ch 21.3](#)).

Différents types de bijoux dans l'Ancien Testament

L'Ancien Testament mentionne de nombreux types de bijoux

- Bracelets ([Gn 24.22, 30, 47](#) ; [Ez 16.11](#))
- Ornements de cheville ([Es 3.18-20](#))
- Colliers ([Gn 41.42](#))
- Couronnes et diadèmes ([Za 9.16](#))
- Boucles d'oreilles ([Gn 24.22](#))
- Anneaux du nez ([Es 3.21](#))
- Bagues et anneaux ([Gn 41.42](#) ; [Est 3.10](#))

Des bases en or ou en argent étaient utilisées pour maintenir les pierres précieuses dans ces objets. Les pierres précieuses étaient arrondies, polies et parfois gravées (sculptées, gravées ou inscrites dans un matériau). De nombreuses pierres

considérées comme précieuses à l'époque ne seraient pas jugées précieuses aujourd'hui. Elles seraient plutôt considérées comme semi-précieuses (moins rares ou précieuses que les pierres précieuses).

Des pierres semi-précieuses étaient ajoutées aux colliers et à d'autres pièces de joaillerie. Les coiffes royales anciennes des tombes d'Ur démontrent l'habileté des joailliers de l'époque. Des bandeaux et des épingle étaient souvent utilisés pour décorer les cheveux, et beaucoup ont été retrouvés. Les bagues avec des pierres gravées étaient extrêmement populaires, ainsi que les anneaux du nez (voir [Gn 24.47](#)). De fines chaînes en or étaient fréquentes. Les bagues-sceaux et les lourdes chaînes en or étaient des symboles de fonction ([Gn 41.42](#)). Des bracelets et des amulettes étaient portés autour du poignet, du haut du bras et du cou. Des épingle décoratives, similaires à l'épingle de sûreté moderne, étaient souvent utilisées pour maintenir les vêtements ensemble.

[Ésaïe 3.18-23](#) donne une description détaillée des bijoux et vêtements des femmes. Le prophète avertit : « En ce jour, le Seigneur ôtera les boucles qui servent d'ornement à leurs pieds, Et les filets et les croissants ; Les pendants d'oreilles, les bracelets et les voiles ; Les diadèmes, les chaînettes des pieds et les ceintures, Les boîtes de senteur et les amulettes ; Les bagues et les anneaux du nez ; Les vêtements précieux et les larges tuniques, Les manteaux et les gibecières ; Les miroirs et les chemises fines, Les turbans et les surtouts légers. »

Voir Minéraux et métaux ; Pierres précieuses.

Bildad

Un des trois amis venus réconforter Job dans son angoisse, identifié comme venant de Schuach ([Ib 2.11](#)). Ce terme suggère qu'il était un descendant de Schuach, fils d'Abraham et de sa seconde épouse Katura ([Gn 25.1-2](#)). Bildad s'adressa à Job à trois reprises. Dans son premier discours, il affirme que Dieu soutient les justes et punit les méchants ([Ib 8](#)). Job doit donc être un hypocrite puisqu'il prétend être en accord avec Dieu. Dans son deuxième discours, Bildad souligne la punition immédiate des méchants dans cette vie (chap. [18](#)). Job doit donc être méchant à cause de sa souffrance intense. Dans son troisième discours, Bildad proclame la majesté de Dieu et compare l'homme à un ver (chap. [25](#)). Il laisse entendre que Job était insensé de prétendre être juste devant un Dieu si saint.

Voir aussi Job, Livre de.

Bilha (Personne)

Servante donnée par Laban à sa fille Rachel lorsqu'elle a épousé Jacob ([Gn 29.29](#)). Constatant sa propre stérilité, Rachel donnera Bilha à son mari comme concubine et acceptera leurs deux fils comme les siens, les nommant Dan et Nephthali ([30.3-8](#) ; [35.25](#) ; [46.25](#)). Les recherches archéologiques confirmeront la coutume pour une épouse stérile de fournir une concubine afin de garantir des enfants à son mari. Un tel arrangement est mentionné dans des documents de contrat de mariage découverts à Nuzi et datant d'environ la même époque que les événements de [Genèse 29](#). Le fils de Jacob, Ruben, sera plus tard coupable d'inceste avec Bilha ([35.22](#)).

Bilhan

1. Fils aîné d'Étser et descendant de Séir ([Gn 36.27](#) ; [1Ch 1.42](#)).
2. Fils de Jediaël de la tribu de Benjamin ([1Ch 7.10](#)).

Birscha

Roi de Gomorrhe à l'époque d'Abraham et de Lot, Birscha était l'un des cinq rois des villes cananéennes qui se sont rebellés sans succès contre le roi Kedorlaomer d'Élam et ses trois alliés ([Gn 14.2](#)).

Birzavith

Fils de Malkiel de la tribu d'Aser ([1Ch 7.31](#)). Étant donné que les listes parallèles ne le mentionnent pas ([Gn 46.17](#) ; [Nb 26.44-47](#)), il est possible que Birzavith ait été le nom d'une ville fondée par Malkiel. Si c'est le cas, la ville pourrait avoir été au nord-ouest de Béthel, près de Tyr, et correspondrait à la ville désormais appelée Birzeit.

Bithynie

Province romaine située dans l'extrême nord-ouest de l'Asie Mineure. L'apôtre Paul et Silas voulaient prêcher l'Évangile en Bithynie lors du

deuxième voyage missionnaire de Paul, mais le Saint-Esprit les en a empêchés ([Ac 16.7](#)). L'apôtre Pierre a peut-être exercé son ministère en Bithynie et dans d'autres provinces de l'Asie Mineure, car il a adressé sa première lettre aux croyants là-bas ([1P 1.1](#)). Le christianisme est entré en Bithynie d'une manière ou d'une autre, probablement par l'intermédiaire de Pierre.

La Bithynie était occupée par une tribu thrace qui y avait établi un royaume prospère au 3e siècle av. J.-C. En 75 av. J.-C., lorsque Nicomède III, le dernier roi de Bithynie, léguera son royaume au peuple romain, celui-ci deviendra partie de l'Empire romain. À des fins administratives, elle était généralement associée à la province du Pont vers l'orient.

Après l'époque du Nouveau Testament, la Bithynie a joué un rôle significatif dans l'histoire de l'Église. Au début du 2e siècle, son gouverneur romain, Pline le Jeune, obtiendra de l'empereur Trajan la première politique impériale déclarée sur la persécution des chrétiens. Plus tard, les conciles de l'Église de Nicée (325 ap. J.-C.) et de Chalcédoine (451) se tiendront dans deux des villes occidentales de Bithynie. Le Concile de Nicée affirmera la pleine divinité de Christ ; le Concile de Chalcédoine fera des déclarations sur la nature de la personne de Christ et la canonicité des vingt-sept livres du Nouveau Testament.

La province romaine de Bithynie était bordée au nord par la mer Noire, à l'ouest par la Propontide (actuelle mer de Marmara), au sud par la province d'Asie, et à l'est par la Galatie et le Pont. La Bithynie était montagneuse, avec le mont Olympe au sud s'élevant à 2 900 m, mais possédait des districts d'une grande fertilité près de la côte et dans ses vallées intérieures. En plus de produire des fruits et des céréales, la province avait de belles carrières de marbre, de bons bois et d'excellents pâturages. Le principal fleuve était le Sangarios (actuel Sakarya), qui coulait du sud au nord vers la mer Noire. Le transport se faisait principalement le long des vallées fluviales.

Bitume

Substance naturelle semblable à l'asphalte, au brai ou au goudron. Matière épaisse et collante que l'on trouve naturellement dans le sol, on l'utilisait comme un type de colle ou de mastic dans l'Antiquité.

Le bitume (ou goudron) était utilisé comme mortier lors de la construction de la Tour de Babel ([Gn 11.3](#)). Il sera également utilisé pour sceller le panier en roseau dans lequel sera caché le bébé Moïse ([Ex 2.3](#)). En Israël, la vallée de Siddim avait de nombreuses fosses de bitume. Certains soldats y tomberont pendant la guerre de Kedorlaomer contre Sodome et Gomorrhe ([Gn 14.10](#)).

Voir aussi Asphalte ; Minéraux et métaux.

Biztha

L'un des sept eunuques à qui le roi Assuérus a commandé d'amener la reine Vasthi à sa fête débauchée ([Est 1.10](#)).

Blaste

Secrétaire royal du roi Hérode Agrippa 1er ([Ac 12.20](#)). Les habitants des villes de Tyr et de Sidon avaient besoin de nourriture du pays d'Hérode, mais Hérode était en colère contre eux. Ils se sont d'abord liés d'amitié avec Blaste pour qu'il les aide à obtenir une rencontre avec le roi. Après que Blaste a organisé cette rencontre, Hérode a prononcé un discours aux délégués. Pendant ce discours, Hérode a accepté l'adoration du peuple au lieu de donner gloire à Dieu. À cause de cela, un ange du Seigneur a frappé Hérode d'une maladie mortelle (v. [21-23](#)).

Boanerges

Nom signifiant « fils du tonnerre ». Surnom donné par Jésus à Jacques et à Jean, les fils de Zébédée ([Mc 3.17](#)). Ce qui leur a valu le surnom n'est pas clair, mais en voici plusieurs possibilités :

- le caractère imprévisible des deux frères ([Lc 9.54](#)),
- la possibilité qu'avant de devenir disciples, ils faisaient partie du mouvement révolutionnaire zélote (un groupe violent en Judée qui s'opposait à la domination de l'Empire romain),
- leur façon de s'exprimer qui avait quelque chose de comparable au tonnerre.

Voir aussi Jacques (personne) ; Jean (apôtre).

Bois de gopher

Matériau utilisé par Noé pour construire l'arche ([Gn 6.14](#)). *Voir* Plantes (Cyprès).

Boisseau

1. Petit panier à grain ou à farine (« mesure à grain », Semeur ; « seau », Parole de Vie). Jésus mentionne ce récipient quand il dit qu'on ne devrait pas le mettre au-dessus d'une lampe, car cela cacherait sa lumière et la rendrait inutile ([Mt 5.15](#) ; [Mc 4.21](#) ; [Lc 11.33](#)).
2. Le boisseau pouvait aussi être utilisé pour mesurer la quantité de grain. Il avait une capacité d'environ 18 litres, correspondant à l'épha hébreu. *Voir* Poids et mesures.

Borne

Pierre inscrite indiquant une limite de champs, de districts ou de nations ([Gn 31.51-52](#)). Dans la plupart des pays du Proche-Orient, déplacer une borne était un crime grave ; en Israël, c'était une violation de la loi de Moïse ([Dt 19.14](#) ; [27.17](#)). Déplacer des bornes (« marqueurs de limites ») pouvait être perçu comme un changement des coutumes et lois anciennes ([Pr 22.28](#) ; [23.10](#) ; voir [Jb 24.2](#)).

Voir aussi Inscriptions.

Botsra

1. Ville fortifiée dans le nord d'Édom ([Gn 36.33](#) ; [1Ch 1.44](#)), considérée comme impossible à conquérir car elle était protégée par des falaises sur trois côtés. Située à 50 km au nord de Pétra environ, à l'emplacement de l'actuelle Buseirah, la ville contrôlait le trafic sur la route royale. Botsra est mentionnée comme l'une des forteresses qui tomberaient lorsque Dieu jugerait Édom ([Es 34.6](#) ; [63.1](#) ; [Jr 49.13](#) ; [Am 1.12](#)).

2. L'une des villes citées par le prophète Jérémie comme s'effondrant avec la nation moabite ([Ir 48.24](#)) ; sans doute une variante orthographique de Betser. Voir Betser (Lieu).

3. Ville également appelée Bosorah, capturée par Judas Maccabée au cours de sa campagne de Galaad ([1 M 5.26, 28](#)). Il s'agit peut-être du même endroit que n° 2 ci-dessus.

Boulanger

Celui qui prépare la nourriture et notamment le pain. À l'époque biblique, le boulanger travaillait :

- Dans la maison ([Gn 19.3](#)),
- Dans la boulangerie publique ([Ir 37.21](#)), et
- Dans les palais des rois et des nobles ([Gn 40.1-22](#) ; [41.10, 13](#) ; [1S 8.13](#))

Ils faisaient du pain et des gâteaux à partir des produits de base que sont l'huile et la farine. Les Israélites fuyant l'Égypte ont cuit du pain sans levain pour leur voyage ([Ex 12.39](#)). Le pain et les gâteaux étaient cuits dans une poêle ou un four ([Lv 2.4](#) ; [26.26](#)). Au fur et à mesure que la société israélite se développait, des boulangers professionnels travaillaient et formaient des guildes. Certains ont soutenu qu'Osée était boulanger en raison de sa connaissance des techniques de cuisson ([Os 7.4-8](#)).

Voir aussi Nourriture et préparation des aliments.

bourse, sac

Petit sac qui était utilisé pour transporter de l'argent et souvent d'autres petits objets sur soi. Il

y a trois mots hébreux et trois mots grecs utilisés dans la Bible pour désigner de tels petits sacs. Le premier peut désigner une bourse d'argent ou un petit sac utilisé pour porter des poids en pierre utilisés sur des balances ([Dt 25.13](#) ; [Pr 1.14](#) ; [Es 46.6](#) ; [Mi 6.11](#)). Les bourses pouvaient être faites de cuir ou d'un coton solide.

Un autre mot hébreu qui désigne un type de sac similaire est mentionné dans [2 Rois 5.23](#). Ce mot est inclus dans une liste d'articles dont les femmes se paraient dans [Ésaïe 3.22](#). Il est donc possible qu'il s'agit là d'un sac plus élégant que ceux que désignent le premier mot.

Le troisième mot hébreu est mentionné dans [Genèse 42.35](#) et est décrit comme un petit sac qui s'ouvre en haut. Il s'agit des petits « paquets » d'argent qui avaient été remis dans les sacs de grains des frères de Joseph.

Le mot grec unique qui est utilisé pour traduire ces trois mots hébreux désigne un sac d'argent ou une bourse. Lorsque Jésus envoie ses disciples deux par deux, il leur dit de ne pas emporter de bourse ([Lc 10.4](#); [22.35-36](#)). Dans [Luc 12.33](#), Jésus utilise ce même mot pour signifier le trésor qu'il faut se constituer dans le ciel et qui ne peut s'épuiser, être volé ou être détruit.

Un autre mot grec désigne la façon dont l'argent était habituellement porté, c'est à dire à la ceinture ou au ceinturon. Les ceintures étaient un accessoire essentiel à l'habillement pour les hommes et les femmes en Orient pendant l'Antiquité. Lorsqu'elles étaient faites de cuir, elles étaient creuses ou avec des fentes qui servaient de porte-monnaie. Lorsqu'elles étaient faites de tissu, elles étaient pliées de telle façon que l'argent pouvait être transporté dans ses plis, qui servaient de poches ([Mt 10.9](#) ; [Mc 6.8](#)).

Le mot grec utilisé pour décrire la bourse dont Judas était responsable pour le groupe de disciples de Jésus, désigne un étui ou une sorte de housse pour l'embouchure d'un instrument à vent. À l'époque du NT, ce terme servait à désigner en grec une boîte à argent ou peut-être un sac d'argent ([In 12.6](#) ; [13.29](#)).

Branche

Une branche est une pousse ou un rejeton qui se développe à partir d'un arbre ou d'un buisson. Dans la Bible, ce mot revêt des significations à la fois littérales et symboliques.

Dans son sens littéral, « branche » se réfère aux trois ensembles de bras qui s'étendent depuis le fût principal du chandelier d'or dans le tabernacle (voir par exemple [Ex 25.31-36](#)). Le mot est également utilisé pour les branches de palmier que l'on utilisait pour construire des abris temporaires pendant l'ancienne fête juive des Tabernacles ([Lv 23.40-43](#)).

Dans son sens figuré, « branche » est utilisé comme un symbole dans les prophéties concernant le Messie (l'élu de Dieu) et dans d'autres enseignements spirituels. Dans la Bible, les utilisations métaphoriques de « branche » apparaissent dans plusieurs passages. Israël est décrit comme différents types de plantes avec des branches :

- un olivier ([Os 14.6](#)),
- un cèdre ([Ez 17.23](#)), et
- une vigne ([Ez 17.6](#) ; voir [Ps 80.8-11](#)).

L'image d'une « branche » avec sa nouvelle croissance représente souvent la prospérité et la bénédiction dans la Bible ([Gn 49.22](#) ; [Jb 8.16](#) ; [Ps 80.8-11](#) ; [Ez 36.8](#)).

Les branches peuvent également symboliser le jugement lorsqu'elles sont décrites comme étant coupées, brisées, desséchées ou brûlées ([Jb 18.16](#) ; [Es 9.14](#) ; [Jr 11.16](#)). Jésus a combiné trois de ces idées (dessèchement, le fait d'être coupé ou d'être brûlé) en une seule métaphore ([In 15.6](#)). De manière similaire, l'apôtre Paul écrira que les Juifs qui ne croyaient pas seraient brisés comme des branches ([Rm 11.19-21](#)).

L'utilisation la plus significative du symbolisme de la branche dans la Bible se réfère au Messie promis de la lignée de la famille du roi David. Bien que ce symbolisme soit devenu courant à l'époque des prophètes, ses origines remontent bien plus tôt dans la Bible. Le concept de « branche » était utilisé pour décrire des personnes importantes telles que :

- Un serviteur personnel du roi ([Gn 40.9-13](#)),
- Le patriarche Joseph ([Gn 49.22](#)),
- Job ([Jb 29.19](#)), ou
- Nebucadnetsar, le roi d'Assyrie ([Dn 4.12](#)).

Des passages tels que [2 Samuel 23.4](#) et [Psaume 132.17](#) parlent de la lignée davidique comme « croissant » ou « jaillissant » (ce qui est le sens littéral des verbes hébreux utilisés dans ces versets). Enfin, des images d'une récolte abondante ont été utilisées pour décrire les bénédictions qui viendraient lorsque le Messie viendrait et régnerait (voir [Lévitique 26](#) en lien avec les passages prophétiques mentionnés précédemment). À partir de ces utilisations antérieures, il est logique de comprendre comment le terme « branche » est finalement devenu un titre spécial pour le Messie dans les prophéties ultérieures.

Brasse

Unité de mesure de l'eau équivalant à environ 2 m. Les marins utilisaient les brasses pour mesurer la profondeur de l'eau. Lors du voyage de Paul vers Rome, les marins ont mesuré la profondeur de l'eau alors que leur navire approchait de la terre pendant une tempête ([Ac 27.28](#)).

Voir Poids et Mesures.

Brique, Four à briques

Une brique est un bloc rectangulaire fait de boue ou d'argile façonnée. Elle est séchée soit par le soleil, soit durcie par cuisson dans un four spécial appelé four à briques. Les briques sont utilisées pour construire des structures et réaliser des pavés. Dans le monde biblique ancien, la brique était le matériau de construction le plus couramment utilisé, en particulier en Babylone (Irak antique). Le mot hébreu pour « brique » vient d'un verbe qui signifie « être blanc ». Cela fait référence à l'apparence de l'argile utilisée pour fabriquer les briques.

En Babylone, les constructeurs disposaient rarement de bonnes pierres. Ils utilisaient donc la pierre uniquement pour de petites parties des bâtiments comme les linteaux (supports

horizontaux au-dessus des portes), les seuils et les charnières de porte. Les briques babyloniennes étaient fabriquées à partir de la boue ou de l'argile trouvée dans les marais et les plaines. D'abord, les ouvriers enlevaient les éléments indésirables comme les cailloux de l'argile. Ensuite, ils mélangeaient l'argile avec de la paille hachée ou de l'herbe. Lorsque ce matériau végétal se décomposait, il libérait des acides qui rendaient l'argile plus facile à façonner.

Les fabricants de briques ajoutaient de l'eau et pétrissaient le mélange avec leurs pieds. Ils le moulaient ensuite en briques carrées, de 20 à 30 cm de large et de 7 à 10 cm d'épaisseur. Les briques étaient souvent estampillées avec le nom du roi régnant à l'aide d'un bloc de bois. Certaines briques trouvées près de Babylone portent encore le sceau du roi Nabuchodonosor.

Les briques babyloniennes étaient généralement cuites dans des fours plutôt que séchées au soleil. Les briques séchées au soleil se décomposaient facilement sous une forte pluie, tandis que les briques cuites au four étaient très solides. Ces briques plus résistantes étaient utilisées pour les bâtiments importants, les trottoirs et les murs extérieurs. Les archéologues ont découvert de nombreux anciens fours à briques en Babylonie.

Dans l'Égypte ancienne, les briques servaient à construire des murs, des temples et des entrepôts. Cependant, peu de fours à briques y ont été découverts. Les briques égyptiennes étaient généralement séchées au soleil plutôt que cuites. Parfois, elles étaient fabriquées sans paille, mais les briques de boue du Nil nécessitaient de la paille pour rester solidaires. Les briques égyptiennes étaient rectangulaires et variaient en taille. Elles mesuraient environ 10 à 50 cm de long, 15 à 23 cm de large et 10 à 18 cm d'épaisseur. Comme en Babylonie, les briques égyptiennes étaient souvent estampillées avec un sceau d'identification.

Les Égyptiens considéraient que la fabrication de briques était un travail de bas statut qui devait être effectué par des esclaves. Pendant leur période d'esclavage en Égypte, les Israélites étaient contraints de fabriquer des briques ([Ex 1.11-14](#) ; [5.6-19](#)). Leur souffrance a augmenté lorsqu'ils ont dû ramasser de la paille tout en fabriquant le même nombre de briques. Lorsque les Israélites quitteront l'Égypte lors de l'Exode, ils emporteront avec eux le savoir-faire de la fabrication de briques vers la Terre promise.

Voir aussi Architecture ; Poterie.

Brodeur, Broderie

L'art de créer des motifs décoratifs sur les vêtements. Cet art était pratiqué à la fois à la maison et comme profession. La broderie se réalisait sur un métier ou avec une aiguille. Le tabernacle et le temple comportaient des tissus délicats et brodés ([Ex 26.1, 31](#)). Les vêtements des prêtres étaient magnifiquement brodés ([Ex 28.6, 8](#) ; [39.2](#)). La broderie était pratiquée :

- En Canaan ([Jg 5.30](#))
- En Égypte ([Ez 27.7](#))
- En Syrie ([Ez 27.16](#))
- À Babylone ([Jos 7.21](#))
- En Assyrie
- En Perse ([Est 1.6](#))

Voir aussi Tissu et fabrication de tissus.

Buisson ardent

Buisson enflammé à partir duquel Dieu a parlé avec Moïse au Mont Horeb. Il l'a envoyé au peuple d'Israël pour le faire sortir d'Égypte ([Ex 3.1-15](#) ; [Mc 12.26](#) ; [Lc 20.37](#) ; [Ac 7.30-34](#)). Moïse a vu de loin un buisson qui était en feu, mais qui ne se consumait pas. Quand Moïse est allé voir de plus près ce mystérieux buisson, Dieu lui a parlé et s'est révélé à lui par son nom : « Je suis celui qui suis ».

Le buisson ardent était une théophanie, un signe visible de la présence de Dieu. Dans la Bible, les manifestations de la gloire de Dieu sont souvent accompagnées de nuées, de feu et de fumée (voir [Ex 13.21](#) ; [19.18](#) ; [1R 8.10-11](#) ; [2R 1.12](#) ; [2.11](#) ; [Es 6.1-6](#) ; [2Th 1.7](#) ; [Ap 1.14](#) ; [19.12](#)).

Au travers du buisson ardent, Dieu enseigne aussi sa sainteté. En effet, quand Moïse s'en approche, Dieu lui commande de retirer ses chaussures. La manifestation de la présence de Dieu en cet endroit rendait le sol même autour du buisson saint ([Ex 3.5](#)).

Les Égyptiens croyaient que leurs dieux vivaient dans une obscurité lugubre, mais le Dieu d'Israël vit dans une lumière inaccessible ([1Tm 6.16](#)). Le buisson ardent peut être compris comme un symbole de ses intentions envers son peuple : sa

présence accompagnerait Israël hors d'Égypte et vers la Terre promise sans les consumer.

Voir aussi Exode (livre) ; Moïse ; théophanie ; Dieu (noms).

Buz (Personne)

1. Neveu d'Abraham, et l'un des huit fils de Nachor ([Gn 22.21](#)).
2. Membre de la tribu de Gad ([1Ch 5.14](#)).